1 – Notes sur l'Évangile de Matthieu

La plupart des lecteurs de *l'Écho du Témoignage* savent déjà, je pense, que le Seigneur Jésus nous est présenté dans chacun des quatre évangiles sous un point de vue différent. Ce n'est que d'un seul de ces évangiles que je vais avec le secours de Dieu les occuper à présent ; et si je signale ici le caractère de chacun des quatre, c'est pour mettre en saillie celui de l'évangile dont je vais m'occuper.

Tout premièrement les évangiles sont divisés en deux classes : d'une part, l'Évangile de Jean ; et de l'autre, les trois premiers appelés synoptiques. Cette division est juste ; chacun sent en le lisant combien Jean est différent des trois autres. Je vais signaler d'une manière plus précise cette différence.

Dans les trois premiers évangiles le Christ est présenté aux hommes, soit plus particulièrement aux Juifs, pour être reçu, et chacun d'eux se termine par le récit de son rejet. Il n'en est pas ainsi de Jean. Dès le premier chapitre on trouve le Seigneur rejeté. Il était dans le monde, et le monde fut fait par Lui, et le monde ne L'a pas connu ; « Il est venu chez Soi, et les siens ne L'ont pas reçu. » Et dans le verset qui suit, on voit que c'est la grâce qui opère pour qu'il soit reçu de quelques-uns. Il est reçu, non de ceux qui sont nés de la chair, mais de ceux qui sont nés de Dieu. Dans l'évangile tout entier les Juifs sont traités comme des réprouvés, et la grâce souveraine du Père qui attire et l'élection sont en saillie. Les brebis entendent sa voix. Les Juifs ne l'entendent pas parce qu'ils ne sont pas de ses brebis. Aussi Il est venu d'auprès du Père, et venu *dans le monde.* Aussi, point de généalogie qui remonte à la souche de Promesse en Abraham et en David, point de généalogie humaine qui remonte jusqu'à Adam (fils) de Dieu. C'est Dieu la parole qui était auprès de Dieu et qui était Dieu ; en qui était la vie, et la vie lumière des hommes, lumière luisant dans les ténèbres, que les ténèbres ne comprennent pas ; puis la parole faite chair, Dieu manifesté ici-bas. Et tout s'accorde avec cela. Point d'angoisse en Gethsémané, point de cri sur la croix. Quand le moment est arrivé, Il remet Lui-même son esprit. L'heure était verrue pour passer de ce monde auprès du Père. C'est donc ce qu'il est qui nous est présenté dans cet évangile, et, qu'on soit Juif ou Gentil, il faut être né de nouveau. À la fin la venue du Saint Esprit, témoignage devant le monde, vient pour Le remplacer auprès des siens, car le monde aussi est jugé. Il passe à la fin à des manifestations ultérieures de Sa gloire sur la terre, d'une manière à dessein mystérieuse, et il n'y a pas d'ascension. C'est lui-même, fils de l'homme, mais Dieu manifesté ici-bas.

Les trois premiers évangiles, nous l'avons dit, racontent la manière dont le Christ a été présenté aux hommes pour être reçu et son rejet, puis sa résurrection, et Marc et Luc son ascension. En Luc nous trouvons, après le plus délicieux tableau du petit résidu fidèle au milieu de la corruption d'Israël, le Fils de l'homme et la grâce envers les hommes par Lui. La généalogie remonte à Adam, et Lui, le second homme, le dernier Adam, monte dans le ciel depuis Béthanie, en bénissant les siens. La commission donnée aux apôtres vient du ciel et embrasse tous Juifs et Gentils. En Marc nous trouvons le serviteur et prophète. Cet évangile commence avec son ministère, procédé de celui de Jean-Baptiste. Nous trouvons à la fin sa rencontre avec ses disciples en Galilée après sa résurrection comme en Mathieu ; mais, de plus, un appendice depuis le verset 9 dans lequel ce qui se trouve en Luc et même en Jean est brièvement raconté, c'est-à-dire le côté céleste de ces derniers événements et une commission donnée aux disciples plus générale et plus universelle. Elle porte le salut ou la condamnation dans toute la création sous le ciel.

J'ai réservé Mathieu pour le dernier des évangiles parce que je dois m'en occuper avec plus de détails. Il nous présente Emmanuel, le Messie, objet des promesses et des prophéties, Jéhovah au milieu d'Israël, Sauveur de son peuple, mais rejeté comme aux 49^{e} et 50^{e} chapitres d'Ésaïe[1], et sa présence sur la terre remplacée par le royaume en mystère (chap.13), par l'Église (v.16), le royaume en gloire (v.17) ; mais tout en insinuant la substitution de l'Église et du royaume, le principal sujet est toujours le Seigneur dans ses relations avec son peuple terrestre, et sa rencontre avec ses disciples après sa résurrection est en Galilée, ils sont envoyés aux nations et il n'y a pas d'ascension. Ceci pour l'idée générale. Dès lors nous commençons tout naturellement avec la Semence d'Abraham et, avec la Semence de David. Jésus est envisagé comme l'héritier des promesses, comme le fils de David. On se trouve dans l'atmosphère des pensées et des espérances d'Israël, mais des pensées et des espérances d'Israël selon Dieu. La généalogie est tracée dans la ligne de Joseph de qui il héritait la royauté selon la loi. Mais Sa naissance de Marie quant au fait, présente des faits évidemment encore plus importants, comme attenants à sa personne en tant que manifesté sur la terre. Sauf pour attirer l'attention de vos lecteurs sur eux, ces faits, tout importants qu'ils soient, sont si bien connus et si simplement narrés, que je n'ai guère besoin de m'étendre là-dessus. Sa nature humaine conçue dans le sein de la Vierge, sans tache ou souillure, par la puissance du Saint Esprit, est une chose parfaitement sainte ; aussi est-Il, selon la chair, né de Dieu tout en étant la semence de la femme vrai homme dans ce monde. Et pas cela seulement, Il doit être nommé Jésus (soit Joshua ou Ja hoshea) Jéhovah le Sauveur car Il devait sauver Son peuple de leur péché. Lui était Jéhovah, le peuple était son peuple. Ainsi nous avons un homme sans péché et Jéhovah manifesté en chair : fait qui est une preuve de grâce infinie, auquel rien ne ressemble, qui reste unique dans les fastes de l'homme comme dans les conseils de Dieu. Il est vrai que la rédemption était nécessaire, savoir Sa mort, pour que ce fait fût valable pour les

[1] Dans la seconde partie de la prophétie d'Ésaïe, c'est-à-dire depuis le ch. 40, les chap.40-48 parlent du péché du peuple eu égard à la controverse de Jéhovah avec les idoles ; du 49^{e} jusqu'au 58^{e} du rejet du Messie ; depuis le ch.59 il s'agit de la restauration du peuple.

hommes et que les conseils de Dieu fussent accomplis ; mais tout dépendait du fait que Dieu est devenu homme, que la parole a été faite chair.

Jamais ailleurs il n'y a eu un homme ayant parfaitement connaissance du bien et du mal sans péché, jamais la perfection divine, Dieu Lui-même manifesté en chair, ce qui restera éternellement vrai, et sans quoi la rédemption elle-même n'aurait pas pu être accomplie. Nous trouverons dans toute sa vie l'obéissance parfaite de l'homme, la manifestation parfaite de Dieu. Aussi est-Il reconnu comme l'accomplissement de la prophétie du chap.7e d'Ésaïe, Emmanuel, Dieu avec nous ! et Joseph lui donne le nom qui lui avait été assigné par l'ange, le nom de Jésus. Il a pris ainsi selon le témoignage de Dieu sa place au milieu de son peuple. Mais les nations devaient espérer dans le rejeton d'Isaï, et les Mages arrivent de l'Orient pour rendre hommage à Celui qui est né roi des Juifs.

Mais déjà dès son bas âge Il doit connaître ce que c'est que d'être rejeté. Le faux roi d'Israël cherche à Le faire mourir, et, dirigé par l'oracle de Dieu, Joseph le conduit en Égypte, d'où Il doit remonter, le vrai cep, pour recommencer 1'histoire d'Israël comme l'arbre vert, le cep vivant, comme étant ressuscité, Il a recommencé l'histoire de l'homme comme second Adam, Il revient, appelé d'Égypte, fils de Dieu, mais doit prendre sa place là où l'Israélite sincère et pieux ne pouvait croire que quelque chose de bon se trouvât. Il demeure à Nazareth. Tout ceci est très significatif, mais n'est que préliminaire, comme une préface qui indique ce dont il s'agit dans le livre de sa vie qui suit. Au chap.3 nous commençons son histoire avec le témoignage préparatoire de Jean-Baptiste. Il va devant la face de Jéhovah. Tel est le témoignage clair et précis de Malachie 3:1 ; ou, si nous prenons la citation de Mathieu lui-même, c'est la voix de celui qui prépare le chemin de Jéhovah. Tel est le Christ. Jéhovah au milieu des hommes et en particulier des Juifs, tel, d'une manière frappante, est le Christ de Matthieu ; mais le fils de Dieu aussi a pris la forme de serviteur ainsi que nous allons voir.

Le témoignage de Jean n'acceptait pas le fait qu'on était fils d'Abraham selon la chair. Dieu pouvait susciter des fils à Abraham, par sa toute-puissance. Le jugement ou le royaume était en vue, il fallait la repentance, porter de bon fruit ; et, pour l'homme pécheur, le tout premier de ces fruits c'était la repentance : son baptême, en un mot, était le baptême de la repentance à l'approche du royaume et comme préparation pour y entrer. Le peuple non repentant ne pouvait entrer en masse. Mais si lui, Jean, baptisait pour la repentance, il y en avait Un là qui allait exécuter le jugement en purifiant son aire, mais Celui-là baptisait du Saint Esprit. Ces trois caractères se rattachaient à ce témoignage : le jugement particulier et séparatif verset 10, *déjà* la cognée était à la racine des arbres ; Celui qui baptisait du Saint Esprit était là ; Il purifierait Lui, son aire par un jugement définitif qui rassemblerait le bon grain et brûlerait la balle avec du feu qui ne s'éteint pas. Jésus se rend à son baptême. C'est son aire qui va être purifiée, le grenier est à Lui, c'est Lui qui brûle la balle dans le jugement : mais il vient se placer au milieu de Son peuple. Rien de plus frappant que ce rapprochement, rien de plus positif que la déclaration qu'il est Jéhovah, rien de plus clair que le fait qu'il se place au milieu de son peuple dans le chemin où sa grâce le conduit. Il ne se joint pas sûrement au peuple rebelle et revêche, mais dès le premier pas que font ceux qui par la grâce écoutent là parole du témoignage de Dieu, dès le premier pas dans le bon chemin Il se trouve avec eux dans sa grâce infinie. Le cœur répond de suite au témoignage de Jean que Celui qui venait n'avait aucun besoin de la repentance. Nous le savons. C'était bien le contraire, Il accomplissait la justice. Mais pour les siens c'était le bien selon Dieu, la vie de Dieu qui poussait son premier souffle dans l'atmosphère de Dieu, mais au milieu des hommes, faisait son premier pas dans le chemin divin, le chemin vers le royaume qui allait paraître. Il ne veut pas les y laisser seuls. Il prend sa place avec eux. Grâce infinie, douce pensée pleine de Son amour pour le cœur des siens !

Remarquez aussi comment le Seigneur s'abaisse ici au niveau de son messager. Ainsi il *nous* convient d'accomplir toute justice. Tu as ta part moi la mienne en accomplissant la volonté de Dieu. Le voilà déjà serviteur. Le voilà baptisé et sa place prise au milieu des siens, au milieu du résidu fidèle qui marchait sous l'effet de la puissance de la parole de Dieu. Et maintenant où est-Il, Lui serviteur, Lui qui s'est abaissé lui-même, qui a sa place avec son pauvre peuple, les plus pauvres de son troupeau ? Le ciel est ouvert, le Saint Esprit descend sur Lui, le Père Le reconnaît pour son fils. Il est le modèle de la position qu'il a prise pour nous par la rédemption. Jamais le ciel ne s'est ouvert auparavant, jamais il n'y a eu un objet sur la terre qu'il pouvait reconnaître comme faisant ses délices ; maintenant il y en avait un. Pour nous aussi le voile est déchiré et le ciel est ouvert ; nous avons été oints et scellés du Saint Esprit comme Jésus l'a été ; le Père nous a reconnus être ses fils bien-aimés déjà dans ce monde. Lui était tel de son propre et plein droit, digne de l'être en Lui-même, nous introduits parla grâce et la rédemption ; mais entré au milieu de son peuple Il montre quelle est la position qui, en Lui, leur appartient : comme je viens de le dire, Il en est le modèle. Quel bonheur ! quelle grâce ! Mais remarquez-le bien, sa divine personne reste toujours telle, différence d'ailleurs qui ne se perd jamais quels que soient son abaissement et sa grâce envers nous. Quand le ciel est ouvert à Jésus, Il n'a pas d'objet là-haut auquel Il regarde pour fixer son attention. *Il est Lui-même l'objet* que contemple le ciel. Quand le ciel est ouvert à Étienne, comme à nous pour la foi, Jésus fils de l'homme est son objet dans ce ciel qui est ouvert à son serviteur. En grâce le Seigneur prend place avec nous, Il ne perd jamais la sienne ni pour son Père ni pour le cœur du croyant ; plus nous sommes près de Lui, plus nous L'adorons.

Remarquez encore ici une autre chose tout à fait remarquable. C'est dans et par l'abaissement volontaire de Jésus que toute la Trinité est pour la première fois pleinement révélée. Le Fils est là, l'objet spécialement en scène comme homme, le Saint Esprit vient et demeure sur Lui et la voix du Père Le reconnaît : merveilleuse révélation associée avec la position que le Fils avait prise ! Le Fils est bien reconnu pour Jéhovah Ps. 2, le Saint Esprit se trouve partout dans l'Ancien Testament, mais la pleine révélation des trois personnes dans l'unité de Dieu

– base du Christianisme – est réservée pour le moment où le Fils de Dieu prend sa place au milieu des pauvres de son troupeau, sa vraie place dans la race dans laquelle Il trouvait ses délices, les enfants des hommes. Quelle grâce que celle du christianisme ! quelle place que celle où se trouvent nos cœurs, si, enseignés de Dieu, nous avons appris à connaître cette grâce et Celui en qui elle nous est arrivée ! Voilà donc notre position selon cette grâce, dans le Christ Jésus, devant Dieu notre Père, rendus agréables dans le Bien-Aimé.

Toutefois si telle est notre relation avec Dieu, nous sommes dans le combat ici-bas avec l'ennemi de nos âmes. Eh bien, il faut que Jésus y aille aussi pour nous. C'est ce qui suit immédiatement : Jésus est conduit par le Saint Esprit dans le désert pour être tenté du Diable. S'il prend ou plutôt fait notre place avec Dieu, il faut qu'il la prenne vis-à-vis de l'ennemi pour lier l'homme fort qui nous tenait captifs. Je ne sais, cher frère, si cette grâce vous frappe comme elle me frappe, mais elle me parait tellement dépasser toute la portée de nos pensées que l'essai de la reproduire en des paroles humaines pour attirer l'attention des âmes sur elle, ne fait que trahir la faiblesse qui en parle. Toutefois poursuivons notre essai, puisqu'on peut l'étudier dans la Parole même une fois l'attention ainsi attirée. Jésus prend donc notre place dans le combat : moment solennel où tout dépendait de sa victoire ! Ce n'était pas possible sans doute qu'il ne remportât pas la victoire, mais *si* le second Adam avait succombé comme le premier, tout était fini, tout perdu. Oui cela ne se pouvait pas, mais Il a dû vaincre pour nous, et vaincre comme homme. C'est justement de cette position que l'ennemi veut Le faire sortir, de la position de serviteur, d'homme comme tel. Si tu es le Fils de Dieu, et le Père venait de le reconnaître tel, si tu es le Fils de Dieu, parle afin que ces pierres deviennent des pains ; agis en Fils ; il n'y a pas de mal à manger quand on a faim, tu n'as qu'à dire ce mot et voilà de quoi satisfaire à tes désirs. C'était dire, fais ta volonté, sors de la position de serviteur que tu as prise. Pas un instant : Il avait pris, étant dans la forme de Dieu, la forme de serviteur, et Il reste Serviteur de son Dieu. Et dans ces jours de mépris de la Parole, il est bon pour le cœur de remarquer comment Il répond. Un seul texte de cette parole, des Écritures, suffit pour la fidélité et la toute-puissance du Seigneur, pour la sagesse du Fils de Dieu, un seul texte suffit pour réduire au silence le diable qui voulait Le séduire. Le Fils de Dieu reste dans Sa position d'homme serviteur, et la Parole de Dieu dirige, est le mobile de ses voies. Il est écrit : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu. » Quel bel et parfait exemple ! pas de mouvement de son cœur vers autre chose que l'autorité de son Dieu, duquel il s'était fait serviteur. La parole de Dieu sort de la bouche de Dieu ; les paroles sorties de sa bouche, que son nom en soit béni, dirigent l'homme. Christ se maintient dans sa place d'homme. L'homme ne vivra pas de pain seulement. La parole est la source de sa conduite, il en vit. Elle la dirige sans doute, mais c'est ce qui met en mouvement sa volonté, sans cela Il ne fait rien. Il est venu pour faire la volonté de Dieu, les paroles qui sortent de sa bouche déclarent cette volonté et mettent en mouvement l'âme de l'homme serviteur. C'est là l'obéissance de Christ. Le diable n'y peut rien. Il se tait. Souvenons-nous ici, quoique ce ne soient que des choses accessoires, que ce n'était pas dans le jardin d'Éden que le combat a été livré, pas au milieu des jouissances qui témoignaient de la bonté de Dieu. Le Christ avait passé déjà quarante jours, période solennelle d'exercice et *d'endurance* comme nous le savons par Moïse et Élie, et d'une manière analogue par les 40 ans d'Israël dans le désert. Il avait été soustrait à l'état ordinaire de l'humanité, non pas pour Le préparer pour la présence de Dieu comme Moïse et Élie l'ont été. Il était dans le désert, loin des agréments qui, par la bonté de Dieu, restent à l'homme dans ce monde déchu, aux prises, non que nous sachions que ce fut avec des tentations spéciales, mais aux prises avec l'Ennemi. Sa position était telle que celle du monde dans sa réalité morale comme Dieu le voit, un désert où Satan domine (Marc 1:13). Éprouvé ainsi par amour pour nous et en accomplissant les conseils de Dieu, subissant pleinement, dans les voies de Dieu, car Il était conduit par le Saint Esprit dans le désert, les peines qui venaient de la puissance de Satan dans ce monde, Il entre dans le combat spécial qu'il doit livrer à Satan, et où nous avons à Le suivre, mais en combattant contre un ennemi déjà battu. Il n'est pas las de son service de fidélité, Il reste homme serviteur, obéissant, reconnaît l'autorité absolue de la Parole, s'appuie là-dessus comme base de toute sa conduite. C'est la simplicité qui est la perfection absolue. Satan est vaincu. Je le répète, un seul texte de la parole suffit – quelles que soient les folles prétentions humaines – pour le Seigneur, suffit pour Satan. Qu'elle suffise, cette parole, pour nous : seulement que Dieu nous accorde la grâce de nous en servir sous l'influence de l'Esprit de Dieu dont elle est le glaive afin qu'elle soit efficace entre nos mains. Mais pour oser obéir à Dieu dans ce monde, il faut savoir se fier à Dieu. C'est la seconde épreuve que subit pour nous le Seigneur. « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas. » Essaie si Dieu sera fidèle à sa promesse (Ps. 91). C'était bien aussi hors du chemin de l'obéissance. Dans ce chemin-là Il pouvait toujours compter sur Dieu ; mais mettre Dieu à l'épreuve pour voir s'il serait fidèle, c'est ne pas se fier à Lui comme assurément tel. C'est ce que veut dire l'expression tenter Dieu, et non pas aller trop loin en se fiant à Lui. (Ex. 17:7). La confiance est parfaite comme l'obéissance. Il s'attend à Jéhovah. Sûr que Celui-ci sera fidèle, qu'il l'est toujours, Il n'a qu'à suivre le chemin de l'obéissance et dépendre de Lui. Sa parole dirigera ses pas et ses pensées, et sera accomplie dans ses promesses. Ce sont là les deux éléments de la vie du nouvel homme, de la vie de Christ en nous – obéissance, dépendance. Christ était parfait dans les deux et dans une obéissance qui avait la parole, la volonté de Dieu, comme source de son activité, pas seulement comme règle. Quand Satan présente la parole : faussement comme piège, la parole suffit comme réponse parfaite pour conduire les pas et les pensées de l'homme.

Remarquez encore dans ces réponses si instructives du Seigneur que, quand il s'agit des ruses du diable, la sagesse du Seigneur se borne à une simplicité frappante et en ceci : qu'il n'a besoin de penser qu'à son propre devoir ; cela suffit, et Satan n'y peut plus rien. L'homme doit vivre non de pain seulement, mais de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu. Voilà tout : mais c'est tout. Sa conduite est parfaitement tracée. C'est la soumission, le chemin marqué par les paroles de Dieu. Il n'entre en aucune controverse avec l'Ennemi. Il s'y est trouvé

plus tard avec les hommes. Ici c'est le chemin parfait de l'homme obéissant, sa marche à Lui. La parole de Dieu lui trace pour lui-même ce chemin, et le but est complètement atteint. Satan est vaincu.

Ensuite Satan se montre : il ne s'agit plus de ses ruses. Il offre le monde et sa gloire au Seigneur s'il veut lui rendre hommage. Pour l'homme obéissant qui reconnaissait Dieu, c'était se trahir, et, pour un tel homme, Satan manifesté n'a aucune force. Résistez au diable, il s'enfuira. Le monde est l'appât que Satan peut offrir pour qu'on le suive. L'homme qui ne veut que son Dieu est à l'abri de tout vrai danger ici. Toutefois c'est encore par la parole que le Seigneur répond. C'est l'épée de l'Esprit pour l'homme : l'épée de Dieu, mais faite pour l'homme qui par l'Esprit s'en sert ; et s'il ne cherche qu'à obéir, elle suffit pour la défaite certaine de l'Ennemi des âmes. Le diable quitte le Sauveur, et si l'homme a dû combattre et vaincre par une obéissance si simple, les anges de Dieu Lui-même sont là pour lui rendre service.

On ne pouvait ne pas faire remarquer l'instruction qui se trouve dans ces détails ; mais je désirais particulièrement attirer l'attention de vos lecteurs sur la manière dont le Seigneur a fait et pris notre place des deux côtés, pour ainsi dire ; du côté de Dieu : fils, oint du Saint Esprit, devant le Père, avec le ciel ouvert ; puis, dans le combat avec Satan où en effet Il a lié pour nous l'homme fort.

Dans le chap.9 nous trouvons l'œuvre du Seigneur, Son caractère en grâce ; comme au chap.8 c'est Sa personne (toutefois plus précisément en Israël), mais rejetée. Le Seigneur retourne en sa propre ville (Capernaüm), mais loin de la scène qui a clos le dernier chapitre et qui est complète en elle-même : le monde Le rejetant, et, Lui, laissant le monde. Maintenant on Le voit de nouveau au milieu de son service en Israël. La foi apporte un homme frappé dans son corps. Le Seigneur est encore ici comme Emmanuel, mais homme au milieu d'eux, mais Il s'annonce là avec la bénédiction promise de la présence de Jéhovah en grâce. Ici il ne s'agit pas de la rédemption, quoique certes sans elle il ne saurait y avoir un tel pardon, mais de l'application du pardon en grâce en Israël, comme on le voit au Psaume 103, et pour la bénédiction présente il faut qu'Israël soit pardonné. Le Seigneur vient avec cette bénédiction et c'est un témoignage direct au pardon, sinon Il eut tout simplement guéri le paralytique comme en d'autres cas. Mais lorsque Jéhovah venait en grâce, Il pardonnait tous leurs péchés et guérissait toutes leurs infirmités. Le Seigneur annonce la présence de Jéhovah pour faire la première de ces choses. Les Scribes murmurent en eux-mêmes. Quel autre que Jéhovah pouvait pardonner ? Mais celui qui connaît les pensées était là et prouve par l'autre portion du verset que le Seigneur était là dans la puissance de la grâce. Il guérit sur-le-champ l'infirmité du malade.

Nous pouvons remarquer qu'en cela, comme dans le chapitre précédent, Il prend le litre de Fils de l'Homme, Son titre de prédilection en amour pour nous, d'une plus vaste portée que celui de Christ, lequel, bien qu'il fût le Christ, Il n'était pas venu prendre et qu'il ne prend jamais en Israël. Il est là comme Emmanuel Jéhovah, pour sauver Son peuple ; mais, comme Fils de l'Homme, titre de toute importance ; Celui qui prend le royaume en gloire depuis le ciel, qui même a toutes choses sous ses pieds. Christ ne se présente jamais comme Christ. Le Fils de l'Homme devait être fort pour Dieu (Ps. 80:17) ; mais à présent il fallait qu'Il souffrît. Mais, quoique au milieu de Son peuple, il faut, lorsqu'Il est ici-bas, que Dieu prenne, dans sa nature et dans son œuvre, sa place en rapport avec les hommes, au-delà de toute relation selon la loi, comme le rejeté sur la terre. Le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés ; aussi la foule dit-elle « un tel pouvoir aux hommes. » Le pardon était donc là, et la grâce pour les pécheurs. Il était là dans ce caractère. Il va et mange avec les publicains après avoir appelé Matthieu qui en était un. Ce n'était pas le dehors qui dirigeait sa marche. Dieu était là et l'œuvre devait être l'effet de sa présence et de sa grâce et non dépendre de ce qu'Il trouvait. Et Il connaissait aussi le cœur et les vaisseaux à choisir pour être sous l'effet de cette grâce comme ses instruments. Mais le principe de l'œuvre était le principe de la grâce ; Il était venu non pour trouver, mais pour apporter ce qui était nécessaire, et les vaisseaux pour recevoir cela pour le service étaient des vaisseaux choisis, connus de Dieu et disposés par la grâce en instruments nouveaux et appropriés.

Il est donc là pardonnant les péchés et mangeant avec les pécheurs, mais c'est Jéhovah qui guérit. (Ps. 103.) Mais la révélation quant à l'œuvre va plus loin. On ne pouvait la placer d'ans les vieilles formes juives, ni prendre ce qui se trouvait en elles comme vaisseaux pour la contenir. Un publicain devait être un apôtre ; un pharisien, tout au plus, apprendre qu'il fallait qu'il naquît absolument de nouveau. Aucune des vieilles formes de justice réellement en rapport avec la chair et l'homme dans la chair, ne pouvait recevoir le vin nouveau ; la doctrine de la grâce en puissance venait par Jésus Christ. Les vieilles outres appartenaient à la chair, mais ce qui était venu maintenant était la puissance divine en grâce, et ce qui était complètement nouveau devait avoir ses propres vaisseaux. En outre, l'Époux était là : ce n'était pas pour les fils de la chambre nuptiale le temps de jeûner. Le temps viendrait pour cela. C'est une chose frappante de voir comment le Seigneur tient toujours son rejet à Lui comme partie intégrante de Son histoire. Il faut que le Fils de l'Homme souffre, que l'Époux soit ôté. C'était Jéhovah là en grâce ; cela ne pouvait s'adapter aux vieilles outres et ne faisait qu'exciter la haine de l'homme et d'Israël qui préférait ses outres, comme lui donnant de l'importance, à Dieu Lui-même, et cela quand Il était révélé en grâce.

Le récit suivant contient la véritable histoire d'Israël arrivé sur le point de mourir[2], Christ a à faire avec lui comme mort, et Il le peut, mais ceux qui, en chemin avec Lui, ont foi en Lui, sont guéris complètement alors que tout secours avait failli. La vertu et la puissance de la vie étaient en Lui, bien qu'en définitive Il eût à vivifier un Is-

[2] *Arti eteleutêsen* « finit juste à présent » « morte en ce moment. » Nous savons que le père reçut en route la nouvelle qu'elle était réellement morte. Arti est le point jusqu'auquel le temps s'était étendu, nun la chose existe déjà.

raël réellement mort. Telle est l'histoire du ministère du Fils de l'Homme – Jéhovah en Israël. Sont ajoutés à cela deux effets accessoires de son pouvoir quant à son caractère spécial à l'égard d'Israël, quand il Lui est fait appel sous le nom de Fils de David. Toutefois le caractère général bien que manifesté en Israël, va dans sa nature au-delà de lui – Jéhovah et le Fils de l'Homme – et c'est ce qui est d'un intérêt si profond à remarquer ; mais Il était le Fils de David en Israël.

Au verset 27 nous entrons exclusivement sur le terrain Israélite où l'esprit des chefs se manifeste pleinement, tandis que la patience du Seigneur continue encore en grâce. Les aveugles en Israël recouvrent la vue par la foi au Fils de David, et ici Il est dans la maison, et alors Il ouvre là aussi la bouche des muets : l'attention de la multitude est attirée, et elle confesse qu'on n'avait jamais rien vu de pareil ; mais s'Il chasse la puissance du diable, les chefs du peuple appellent Sa puissance celle du diable. L'esprit d'une impardonnable apostasie était déjà manifesté, mais Jésus n'avait pas fini son œuvre de bonté en Israël, et Il va par les villes et par les bourgades, enseignant, prêchant l'évangile du royaume, et opérant des guérisons. Son cœur était ému de compassion pour Israël, pour ces multitudes qui étaient comme des brebis sans bergers. Car s'il était Jéhovah dans sa bonté, son cœur pouvait être ému de ce qu'Il voyait comme homme et jusqu'à ce que cette bonté ne trouvât plus lieu à son exercice. Son temps ne trouvait pas d'obstacle dans la méchanceté de ceux qui étaient ses ennemis ; la moisson, était encore abondante, les ouvriers peu nombreux. Oh ! combien le cœur peut encore sentir cela ! Il veut encore accomplir son œuvre, avoir ses brebis. Notre part est de demander au Maître de la moisson qu'Il envoie ses ouvriers.

Nous avons donc dans ce chapitre la grâce de son ministère, son véritable caractère, le ministère de Jéhovah venu en grâce, profitable pour la foi, mais qui doit ressusciter les morts ; et qui, en tant que chose actuelle, est rejeté et blasphémé. Sa personne et son œuvre n'ont pas de place ici sauf en grâce. Pendant qu'Il peut travailler ainsi, Il continue encore de s'occuper de tous ceux qui peuvent être atteints.

Le Seigneur qui, touché de compassion envers les masses délaissées, avait dit à ses disciples de demander au Seigneur de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson, mu par cette même compassion, les envoie lui-même, car il est aussi Seigneur de la moisson ; mais ici il est toujours à la recherche des brebis perdues de la maison d'Israël. Il a toujours son rejet en vue, mais il agit encore dans le cercle des promesses, et n'en sort pas, tout en annonçant qu'on viendrait de l'occident et de l'orient. Le serviteur accomplit son service dans les limites de sa mission ; mais Dieu et Sa grâce ne sauraient être ainsi bornés. La grâce de sa divinité et ses droits percent à travers l'humiliation à laquelle il s'est assujetti, mais il sert dans ces limites encore et renvoie ses disciples dans le champ où il cherche encore ses brebis. Ils ne doivent pas aller par le chemin des Gentils, ni entrer dans une ville des Samaritains. Ils devaient annoncer l'arrivée prochaine du royaume des cieux, puis exercer la puissance que Jésus leur avait confiée, celle de détruire parmi les hommes toute la puissance de l'ennemi jusqu'à la mort même. Remarquez ici que non seulement Jésus faisait des miracles, mais il pouvait conférer le pouvoir d'en faire. C'était la puissance divine qui se révélait dans sa personne tout en servant comme il avait été envoyé.

Le discours du Seigneur se divise en deux parties, l'une se rapportant à la mission dans laquelle étaient engagés les disciples dans ce moment-là, l'autre, plus générale, se rapportant en même temps au service qu'accompliraient ses disciples après sa mort, voire, jusqu'à son retour, à la présence du Saint Esprit et au retour du Fils de l'Homme, mais toujours à un service rendu au milieu d'Israël, quoique l'effet s'étendit jusqu'aux Gentils – mais par le moyen de la persécution suscitée par les Juifs. La première partie s'étend du verset 5 jusqu'au 15^{e}, la seconde du 16^{e} jusqu'à la fin et comprend les principes généraux de leur position. Comme les disciples allaient, envoyés de la part de Dieu et munis de Sa puissance pour renverser toute celle de l'ennemi, ils devraient aussi se confier entièrement en Lui, ne rien prendre avec eux, ni faire provision de ce qu'il fallait pour leur voyage. Emmanuel présent, disposait les cœurs et prenait soin d'eux. Le temps viendrait sans doute où il n'en serait pas ainsi. (Voyez Luc 23:35 et suivants.) Toutefois, ils devaient demander en entrant dans une ville, qui était digne, et demeurer là jusqu'à ce qu'ils s'en allassent de la ville. C'était, on peut dire, le dernier témoignage rendu à Israël, il y avait bien encore les 70 la dernière fois qu'il est monté à Jérusalem, mais il n'en est pas question dans cet évangile. Le Seigneur avertissait le résidu en Israël. En souhaitant la paix à une maison, si le fils de paix y demeurait, la paix y resterait, sinon reviendrait sur eux. Ce n'est pas l'évangile envoyé au monde, aux pécheurs, mais l'évangile du royaume envoyé à ceux qui avaient des oreilles pour écouter en Israël. Ensuite, là où ils n'étaient pas reçus, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds. On voit le caractère final du témoignage qu'ils devaient rendre. Le jugement d'une telle cité serait plus terrible que celui de Sodome et Gomorrhe. Ici se termine la première partie de leur mission. Le Seigneur Lui-même les envoie avec la conscience, et il l'exprime, qu'il les envoyait comme des brebis au milieu des loups et qu'il leur faudrait être sages comme des serpents et simples comme des colombes, conseil impossible à suivre si ce n'est de ceux qui sont enseignés de Dieu.

Le monde peut être prudent, connaissant le mal ; le cœur peut être simple par ignorance et se trouver trompé ; le chrétien peut être prudent, sage, par la sagesse de Dieu qui le dirige, et simple parce qu'il marche selon la vie qui est en lui, et n'exprime autre chose que ce qui s'y trouve de fait. Les deux choses se lient parce que, par la possession positive du bien on discerne le mal, et les pièges ne réussissent pas parce que les motifs qui engagent les hommes à y toucher, n'exercent aucune influence sur le cœur ; on garde la simplicité parce qu'on agit selon ce qu'on est ; on est prudent, parce que, sachant qu'on est au milieu du mal, on l'évite par l'intelligence qui appartient à la spiritualité. Ce n'est pas la simplicité de l'ignorance, mais le bien qui évite tout ce qui le ferait sortir de sa vraie position devant Dieu. Mais, terrible mot pour l'homme, donnez-vous garde des hommes, dit le Seigneur ; et tous sont jetés comme tels maintenant dans la même masse. – Il ne dit pas, d'Israël. C'était bien en Is-

raël qu'ils travaillaient, mais Israël est fondu dans la masse d'iniquité humaine. Dieu pouvait penser à lui et à ses promesses, mais, par le fait, le cœur de l'homme était là comme ailleurs. Ils seraient forcés de comparaître devant les autorités judaïques par leur malice, et non seulement cela, mais devant les tribunaux des Gentils, mais pour porter un témoignage qui ainsi atteindrait les hauts lieux de la terre, car c'est ainsi que Dieu porte son témoignage dans les hauts parages du monde et non en mondanisant les siens – mais Dieu serait avec eux.

Et ici nous voyons clairement que cette partie du chapitre se rapporte au temps où le Seigneur serait loin. Ce serait l'Esprit de leur Père qui parlerait en eux. Mais la haine du cœur humain contre le témoignage de Dieu se montrerait en ce qu'elle pousserait les hommes à rompre tous les liens que Dieu avait formés lors de la création ; l'affection de la chair, du cœur humain, se changerait en une antipathie positive. Plus la relation serait intime, plus la haine serait acharnée. Il y a des droits dans ces relations, mais maintenant ce seraient les droits de la haine : le frère livrerait le frère à la mort.

Quel solennel effet du rejet du Christ, seul vrai lien de l'homme avec l'homme, parce que la volonté est restreinte et Dieu reconnu ! Dieu peut retenir la bride, et Il l'a fait en miséricorde ; mais quand Il est rejeté en grâce, il ne reste plus que la manifestation du cœur de l'homme tel qu'il est. La nature ne bride pas la nature, et le témoignage de Dieu quand Dieu est rejeté ne fait que réveiller la haine de celui qui ne veut rien de ses droits, qui ne veut pas qu'il y en ait parce qu'il sait qu'il l'a abandonné. Mais sa grâce poursuit son œuvre pour en arracher les âmes.

Si les disciples étaient persécutés dans une ville, ils devraient aller dans une autre ; ils n'auraient pas accompli leur tâche en Israël avant que le fils de l'homme fût venu. Ainsi nous voyons que ce témoignage des disciples en Israël s'étend jusqu'au retour du Seigneur. Interrompu par la destruction de Jérusalem et inachevé, il doit s'accomplir. Un autre témoignage a été suscité de Dieu dans la personne de Paul l'apôtre de l'incirconcision, mais ici nous avons la mission des disciples formellement limitée à Israël, et les Gentils exclus. Ils devaient s'attendre à l'opprobre ; ils n'étaient pas au-dessus de leur maître que leurs adversaires avaient déjà appelé Béelzébul. Leur part était de se fier à Dieu quels que fussent les complots cachés de leurs ennemis, tout serait mis en lumière et eux devraient agir comme y étant déjà. Ils ne devaient pas craindre. Premièrement ils devraient bien plus craindre celui qui pouvait jeter corps et âme en enfer que ceux qui ne pouvaient rien faire que tuer le corps ; mais de plus, sans leur Père, Celui qui les gardait comme un Père, pas un passereau ne tombait à terre. Ils avaient plus de valeur à ses yeux que bien des passereaux. Ensuite, celui qui confesserait Jésus devant les hommes, Jésus le confesserait devant les anges de son Père. Ce sont les trois motifs qu'il donne pour la fermeté ; mais ils ne devaient pas penser qu'il était venu mettre la paix sur la terre. Comme résultat final il le fera bien, régnant comme prince de paix, mais un sauveur rejeté est autre chose. Ce serait la guerre intestine dans la maison ; voilà le triste effet de l'arrivée de Dieu et de la vérité sur la terre. L'homme ne les supporterait pas, et encore moins chez lui ; mais d'un autre côté, Il était, Lui, la pierre de touche pour le cœur. C'en était fait de l'homme selon la nature, nature que Dieu reconnaissait en elle-même pleinement mais qui, Christ, la pierre de voûte si elle avait pu être bénie, étant rejeté, était tombée en ruine ; et maintenant tout dépendait de Jésus seul, et si l'homme violait les relations naturelles par la haine, les siens dévoués à lui devraient être au-dessus de la nature par la grâce. Il était, Il est tout : quand il s'agit de Lui, tout doit céder, et cela non seulement à l'égard de ces relations, mais à l'égard de soi-même (et c'est toujours de soi-même qu'il est question.) Il faut charger sa croix et suivre Christ ; qui trouverait sa vie pour lui-même, la perdrait ; et qui la perdrait pour l'amour du Christ, la sauverait. Tout dépendait maintenant, dans un monde déchu et jugé, de la réception de la parole et de l'estimation qu'on en faisait, et de la justice selon Dieu. Celui qui recevait un prophète au nom d'un prophète, parce qu'il était tel, avait aux yeux de Dieu la valeur morale de la parole qu'il portait, car c'était la parole qu'il aimait telle qu'elle était de la part de Dieu ; et de même de la pratique. Les cérémonies n'avaient abouti à rien. Il s'agissait de la parole de Dieu et de ce qu'Il aimait, lui, dans un monde qui avait rompu avec lui. Si ce n'était qu'un verre d'eau, donné à cause de Christ, l'âme qui le donnait aimait Christ et ne serait pas oubliée. C'est bien quant aux voies de Dieu au milieu d'Israël que toutes ces choses se déploient, c'est à leur œuvre en Israël que les instructions données aux douze disciples s'appliquent, mais quelles instructions pour nous tous quant à l'effet du rejet de Christ ! Le chapitre qui suit nous fait voir le changement qui s'en est suivi historiquement, et la place que le Christ prend lors de son rejet par l'homme, seul resté debout devant Dieu dans la ruine du monde et d'Israël.

La question est soulevée par Jean maintenant en prison, si Jésus était donc le Christ quand aucune délivrance n'était opérée pour Israël. Ce n'était pas un manque de confiance dans la parole du Seigneur, car Jean s'en rapporte à cette parole, mais tout est changé dans les relations entre Jean et Christ et Israël. Quant à l'intelligence, Jean, probablement, comme individu, était embarrassé ; mais l'effet de cet embarras était de changer son rôle de prophète en une question de foi individuelle, et la tournure que prennent les choses et que Jésus leur donne, est selon la sagesse divine. Pleinement reconnu de Lui comme plus que prophète, Jean doit croire individuellement en Jésus par le témoignage que Jésus donne de lui-même. Puissant pour tout faire, plein de grâce pour penser aux pauvres, pour leur apporter l'évangile, mais déjà rejeté, et un petit résidu reconnu dans ses paroles, « heureux celui qui ne trouve pas la pierre d'achoppement en moi. » De sorte que nous avons encore Jéhovah en Israël, pierre d'achoppement, mais un sanctuaire pour ceux qui se confiaient en lui. Jean doit recevoir Jésus sur ce témoignage ; ensuite c'est Christ qui rend témoignage à Jean, Jéhovah qui reconnaît son serviteur, et non Jean à Jésus. Le témoignage des deux avait été rendu ; les chants lugubres de Jean, les sons attrayants de la flûte avaient été entendus tous les deux dans le marché, mais Israël ne voulait ni s'humilier pour les uns, ni se réjouir de l'autre. Tout cela était fini. Seulement il y avait un résidu selon la grâce, et la sagesse de Dieu dans les deux

avait été justifiée dans les deux par ces enfants de sagesse ; et Jésus restait seul dans sa grâce, Jéhovah dans le monde, dans un monde où l'homme avait montré qu'il ne voulait rien de Lui, pour manifester ce qu'il était en Lui-même pour les besoins de ceux qui, dans un monde pareil, avaient fait la découverte de leurs besoins et de leurs misères. Le monde avait été mis pleinement à l'épreuve, et Jésus qui l'avait fait et savait qu'il n'y avait rien pour consoler un cœur éprouvé, qui savait que son esprit avait été comme la colombe envoyée par Noé, dans cette grâce qui ne brillait qu'avec d'autant plus de splendeur que le monde était ténébreux, se présente à toute âme travaillée comme la ressource et une ressource parfaite pour ses besoins. Il donne le repos dans la révélation de l'amour du Père dans sa personne, puis dans la parfaite soumission d'un cœur fléchi sous la volonté de Dieu, le repos pratique dans la vie. Mais les détails demandent un peu plus d'attention.

Le Seigneur n'était nullement insensible à son rejet, Il le sentait profondément, bien que ce fût dans un esprit de grâce. On le voit pleurer plus tard sur l'obstination finale de Jérusalem, son cœur d'amour pensait avec douleur à l'endurcissement de Jérusalem en voyant la cité bien-aimée, mais méchante, rejeter le dernier effort de Dieu pour la ramener et la bénir. Ici le sentiment de son cœur était un peu différent. Il avait déployé sa puissance en bénédictions et en témoignage, et tout avait été en vain. Il leur reprochait la dureté de leur cœur. Il s'était dépensé pour eux, mais leur cœur était resté insensible. Ni Tyr, ni Sidon, ni Sodome, ni Gomorrhe ne seraient restées insensibles dans les mêmes circonstances, elles se seraient repenties, il y avait longtemps, dans le sac et dans les cendres. Leur jugement en serait d'autant plus terrible ; mais alors, dans la même heure, Il accepte tout de la main de son Père : soumission parfaite ! Il avait trouvé bon d'humilier l'orgueil de l'homme, et avait caché ces choses aux sages et aux intelligents et les avait révélées à de petits enfants. Aux yeux de Dieu, ces voies étaient bonnes, et Jésus les accepte sans question.

Alors, dans cette parfaite soumission d'homme, s'ouvre devant lui toute la vérité de sa gloire et de la position relative d'Israël et de lui, et de lui-même avec les hommes. Le fils de Dieu était là ; toutes choses lui étaient données de la part du Père et personne ne connaissait le Fils que Lui. Il était dans la vérité de sa personne que personne ne Le connaissait. La divinité du Fils est sauvegardée dans son humiliation par l'inscrutabilité de sa personne. Le témoignage rendu à ce que les hommes en Israël étaient appelés à croire avait été accepté, mais la pleine vérité allait beaucoup plus loin et sortait de l'obscurité maintenant que le témoignage de Jean, de Christ et de ses œuvres était rejeté. Lui, Il était inconnu ; Lui, Il révélait le Père. La grâce souveraine de Dieu dans cette révélation est alors manifestée. On n'avait qu'à venir à Lui et on aurait le repos. Ce n'était plus le royaume en Israël, mais, par la révélation du Père, le repos de l'âme fatiguée. Ainsi c'est Dieu en grâce pour celui qui en avait besoin – le fils révélant le Père. Mais il y avait un autre élément dans ce touchant tableau de la grâce. La soumission parfaite d'un homme humble de cœur avait été l'occasion de la révélation de la gloire et de la grâce dans sa personne : il en est de même Jean 12, il en est toujours ainsi. La soumission aux voies de Dieu ouvre la porte à la connaissance de sa grâce et de sa gloire. Or il en était ainsi de Jésus homme ; et il engage ses auditeurs à prendre ce joug, le joug qu'il avait pris lui-même, et à apprendre de lui dans cette manifestation de soumission et de pauvreté d'esprit, et ils trouveraient le repos de leurs âmes. C'est la grâce parfaite, la révélation du Père dans le Fils qui donne le repos aux cœurs fatigués de ce monde de péché. – C'est la soumission parfaite de la volonté qui donne la paix pratique du cœur pendant qu'on le traverse. C'est Christ-Fils révélant le Père, Christ homme parfaitement soumis au joug, qui donne les deux.

Dans le chapitre 12, nous trouvons le rejet final du système judaïque et de ceux qui étaient à sa tête. Christ rompt avec le système et en juge les chefs, se place au-dessus du Sabbat qui était le sceau de l'alliance, annonce la ruine complète de la génération perverse d'Israël et refuse de reconnaître ses liens selon la chair avec ce peuple et ne veut reconnaître que les disciples amenés par la parole et qui avaient suivi cette parole. Mais il faut suivre le chapitre de plus près.

Les Pharisiens blâmaient les disciples de ce qu'ils avaient cueilli des épis et les frottaient entre leurs mains. Le Seigneur répond que quand David, l'oint de Dieu, avait été rejeté, la loi de Moïse avait perdu sa force. Ensuite, les sacrificateurs, quand l'occasion le demandait, violaient le sabbat ; et il y en avait Un plus grand que le temple, le Dieu vivant Lui-même, faisant de l'homme son temple. Ensuite, ils auraient dû comprendre ce qui est dit, que la miséricorde se réjouissait en se mettant au-dessus du jugement. De plus, le Fils de l'Homme était Seigneur du Sabbat ; Il était au-dessus du système qu'il avait établi lui-même comme Jéhovah, et son caractère de Fils d'Homme le plaçait en dehors et au-dessus des droits que l'ancienne alliance avait sur l'homme et du repos qu'elle exigeait, mais ne pouvait pas donner. Au reste, Il montre leur hypocrisie dans ces choses, dans le cas de l'homme qui avait la main sèche. L'amour et la bonté, de Dieu sont au-dessus des cérémonies, quelques saintes qu'elles soient. Ainsi, sa personne rejetée comme l'avait été David est au-dessus du système judaïque, et la bonté de Dieu ne peut pas céder le droit souverain de sa grâce divine envers l'homme. Mais le temps du jugement n'était pas encore. On n'entend pas sa voix dans la rue jusqu'à ce que le moment arrive où Il l'élèvera en jugement dans le temps de sa gloire et qu'il enverra ce jugement victorieux sur toute opposition, et où les Gentils se confieront en lui. Il chasse encore un démon, et l'hostilité sans conscience et sans cœur des pharisiens éclate ; ils ne peuvent pas nier le miracle, et plutôt que de reconnaître Jésus ils l'attribuent à un démon, c'est-à-dire en reconnaissant malgré eux que la puissance était là – mais, adversaires de Dieu, ils appellent le Saint Esprit, par lequel le miracle se faisait, un démon. Pour ceci il n'y avait pas de pardon.

Ensuite, le Seigneur en vient à la condamnation complète des Juifs. Remplis d'incrédulité, ils demandent un signe, eux qui venaient d'attribuer le signe au démon plutôt que de le croire ; mais le Seigneur ne leur en donne aucun autre que celui de Jonas, préfiguration de son séjour dans la tombe, mais signe que maintenant c'était trop

tard pour eux, que Celui qu'ils avaient déjà rejeté était le Fils de Dieu, et que toute relation avec cette génération était terminée pour toujours. Il cite les gens de Ninive et une reine du Midi qui se lèveraient en jugement contre cette génération, car un plus grand que Jonas ou Salomon était là.

Il me semble qu'un sentiment profond de peine perce à travers les paroles de Jésus à la vue de l'incrédulité des meneurs d'Israël, d'aveugles qui prétendaient conduire des aveugles. Mais le temps du jugement était venu, et le Seigneur prononce ce jugement. L'esprit immonde était sorti de ce peuple, l'esprit d'idolâtrie, je n'en doute point, car depuis la captivité de Babylone, ils n'étaient pas tombés dans l'idolâtrie ; mais le démon avait besoin, pour ainsi dire, de ce peuple où le nom de Dieu se trouvait, mais où Dieu n'était plus, et qu'ils avaient rejeté quand Il était venu au milieu d'eux dans la personne de Jésus. La maison était vide, balayée et garnie ; les formes religieuses et la piété extérieure s'y trouvaient, mais Dieu n'y était pas. L'esprit immonde rentrerait avec sept esprits plus mauvais que lui-même et y demeurerait, et le dernier état serait pire que le premier. L'état final du peuple, au moins de la génération perverse, serait plus mauvais que ses péchés auparavant. Déjà, ils se sont montrés comme les porcs de Génézareth après la mort du Seigneur, mais les paroles du Seigneur auront leur accomplissement à la fin des temps, quand les Juifs seront de nouveau idolâtres et que toute la puissance du démon sera développée sous l'antichrist. Il est bon qu'on comprenne chacun pour soi-même, comment, si un vice est vaincu sans Dieu, rien n'est réellement gagné. On peut chasser un vice grossier par un péché plus subtil : si ce n'est pas vraiment l'œuvre de Dieu dans le cœur, on peut en être endurci et Satan y régner plus que jamais. Mais ici le Seigneur applique ce qu'il dit à la génération qui L'a rejeté, aux Juifs incrédules et pervers auxquels Dieu a caché sa face pour en voir la fin. Deut. 32:20. Ensuite ceux qui étaient l'expression du lien par lequel Il était attaché au peuple juif selon la chair, sont venus faisant valoir ce lien. Le Seigneur n'a pas voulu les reconnaître et, indiquant ses disciples, a dit : Voilà ma mère et mes frères ; les relations que je reconnais sont celles qui sont formées par la parole de Dieu. Quant à l'histoire des Juifs, tout était fini. La grâce pouvait continuer, pouvait relever le peuple dans un résidu reconnu de Dieu ; mais quant à la responsabilité, leur histoire était finie. Le Seigneur ne cherche plus du fruit sur un arbre démontré mauvais, et se montre semeur au bord de la mer, apportant ce qui, reçu dans le cœur, produirait du fruit. Mais alors, cela introduisait le royaume des cieux où les Gentils pouvaient avoir part.

Le chapitre auquel nous sommes arrivés a été si souvent traité que je n'aurai pas besoin de m'étendre beaucoup sur les détails ; seulement il nous faudra un aperçu général sur la position qu'il tient dans l'évangile, et quelques mots sur la dernière parabole.

Nous avons vu le Seigneur prononcer sur le peuple juif un jugement qui s'étend jusqu'au dernier temps, en rompant, en tant que venu en chair, toutes ses relations avec lui. Les chefs du peuple avaient blasphémé contre le Saint Esprit et amené ce jugement sur le système tout entier, bien que la patience de Dieu cherchât encore tous ceux qui avaient des oreilles pour écouter. Le Seigneur ne cherchait plus de fruit dans sa vigne. Il n'y avait que du verjus après tous ses soins. Tel était réellement l'homme, car Israël n'était que l'homme placé sous la loi avec tous les avantages que Dieu pouvait lui prodiguer. Dans l'épreuve à laquelle l'homme avait été assujetti, deux choses avaient été démontrées : qu'il ne pouvait pas atteindre à la justice selon la loi, et qu'il ne voulait pas recevoir Dieu venu en grâce, manifesté dans l'humanité pour gagner l'homme, et exerçant une puissance suffisante pour guérir tous les maux auxquels l'homme avait été assujetti par le péché.

Il sort donc de la maison, signe, je n'en doute pas, de ce changement immense dans les voies de Dieu et s'assied dans une nacelle, sur la mer, et se présente comme un semeur, c'est-à-dire comme ne cherchant plus de fruit, mais apportant avec lui, dans ce monde, ce qui devait en produire. Le Seigneur ne va pas plus loin que la parole du royaume. Les versets 10-17 constatent le jugement du peuple selon la prophétie d'Ésaïe dont le Seigneur, dans sa patience, avait si longtemps différé l'accomplissement, et la séparation d'un résidu reconnu du Seigneur, résidu dont les oreilles et les yeux étaient ouverts par la grâce.

Il est bon de rappeler qu'il y a sept paraboles : la première n'est pas une similitude du royaume, les autres le sont. De celles-ci, les trois premières nous présentent la forme que prendrait le royaume dans le monde ; les trois dernières, les pensées de Dieu en établissant de cette manière le royaume, et puis le résultat de tout à la fin du siècle. La première s'occupe des individus et de l'effet visible de la parole. Il n'est pas question de l'œuvre du Saint Esprit, ce qui se trouve enseigné ailleurs, sans doute, mais ici c'est l'œuvre extérieure de Christ en semant et dans l'effet, la conséquence, en tant que manifestés sur la terre. Nous avons bien la parole du royaume, mais ni le royaume, ni la fin du siècle. Christ sème, et voilà le résultat dans ce monde, dans l'homme sur la terre : la semence produit du fruit dans un cas sur quatre. Dans le premier la semence ne pénètre pas du tout, Satan l'ôte aussitôt qu'elle est semée : c'est la légèreté du cœur, son indifférence qui ne reçoit rien, la parole n'est pas comprise, le cœur est occupé d'autre chose. Toutefois c'est une parole adaptée à l'homme et semée dans son cœur. Dans le second cas, au contraire, le cœur est gagné quant à ses sentiments un moment, mais la conscience n'est pas atteinte, il n'y a pas de racine : la doctrine a été reçue pour la joie qu'apporte le message, et quand la parole apportait les souffrances à la place de la joie, le cœur n'en voulait plus. Il n'y avait pas un vrai besoin. Le Saint Esprit produit toujours des besoins. Ce n'était pas comme les apôtres : « Seigneur, à qui irions-nous ? » Dans le troisième cas, le monde a étouffé le bon grain. Hélas ! il n'y a pas besoin de l'expliquer, cela se voit tous les jours. C'est une chose pourtant plus subtile ; le monde, les affaires n'ont pas l'air mauvais comme le péché grossier, mais la parole est étouffée et ne produit rien.

Le danger et la tendance de ces choses se trouvent chez le chrétien. Selon la mesure dans laquelle le monde exerce de l'empire sur lui, sa vie en souffre. Il n'est pas mort, soit ; mais il dort, il ne comprend pas les choses spi-

rituelles, ne les voit pas, n'en jouit pas ; malheureux en présence des chrétiens spirituels, il ne jouit pas des choses dont ils jouissent et souffre même des reproches de sa conscience ; et s'il va avec le monde, il souffre aussi en y réfléchissant ; sa conscience lui reproche son manque de fidélité ; comme un malade qui souffre, il n'est pas mort, autrement il ne souffrirait pas, mais c'est un triste moyen de savoir que la vie y est. Dans le quatrième cas, la parole est comprise ; elle pénètre, croît, et produit du fruit à des degrés différents en différentes personnes. Dans le premier cas, il est dit que la parole n'était point comprise, dans ce cas-ci il est dit qu'elle est comprise, dans les autres cas ce point n'est pas touché. Dans le premier cas, on voyait que rien n'avait pénétré. Dans les deux suivants, il y en avait l'apparence ; mais il n'en était rien. La plante périt sans fruit. Dans le dernier cas, la semence se développe dans l'intérieur du cœur et le fruit est produit : précieux effet selon la nature de ce qui a été semé, fruit pour celui qui a semé la semence et pour celui qui l'a reçue ! Il n'y a pas de jugement, mais les faits patents constatés par le Seigneur, en contraste avec sa vigne et son figuier où il cherchait du fruit, et en contraste aussi avec le royaume ou état de choses dans le monde, et leur résultat dans le jugement à la fin.

La première des paraboles suivantes montre l'effet des semailles dans le monde jusqu'à la fin du siècle, mais ne comprend pas l'exécution du jugement ; cela se trouve, ainsi que la manifestation de la gloire, dans l'explication faite aux disciples dans la maison. On doit remarquer que dans la parabole du semeur, celui-ci n'est pas nommé ; c'est l'effet de la parole dans le cœur de l'homme, qui que ce soit qui l'ait semée. Ici, par contre, nous avons une similitude du royaume, et celui qui sème prend le caractère, non pas de Christ, nous avons vu son œuvre terminée dans son rejet, le Christ cherchant du fruit était venu pour être reçu en Israël, mais celui de Fils de l'Homme, celui qui sème est le Fils de l'Homme et le champ est le monde ; mais j'anticipe. Nous avons toujours le caractère général de l'œuvre que le Seigneur faisait : Il semait ; mais non le résultat personnel dans l'individu, mais le résultat public dans le monde. Il a semé de bonne semence dans son champ, mais la responsabilité de l'homme est en question dans le résultat produit : et pendant qu'ils dormaient, l'Ennemi est venu et a semé de l'ivraie. Cela n'empêchait pas que le bon grain ne fût pour le grenier, mais gâtait l'ensemble de la récolte dans le champ, et le mal qui avait été fait était sans remède. Il est défendu aux serviteurs d'arracher l'ivraie de peur d'arracher le bon grain avec, ce qui est bien arrivé quand on a voulu le faire ; les deux devaient croître ensemble jusqu'à la moisson. Le royaume des cieux présentait dans ce monde une récolte gâtée, fruit, d'une part, de l'œuvre du Seigneur, de l'autre, de l'œuvre de l'Ennemi. Or, dans la parabole, nous avons seulement ce qui arrive dans le royaume avant la manifestation du roi et l'exécution du jugement par Lui. Quand Lui sera manifesté, et que le jugement public sera là, il n'y aura plus de parabole, le mystère de Dieu sera terminé. Dans les paraboles nous avons les mystères, ce qui exige une révélation pour le savoir, l'exécution du jugement est en soi la révélation la plus éclatante. Dans la parabole nous avons donc à la fin, en général *le temps* de la moisson, et l'ivraie est rassemblée premièrement en faisceaux pour être brûlée. L'ivraie est là en faisceaux sur le champ de ce monde et le bon grain est caché dans le Seigneur.

Ensuite, avant d'expliquer la parabole de l'ivraie, le Seigneur donne deux autres similitudes du royaume ; et souvenons-nous qu'il s'agit ici du *royaume.* Il est bon de remarquer ici que le mot similitude n'est pas le même dans ces paraboles et celle du semeur. Ici, c'est seulement le caractère que prendra le royaume ; il est semblable à… etc. Dans la parabole du semeur, il est devenu, a été fait semblable. C'est un caractère qu'il a pris dans les circonstances actuelles, vu le rejet du roi. Il vaut la peine aussi de remarquer dans ces paraboles celles dans lesquelles la chose en elle-même est le sujet de comparaison, et celles où c'est l'individu ou ceux qui forment la partie essentielle de la parabole. Le royaume même est semblable à un petit grain de moutarde devenant un grand arbre, symbole dans l'Ancien Testament d'une chose élevée dans ce monde, d'une puissance politique. Nous savons bien que cela est arrivé ; – que les oiseaux se nichent dans ses branches signifie la protection qu'il accorde. (Comp. Daniel 4:12.) C'est l'apparence publique du système chrétien telle qu'elle a été pendant des siècles. Ici point de jugement. Ensuite vient la parabole du levain. La similitude est le levain. La femme n'est pas un semeur. Ce n'est pas le Seigneur qui sème ce qui est désigné comme bonne semence, ce n'est pas un grand arbre dans le monde : c'est une doctrine qui s'insinue partout en de certaines limites et forme la pâte entière selon sa propre nature ; le tout est levé, c'est la chrétienté ; mais, ni dans l'une, ni dans l'autre de ces deux paraboles nous n'arrivons au jugement. C'est le royaume tel qu'il est quand le grain de moutarde ou le levain a pleinement agi et produit son effet. Il est vrai que le levain est toujours employé dans un sens mauvais, mais je ne pense pas que ce soit le but de la parabole, mais la doctrine qui forme tout dans une seule pâte, là où elle pénètre. Si c'était purement le mal comme mal, nous aurions eu quelque exception. Ceci est noté dans l'ivraie, mais d'un autre côté. Ce n'est pas le bien qui est semé, ni le Seigneur qui sème ; de sorte que l'idée du bien positif est soigneusement évitée, ainsi que de celui qui le fait. Il ne s'agit pas de la parole de Dieu, mais du fait de la profession générale du christianisme et dans une forme où aucune idée du bien n'est présentée ; car certes le levain n'est pas, dans la parole, une image du bien. La parabole n'est pas davantage la description d'un individu : il n'est guère besoin de discuter ce point, parce qu'il est une similitude du royaume des cieux et en aucun cas, un individu n'est le royaume des cieux : Au reste, le résultat dans un individu n'est pas ce qui est dépeint ici.

Voilà donc les trois descriptions du royaume sur la terre pendant l'absence du roi, tel que ce royaume s'est présenté aux yeux de tous : un mélange de bons et de mauvais ; la récolte était ainsi gâtée comme un tout ; – ensuite une grande puissance humaine et politique sur la terre, et une profession générale de doctrine, sans question de l'état individuel de qui que ce soit. Ensuite le bon grain est caché dans le grenier, et la Providence prépare la semence de l'ennemi pour être brûlée en les associant ensemble en faisceaux sur la terre. Ensuite le Seigneur entre dans la maison ; et là, parlant à ses disciples seuls, il entre davantage dans les principes intérieurs du royaume dont il parle, communiquant non l'effet dans le monde, mais les pensées de Dieu, le grand résultat qui

expliquera tout dans le jugement et la gloire manifestée sur la terre, et le but réel de ce qu'a fait le Seigneur ainsi que l'action de ceux qui entrent avec intelligence dans ses vues.

Premièrement, il explique la parabole de l'ivraie. Nous avons déjà parlé des traits principaux, mais le Seigneur ajoute ici ce qui concerne la manifestation du résultat dans ce monde. Dans la parabole nous avons laissé le froment dans le grenier et l'ivraie en faisceaux sur le champ, les méchants rassemblés par les anges, soit par la providence de Dieu. Mais ici paraît sur la scène le Fils de l'Homme pour ôter tout scandale de son royaume (ce qu'il fait) et il jette ces méchants dans une fournaise de feu où il y a des pleurs et des grincements de dents. C'est le jugement exécuté ; les serviteurs devaient les laisser croître : puis, ensuite du jugement, les justes luisent dans le royaume comme le soleil – en effet comme Jésus lui-même. C'est le résultat, et ainsi l'explication divine de ce qui était un mystère auparavant, car le jugement manifeste ce que la foi discerne. Remarquez que tout ce qui est révélé est dans le monde, premièrement le royaume, avant puis après le jugement. Le fait est constaté que le grain est caché, mais rien n'est dit du grenier, ni de l'état du grain quand il est là.

Dans les paraboles qui suivent, nous avons, comme il a été dit, les pensées de Dieu, le but du Seigneur dans le royaume, mais encore ces pensées, sans parler d'un résultat en jugement, ainsi que nous avons vu dans celle du grain de moutarde et celle du levain. La première nous fait voir le royaume comme la découverte d'un trésor auparavant inconnu, caché dans un champ, et celui qui l'a trouvé renonce à tout ce qu'il a pour l'avoir et pour cela achète le champ. C'est ce que Christ a fait. Tout ce qu'il avait comme Messie sur la terre, Il l'a laissé pour avoir le trésor de son peuple, en prenant le champ où ils se trouvaient, la terre, pour les avoir : Ils étaient cachés dans ce monde ; mais Christ savait ce qui en était, enseigné du Père, comme homme sur la terre, et a tout quitté jusqu'à sa vie pour nous avoir. Si, de fait, nous renonçons à tout pour avoir Christ, toutefois il ne s'agit pas d'un individu, on l'oublie trop, mais du royaume ; et de plus nous n'achetons aucun champ pour l'avoir.

Le second cas est un peu différent. Il ne s'agit pas d'une découverte. Le marchand cherchait de belles perles. Il savait ce qu'il en était d'une belle perle, il savait les apprécier, il en fallait de belles. Or, Christ a trouvé dans l'Église l'objet de ses recherches sans tâche ou ride, ou aucune chose semblable : je ne pense pas à l'Église corps, ni à un système, mais à sa beauté morale. Le marchand avait le goût de ce qui était beau en fait de perles, Christ de ce qui était beau aux yeux de Dieu, et pour l'avoir, Il a quitté sa gloire messianique et sa vie. Quel bonheur que de penser qu'il satisfait à son cœur en nous, et que la perfection de beauté aux yeux de Dieu est chose effectuée ! Sion est appelée la perfection de beauté, mais là c'était terrestre ; ici céleste et réellement selon le cœur de Dieu.

La dernière parabole demande l'attention la plus sérieuse. Pour ma part, je ne doute pas qu'elle s'applique particulièrement à ces jours-ci. Le filet de l'évangile est jeté dans la mer des peuples, et rassemble des poissons de toutes les espèces. L'effet de l'évangile n'est pas que tous les poissons entrent dans son giron, mais qu'une quantité de toutes les espèces bonnes et mauvaises soit rassemblée dans le filet. C'est le résultat. Puis ceux qui ont tiré le filet se mettent là, sur le rivage, et s'occupent de ce qu'ils ont à cœur, du but pour lequel ils ont tiré le filet : avoir de bons poissons ; et ils choisissent les bons, les séparent d'avec les mauvais, et les mettent à part dans les vaisseaux, rejetant les mauvais et les laissant là. Ce sont les pêcheurs qui font cela, et ils s'occupent des bons. C'est-à-dire, quand le Christianisme a rassemblé comme il l'a fait une certaine masse de gens, qui tous ont place ensemble dans le filet de la Chrétienté, à la fin des jours, les serviteurs du Christ s'occupent de la masse et recueillent les bons dans des vaisseaux. Ce sont des serviteurs de Christ et qui ont de l'intelligence, et savent les distinguer, savent ce qu'ils veulent. Quand le jugement public arrivera, ce sera l'inverse. Les anges, ministres de la providence et du gouvernement de Dieu prennent, non les bons, mais les méchants sur la terre, et les jettent dans le feu. Ils ne s'occupent que des mauvais, tandis que les pêcheurs ne s'occupent que des bons. Le principe, je le crois, s'applique toujours quand l'évangile dans un endroit a rassemblé beaucoup de personnes : le but du Seigneur est de mettre les siens ensemble, en des compagnies à part, mais la parabole semble parler directement du résultat de l'opération de l'évangile en rassemblant beaucoup de gens comme ayant part au nom chrétien ; alors comme seconde opération, sur le rivage, on fait le triage et l'on s'occupe à mettre les bons à part. L'exécution du jugement est autre chose. Dans cette parabole comme dans les deux précédentes, nous trouvons le discernement spirituel à l'égard du but de Dieu. Dans la seconde cela caractérise l'action du marchand ; dans la première et la troisième le champ est acheté, le filet rempli, mais dans les deux cas, le trésor et les bons poissons sont distingués de ce qui est pris extérieurement et gouvernent l'action soit du marchand soit des pêcheurs.

Il est à remarquer que quatre de ces similitudes ne parlent pas du jugement, mais de l'apparence extérieure ou du but de Dieu dans le royaume, et du résultat soit dans le monde, soit auprès de Dieu. Le grand arbre et le levain, voilà le résultat dans le monde ; le trésor et la perle, voilà ce qui est acquis pour Dieu. Dans la première et la dernière nous avons le jugement, mais la différence est sensible. Dans la première, et c'était naturel, on voit le Seigneur commencer l'œuvre, et Il la fait, cela va sans dire, sans mélange de mal, le bon grain est tout bon. L'ennemi fait une œuvre distincte, ne peut autrement. Il y a une récolte ; mais la parole a produit des plantes individuelles ; le mélange se trouve dans la récolte : mais il y a deux œuvres distinctes et les deux choses restent telles quelles jusqu'à la fin, et la préparation du jugement est l'action de Dieu dans le monde, et Il s'occupe premièrement des méchants pour les préparer pour le jugement ; les hommes n'agissent pas, il leur est défendu d'agir. Ce qui est produit est l'effet de l'action du Seigneur et de l'ennemi. Les serviteurs dormaient, voilà tout. Froment et ivraie étaient toujours froment et ivraie et fruit d'une œuvre distincte. Dans le filet le mélange était le résultat du travail de l'homme, le genre de poissons distincts sans doute, mais tous rassemblés dans le filet par un seul tra-

vail, et cela de la part des hommes, des pêcheurs. – Ce n'est pas ici une œuvre de l'ennemi, mais l'œuvre imparfaite de l'homme. – Ce n'est que le fait cependant qui est constaté ; le filet est plein, puis tiré sur le rivage, et ceux qui ont l'intelligence de ce que c'est qu'un bon poisson, ceux dont le but (et c'est le but de Dieu) est d'avoir de bons poissons, en font le triage et mettent les bons dans les vaisseaux. L'explication, comme précédemment, est le jugement qui montre publiquement ce qui était vrai et compris spirituellement précédemment. Mais les anges ne s'occupent que des mauvais. Dans la première parabole, il s'agit d'arracher de ce monde les mauvais, ce qui n'était pas permis aux serviteurs. Dans la dernière, il s'agit de mettre les bons ensemble dans les vaisseaux, ce qui était leur œuvre intelligente. Il ne faut pas oublier que les derniers temps étaient déjà venus du temps des apôtres.

Les relations immédiates et pour le temps d'alors, du Seigneur avec les Juifs, étaient, ainsi que nous l'avons vu, terminées, et le royaume des cieux, dans la forme qu'il devait prendre par suite de son rejet, annoncé. Il ne cherchait plus de fruit sur sa vigne, mais semait pour en avoir par la parole. Mais Jésus continuait à s'occuper du peuple montrant ce qu'il était, et hélas ! ce qu'ils étaient eux-mêmes, et ce qui devait remplacer ses relations avec les Juifs, telles qu'elles auraient été, s'il avait été reçu. – Les chapitres 14 et 16 nous montrent ce qu'il était alors pour les Juifs, et ce que le résidu deviendrait par son absence de ce peuple et le renvoi ou la mise de côté de celui-ci, et le chapitre 15 ce qu'il était divinement pour lui, lors même que le peuple fût méchant et rejeté ; seulement étant cela parce qu'Il était Dieu et que ses conseils ne pouvaient changer. Cette grâce s'étend aux Gentils qui n'avaient aucun droit aux promesses, bien qu'Il ne lâche pas ses relations positives avec Israël ; car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. Mais il nous faut souvenir que, dans ce déploiement des voies de Dieu, la grâce du Seigneur, la grâce divine et personnelle se manifeste de la manière la plus touchante et instructive, et des leçons pratiques pour nous ressortent continuellement de ce qui se passe.

Le rejet du témoignage de Dieu commence à se réaliser dans les faits. Jean-Baptiste est mis à mort par Hérode, à l'instigation de sa femme. Le Seigneur, touché et sensible à la violence faite à son fidèle serviteur, se retire dans le désert : Élie, comme il est dit ailleurs, était venu et ils lui ont fait ce qu'ils ont voulu, et le Fils de l'homme devait aussi souffrir de leur part. Cet acte de cruauté n'était pas seulement la mort du fidèle prédicateur du Seigneur, mais il partait du cœur du fidèle témoin de l'état du peuple. Mais quelque douloureux que fussent ses sentiments comme venu au milieu d'eux, ce divin amour s'élève au-dessus de tout, au-dessus des peines du Fils de l'Homme. La multitude entend qu'Il s'est retiré dans le désert et y accourt. – Sortant de sa retraite, il voit la foule, et, ému de compassion, Il les guérit. Sa bonté ne se lassait pas devant l'iniquité de l'homme qui se hâtait maintenant de s'accomplir. Le soir étant venu, la multitude était là, n'ayant rien à manger. Les disciples sentent l'inconvénient de cette position et veulent les renvoyer, ressource toute naturelle de l'homme. Mais Dieu était en Israël et voulait de plus que ses disciples, après tant de preuves, eussent la conscience de la puissance qui était là. Mais leur cœur n'avait d'autre ressource que ce qui était visible à l'homme, et selon la mesure de l'homme. Donnez-leur, vous, dit le Sauveur, à manger, et moi, je leur donnerai : mais eux, au lieu de la foi en Dieu, dans la puissance divine du Sauveur, avaient cinq pains et deux poissons. Quelle différence entre la foi et la chair ! Dieu qui peut tout, et les pauvres ressources qui sont sous nos mains ! mais la chair ne voit pas plus loin. Les disciples ne pouvaient pas se servir de la puissance qui était là ; hélas ! ils n'y pensaient pas. Mais ici le Seigneur manifestait qu'il était au milieu du mal, non se mettant en relation avec Israël, si Israël le voulait, mais se montrant au-dessus d'Israël le Jéhovah qui bénissait son peuple, selon son cœur. Ce n'était qu'un témoignage de cette grâce, mais c'était à cette grâce que le témoignage était rendu. Au psaume 132, il est dit des temps où l'Éternel se lèvera et se souviendra de David et agira en grâce selon son cœur : « Il rassasiera de pain ses pauvres », et Il le fait, témoignage inutile pour Israël et même, sauf la grâce, pour les disciples, mais non pour sa gloire. – Le Christ rejeté est Jéhovah, le Sauveur de son peuple et malgré tout. Le prélude à son rejet et à sa mort le conduit à la preuve de sa grâce divine et toute-puissante qui est au-dessus du mal et de l'incrédulité, même des siens. Mais il n'en est pas moins vrai que ce n'est qu'un témoignage et que les choses poursuivent leur cours, et c'est ce qui est intimé ici dans les faits. Il envoie ses disciples traverser la mer seuls, renvoie le peuple et monte en haut pour prier : tableau en peu de traits, mais vivant, de tout ce qui est arrivé. Le peuple juif est renvoyé, Christ est en haut et les siens sur la mer. Toutefois comme nous l'avons déjà vu partout dans cet évangile, les Juifs ou les disciples comme résidu sont au premier plan. Je ne doute nullement même que le nombre des corbeilles de débris, quelque léger que soit l'indice, ne se rapporte à la pleine bénédiction des derniers jours dans le règne. C'est le nombre consacré à cela, douze tribus, douze apôtres, douze trônes pour eux jugeant les douze tribus, douze étoiles sur la femme. – C'est l'idée de la perfection du gouvernement de Dieu dans l'homme. C'est pourquoi cela se trouve aussi dans la Jérusalem céleste. Mais venons-en aux faits plus formels de cette histoire.

Le Seigneur fait monter ses disciples dans une nacelle sans lui, puis Il renvoie la multitude des Juifs qui avait joui de sa présence. – Ce ne sont pas ici les jugements sur le peuple, mais Il disparaît pour ainsi dire. Ceux qui sont au Seigneur, le petit résidu, sont ailleurs exposés au tourment de l'orage, sans avoir le Sauveur avec eux personnellement présent, Lui est en haut seul. – Voilà la position. Mais quelques autres faits s'introduisent. Le Seigneur les rejoint, maître de tous les éléments qui les exercent sur le chemin. L'eau et les vagues sont le chemin de ses pieds et aussitôt qu'il les rejoint tout est calme, et ceux de la nacelle le reconnaissent comme Fils de Dieu, le monde aussi. Génézareth qui l'avait rejeté le reçoit maintenant avec joie et ses plaies sont guéries comme le résidu d'Israël avait trouvé la paix.

Nous n'avons pas encore parlé d'un autre fait. Pierre sort de la barque pour aller vers Jésus avant qu'Il eût rejoint les disciples ; Il marche sur l'eau quand Pierre va à sa rencontre. Cette partie de l'histoire nous présente, je

ne doute pas, la position chrétienne en dehors du judaïsme. Jésus n'a pas rejoint ses disciples qu'Il avait fait monter dans la barque, quand il s'est séparé d'eux. Christ seul est la force et le motif : « Si c'est Toi. » Il faut marcher où il n'y a rien, comme Christ y a marché. La tourmente des vagues fait manquer de foi à Pierre ; mais la grâce et la puissance du Sauveur sont là pour les autres comme pour lui-même. Il étend sa main et soutient son pauvre serviteur. C'est ce qu'Il a fait afin que nous marchions comme Il a marché, où il n'y a aucun soutien que lui-même. Une fois que Christ est revenu à ses disciples, tout est paix et le voyage est fini. Mais il y a de précieuses instructions personnelles ici.

Le chrétien a à marcher sur l'eau, marcher par la foi, marcher comme Jésus a marché, là où il n'y a aucun sentier que la puissance divine, et là où l'homme ne peut pas marcher, est totalement incapable de le faire. Y marcher est le fruit de la puissance de Christ et de la foi dans le chrétien. Mais ce n'est pas tout. Il faut avoir l'œil fixé sur le Seigneur, sans cela on s'enfonce. Pierre a regardé à la mer agitée et s'est enfoncé. Christ étant hors de sa vue, c'était une comparaison faite entre les difficultés et lui-même : pas possible de marcher. Il avait raison, mais la puissance divine était entièrement oubliée. Ainsi Israël avec les espions. Les villes sont murées jusqu'au ciel, les Anakim sont là, « nous étions comme des sauterelles. » C'était oublier Dieu, Lui était-il comme une sauterelle devant les Anakins ? Et que faisaient des murs jusqu'au ciel ? Ils tombaient quand on sonnait avec une corne de bélier. – Non, il s'agit de regarder vers Dieu dans le chemin de sa volonté et c'est ce que Josué et Caleb ont dit : si l'Éternel prend son bon plaisir en nous, nous sommes bien capables, disent-ils. – Pierre avait dit « si c'est Toi », mais alors il aurait toujours dû regarder vers Lui. Et voyez comment l'incrédulité est insensée ; il a vu la mer agitée, et si elle avait été calme ? La raison de la différence n'était pas là, mais s'il regardait à Jésus ou non. Si l'on regarde à Lui, tout est possible et tout réussit, parce qu'il peut tout et veut tout dans sa grâce, toute bénédiction, tout le fruit de la foi. Grâces à Dieu, Il est là pour nous soutenir, quand même notre foi nous fait défaut. Si Jésus est l'objet qui nous fait marcher sur l'eau, Jésus est la force pour y marcher et il faut tenir l'œil fixé sur Lui. Si sa puissance est là, l'orage ne fait rien. Si elle n'y est pas, on s'enfonce dans le calme comme dans l'orage. On marche en tout cas par la foi, et il nous faut toujours Jésus, et avec Lui nous pouvons tout. L'orage et le calme sont la même chose.

Au chapitre 15 la grande controverse avec le peuple, controverse au fond avec le cœur de l'homme est continuée, mais sur le terrain moral ; toujours au milieu d'Israël, mais pleine d'instruction pour tous les siècles. Ce sont les ordonnances en contraste avec la moralité voulue de Dieu qui est immuable dans ce sens qu'elle se rapporte aux relations dans lesquelles l'homme se trouve placé soit avec Dieu, soit avec les hommes, et qui consiste dans le maintien, dans sa marche, de ce qui convient à ces relations. Une fois que Dieu a formé ces relations, soit de sa créature avec Lui-même, soit de ses créatures entre elles, les devoirs existent d'eux-mêmes, ne sont que l'expression pratique de la relation, comme un vrai culte rendu à Dieu, soit piété et obéissance filiales avec tout autre conséquence de ces relations. Or le cœur corrompu de l'homme aime trop sa volonté propre et la satisfaction de ses convoitises pour accomplir ses devoirs ; et des formes de piété qui nourrissent son amour-propre lui plaisent plus que les devoirs et le laissent libre de suivre ses convoitises ; ni Dieu ni son caractère ne sont vraiment connus. Dieu n'est pas honoré du cœur et le cœur n'est pas purifié. Se laver les mains vaut mieux pour un homme tel qu'un cœur pur, ou que s'approcher réellement de Dieu. Le Seigneur touche du doigt cette plaie morale, en montrant en même temps que le culte de ces hypocrites n'était rien moins qu'accepté de Dieu ; que les commandements des hommes ne faisaient que mettre Dieu de côté et exalter l'homme au détriment de la gloire divine. Les commandements de Dieu étaient annulés, son culte envahi par la fausse autorité des hommes, et rendu en vain par ceux mêmes qui étaient entraînés dans ce courant (car le cœur de l'homme est facilement subjugué par de telles prétentions à la piété) et l'homme remplaçait Dieu en ce qui agissait sur le cœur. Le Seigneur prend soin de protester ouvertement contre les principes mêmes qui conduisaient à cette hypocrisie, en s'adressant à la foule qu'il appelait vers Lui. Il n'y a rien que le Seigneur déteste plus que la religion humaine, les traditions des hommes. Rien n'exclut Dieu davantage en abusant de son nom et assujettissant ainsi les consciences qui ne le connaissent pas vraiment. Rien toutefois de plus simple : ce qui vient du cœur, voilà ce qui souille l'homme. Mais on voit comment le cœur de l'homme est influencé par ces choses et comment les simples subissent, par ce moyen, l'influence des hypocrites et de toute la classe des docteurs religieux. Les pharisiens en étaient scandalisés, disaient les disciples. Pas étonnant. Avoir une conscience devant Dieu selon sa Parole et dans la lumière de Dieu pour elle-même gâtait toute leur affaire. Mais par amour pour nous, par la nécessité du vrai et du bon, c'est ce qu'il faut. Or, au point où nous en sommes dans l'histoire du Sauveur, il ne s'agissait plus de tenir compte de ces docteurs faux ; ce n'étaient pas des plantes que le Père céleste du Seigneur avaient plantées. Elles seraient déracinées. Il fallait les laisser : solennelle pensée à l'égard du peuple et encore pour la chrétienté ! C'étaient des aveugles conducteurs d'aveugles ; tous les deux tomberaient dans le fossé. Pour les disciples, la réponse du Seigneur va plus loin, tout en faisant remarquer le manque d'intelligence de l'apôtre car, en effet, le principe est évident. Mais alors quel tableau du cœur de l'homme ! suivi, grâce à Dieu, par celui du cœur de Dieu et de ses voies en grâce. Ce qui sortait du cœur souillait l'homme, C'est tout simple. Mais qu'est-ce qui en sortait ? Mauvaises pensées, meurtres, puis une terrible liste de ces noirs produits du cœur déchu et corrompu. Mais le Seigneur ne peut-il pas relever un peu ce sombre tableau par des traits de lumière qui se trouvent dans ces cœurs ? Il ne s'en trouve pas. Il laisse le cœur de l'homme ainsi caractérisé. Il ne manquait pas de bonté, Il connaissait le cœur, savait ce qui en était de l'homme, mais au-delà de cette liste. Il se tait. Ce n'est pas dire qu'il n'y ait pas de traits aimables dans le cœur naturel ; cela se trouve, même dans les animaux ; mais moralement, voilà ce qui sort du cœur, les fruits de la racine du péché qui s'y trouve ; restreints, arrêtés, modulés, mais les fruits que le cœur de l'homme produit, là où il lui est permis de suivre ses penchants.

Ainsi le Seigneur passe des usages hypocrites employés par l'homme pour couvrir ce qu'il est et se donner un caractère religieux (quand même les vérités qu'on professe soient divines, et le système dans son origine émané de Dieu), Il passe des traditions humaines et du vain culte d'ordonnance humaine, au cœur qu'on cherche à couvrir et le met à nu. Nous apprenons ce qui en est de ce cœur, comme Dieu le voit en ceux qui ne sont pas des plantes plantées par le Père. Et leur religion qui le cachait – qu'est-ce qu'elle était ? – L'hypocrisie de plus, et Dieu mis de côté par les ordonnances humaines. Voilà dans un peuple que Dieu avait rapproché de Lui-même, et dans une religion qu'il avait établie Lui-même, Dieu mis de côté pour introduire l'homme, ses saintes traditions et ses commandements avec ses mains lavées à la place du cœur, puis ce que le cœur naturel est dans ses fruits devant Dieu.

Maintenant, le Seigneur passe de la manière la plus frappante à ce qui est en dehors de toutes les promesses, à une race maudite selon les promesses faites au peuple de Dieu, à l'endroit que le Seigneur cite comme modèle d'endurcissement, et montre tout en reconnaissant les dispensations de Dieu envers son peuple, et sa fidélité en lui envoyant le Christ, ce qui en est d'un cœur poussé par ses besoins et par la foi qui va droit au cœur de Dieu, et ce que c'est que ce cœur divin pour les besoins que cette foi lui apporte, ce qu'il est en soi en dehors des règles des économies. Le Seigneur s'en va du côté de Tyr et de Sidon. Une femme cananéenne se rend auprès de Lui. Sa fille était tourmentée d'un démon. Elle reconnaît le Seigneur comme héritier des promesses en Israël, comme fils de David. C'était bien la foi quant à sa personne. Mais quelle part avait une cananéenne avec les promesses faites en Israël ou aux bénédictions qui lui était accordées comme peuple de Dieu ? Le Seigneur ne lui répond pas. Des leçons plus profondes doivent être données de ce que l'homme est, mais de ce que Dieu est aussi.

Les disciples auraient voulu que le Seigneur fît ce qu'elle demandait pour s'en débarrasser, mais le Seigneur garde sa place de fils de David. Il est envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël. Les besoins de la pauvre femme s'élèvent au-dessus de sa reconnaissance formelle de Jésus comme fils de David : « Seigneur, aide-moi. » Les besoins sont simples, ils se déclarent, mais le Seigneur veut l'éprouver pleinement « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Le Seigneur reconnaît les dispensations de Dieu, à l'égard de son peuple, tout méchant qu'il était, et la femme aussi, mais des leçons bien autrement profondes se trouvent enseignées. – La pauvre femme – l'homme en elle trouve sa place. Il est sous la malédiction, sans promesse, n'ayant droit à rien, ou la puissance du démon. Il faut qu'il se reconnaisse, c'est ce que la femme fait. Elle est un chien, mais dans le besoin. Son espérance n'est pas dans quelque droit qu'elle possède, mais dans la bonté gratuite de Dieu. C'est un besoin qui se rencontre avec Dieu venu en grâce. – Elle reconnaît pleinement ce qu'elle est, un chien, mais elle maintient que s'il en est ainsi, il y a assez de bonté en Dieu pour des êtres tels. Dieu pourrait-il dire : Non, il n'y en a pas ? – Christ pouvait-il se représenter ainsi ? – Impossible. – Par la foi, le besoin se rencontre à travers tous les obstacles de droits judaïques et d'indignité personnelle, les reconnaissant bien, mais se plaçant en dehors de tout droit, en contact immédiat avec la bonté de Dieu. – Voilà la foi. Elle reconnaît l'état de ruine et de misère dans lequel nous sommes ; humble et vraie, elle apporte son besoin à Dieu, mais compte sur ce qu'il est. Or, il ne peut pas se renier. Au reste, c'est la clef de tout l'évangile. Jésus était le Christ, le fils de David, ministre de la Circoncision, mais par-derrière, pour ainsi dire, Dieu était là dans toute la plénitude de sa grâce et dépassait les étroites bornes d'Israël et les promesses pour être lui-même en grâce, grâce qui suffisait à tout. La malédiction pouvait être là, l'indignité complète, mais si le besoin était là et se plaçait, par la foi, sur le terrain de la grâce et de la bonté de Dieu, les barrières disparaissaient, et le besoin et Dieu se rencontraient, et la réponse était selon sa souveraine bonté, les richesses de sa grâce, et selon la foi qui comptait sur cela : – et la fille était guérie, la Cananéenne heureuse et Dieu eut Christ révélé.

Nous arrivons à cette, partie de l'Évangile où d'autres voies de Dieu, d'autres manifestations de son caractère et de sa gloire sont substituées au Judaïsme. Le royaume et la forme qu'il prendrait nous ont déjà été révélés au chapitre 13; mais, bien que la forme annoncée dans les paraboles serait nouvelle, le royaume même était, déjà en vue depuis le temps de Jean-Baptiste, quoiqu'il ne pût être établi alors, Jésus étant rejeté, et des desseins de Dieu bien autrement importants devant s'accomplir par Sa mort. Aussi jusqu'à présent, quoique le jugement d'Israël ait été clairement déclaré et le nouvel état du royaume dépeint dans les paraboles du ch. 13, la puissance et la patiente grâce du Seigneur ont été manifestées au milieu du peuple jusqu'à la fin du ch. 15. Mais à présent tout cela est terminé, et l'Église et le royaume de gloire prennent la place d'un Messie Emmanuel au milieu du peuple. L'incrédulité des chefs de la nation est manifestée dans la demande d'un signe venu du Ciel; assez de signes avaient été donnés. Ce n'était pas de la bonne foi, et le Seigneur s'en va en les reprenant. Ils savaient assez remarquer les signes du temps qu'il allait faire, et comment ne pas voir les signes bien plus clairs de l'état d'Israël, précurseurs du jugement de Dieu? Ce n'était que de l'hypocrisie. Ils n'auraient que le signe de Jonas, la mort et la résurrection de Jésus, amenant le jugement, le châtiment épouvantable de la nation, conséquence naturelle et nécessaire du rejet dédaigneux de leur Messie venu en grâce.

Mais les disciples eux-mêmes participent, non à la mauvaise foi, mais au moins au manque d'intelligence des Juifs. Leur foi ne comprenait pas plus que celle des Juifs la puissance qui s'était manifestée tous les jours devant leurs yeux. Jésus ne devait trouver nulle part un cœur qui le comprît. Cet isolement est un des traits les plus frappants de la vie ordinaire du Sauveur, homme de douleurs dans ce monde. Le Seigneur introduit ce qui allait être substitué au royaume en Israël par une question destinée à faire ressortir la doctrine de sa personne, grand fondement de tout reconnu par la foi. Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme? C'est le caractère qu'il se donne, celui en qui Dieu essayait l'homme selon ses propres pensées et selon, ses conseils, héritier de

toute la gloire qui appartenait à l'homme selon le propos arrêté de Dieu, prenant sa place au milieu des hommes ici-bas et représentant de la race devant Dieu, race ainsi agréée de Dieu, bien qu'il s'associât à toutes leurs misères, véritable héritier et représentant de la race, seulement parfait devant Dieu. Les Psaumes 8, 80:17, et Daniel 7 nous le représentent selon les pensées de Dieu dans l'Ancien Testament. Les hommes frappés de ses miracles et de sa marche avaient leurs opinions; la foi par la révélation de Dieu reconnaît sa personne. Pierre répondant à la question adressée à tous, proclame cette vérité, fondement de toute espérance: Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Il vaut la peine de dire un mot sur le caractère du grand apôtre.

Nous savons quelle a été l'ardeur bouillonnante de l'homme, ardeur qui l'a placé en des difficultés d'où sa force morale n'a pas suffi pour le tirer, l'a amené quand Dieu l'a permis pour son bien à renier son Sauveur et son maître. En tant que soutenu par la force humaine, cette ardeur était un piège continuel; mais sous la main de Dieu, quand la grâce s'emparait du vase, l'instrument dans la main de Dieu d'une activité des plus bénies. Je trouve cette différence instructive. L'énergie humaine ne peut pas soutenir les épreuves de la foi. Elle peut nous introduire dans les circonstances où ces épreuves se trouvent, mais le ressort de la volonté de l'homme ne peut nous faire triompher. Si la force de Dieu y est on triomphe de la tentation; la chair qui nous y a introduits ne peut pas. Mais Dieu peut se servir du vase qu'il a formé, et alors la force de Dieu y est pour nous tenir debout, garantis du mal par ses armes. Et c'est ce que je désire remarquer ici, que Dieu se sert du vase pour sa gloire; tandis que quand c'est le vase seul et l'énergie qui s'y trouve, il manque à l'épreuve, et l'énergie dont Dieu se sert comme instrument nous introduit, quand elle agit elle seule, dans la tentation où elle ne peut pas nous faire triompher. La sincérité et l'ardeur sont là pour nous faire tomber, parce qu'il y a trop de confiance en soi. Ici c'est l'ardente confession de ce que le Père Lui-même avait révélé à Pierre. Il y a deux parties dans cette confession. Jésus est le Christ, c'est ce que les Juifs niaient. Le premier point à reconnaître en Jésus, Il était celui qui avait été promis aux Pères et à Israël. Mais de plus Il était de la plénitude de cette Divinité éternelle dans laquelle était la puissance de la vie, le Fils du Dieu vivant. La résurrection en était la preuve là où la mort avait eu lieu. Ainsi, au commencement de l'épître aux Romains, Il est de la semence de David selon la chair, et déterminé Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts. Ainsi il n'y avait pas seulement les promesses de Dieu accomplies dans sa personne, mais cette personne, en qui elles étaient accomplies, était Fils de Dieu dans une puissance de vie qui est en Dieu seul; pas seulement Fils de Dieu né dans ce monde selon le Psaume 2, Nathanaël avait reconnu cela, mais Fils du Dieu Vivant quant à sa personne. Jusqu'alors cela n'avait pas été reconnu. Le Père l'avait révélé à Pierre; le Père dans le ciel lui avait fait connaître son Fils sur la terre.

Mais le Seigneur aussi montre son autorité en lui donnant un nom en accord avec la confession qu'il venait de faire, avec la vérité qui, en constatant sa personne divine, sa relation avec le Père et cela dans un homme, posait le fondement inébranlable de ce qui était plus que toutes les promesses, qui n'avait jamais été promis, la chose nouvelle, l'Église, «l'Église du Dieu vivant.» Contre cette puissance de vie dans la personne du Fils, la force de Satan qui avait l'empire de la mort ne saurait prévaloir. Ici ce n'est pas la mort et la résurrection de Jésus, son œuvre, et la démonstration de cette puissance de vie qu'il était Fils de Dieu en puissance; c'est le vrai caractère de sa personne révélé à Simon Barjonas par le Père. Christ aussi lui dit quelque chose. Comme le Père lui avait révélé le vrai caractère de Jésus, Jésus aussi, c'est ainsi qu'il faut prendre la phrase, donnait un nom et une place à Simon. Sa personne comme Fils du Dieu vivant était le fondement de l'Église appelée à avoir sa vraie place dans le ciel. Car c'est dans ce caractère qu'elle nous est présentée ici; c'est Christ qui bâtit, et jusqu'à aujourd'hui l'édifice n'est pas encore achevé. Ce n'est pas ici ce dont Paul parle 1 Cor. 3. Il avait, lui, Paul, posé le fondement de cette maison-là, d'autres apportaient des matériaux, et chacun sous sa propre responsabilité, de sorte que du bois, du chaume, du foin, se trouvaient dans l'édifice, c'est ce qui a été bâti sous la responsabilité humaine sur la terre. Ce que nous avons ici se retrouve en 1 Pierre 2:4, 5, où il n'y a pas d'architecte humain, mais des pierres vivantes viennent et sont bâties en édifice spirituel. Cela se retrouve aussi en Éph. 2:20, 21,; c'est Christ qui bâtit une maison spirituelle et la puissance de Satan n'y pouvait rien. C'est l'assemblée que Christ bâtit pour le ciel et pour l'éternité.

Mais il y avait aussi autre chose. Le Seigneur maître de tout donne les clefs du royaume des cieux à Pierre. Il avait autorité de la part de Christ pour l'administration du royaume sur la terre, et ce qu'il ordonnait ici-bas serait sanctionné. Il n'est pas question, remarquez-le bien, de clefs de l'Église, on ne bâtit pas avec des clefs. De plus, bien que Simon reçoive le nom de Pierre, témoignage de sa foi personnelle qui le rattachait au Rocher, reconnaissait qu'il appartenait au Rocher comme une pierre dans sa nature, toutefois il ne fait rien du tout ni n'a aucune autorité ici, dans l'Église. Christ lui-même bâtit, «je bâtirai mon Église;» personne d'autre n'y a part, et c'est ce que Pierre lui-même reconnaît dans son Épître, le passage faisant allusion évidemment à ce passage, les pierres vivantes viennent à la pierre vivante. L'administration du royaume des cieux lui est confiée, les clefs de ce royaume lui sont confiées, car, je le répète, il n'y a pas de clefs de l'Église. Christ la bâtit, voilà tout. Or, on voit bien dans les Actes que Simon-Pierre était celui qui a été le principal instrument de Dieu dans l'œuvre, et aucun vrai chrétien ne doute que ce qu'il a établi par son autorité apostolique avait la sanction du Seigneur, soit du ciel. On peut remarquer que la seule succession dans cette autorité se trouve dans deux ou trois réunis au nom du Seigneur Mathieu 18:17-20. La chrétienté a accepté avec une étrange facilité l'idée qu'il y a des clefs pour l'Église, idée qui ne se trouve nulle part dans la parole; puis on a laissé passer cette erreur en en acceptant une autre, savoir, que l'Église et le royaume des cieux sont la même chose, ce qui n'a aucun fondement dans la parole non plus. Le passage que nous considérons montre clairement que ce sont deux choses distinctes. Christ ne bâtit pas un royaume: Il en est Roi caché ou manifeste. De plus, un royaume n'est ni épouse ni corps comme est l'Église; et le lecteur doit remarquer que c'est Christ qui bâtit ici, et ce qu'il met dans la maison n'est sûrement que de vraies

pierres vivantes. Tout au plus y a-t-il quelque analogie en des limites et des circonstances historiques avec la maison dont Paul parle 1 Cor. 3 où se trouve du foin, du chaume, la bâtisse étant laissée à la responsabilité de l'homme. Mais le royaume et l'Église ne sont en aucun cas la même chose. De plus, avoir confondu l'Église que Christ seul bâtit et qui n'est pas encore achevée et la maison que Paul a fondée sur la terre, est une des causes du système romain et de la Haute-Eglise où qu'elle soit.

L'Église donc en tant que bâtie par Christ est le royaume des cieux remplaçant le Christ venu au peuple Juif selon la promesse; et les disciples reçoivent l'ordre péremptoire de ne pas annoncer désormais Jésus comme tel. D'un autre côté le Seigneur, dès ce jour, commence à leur faire comprendre qu'il devait être rejeté, souffrir et ressusciter. Pierre ne peut recevoir une telle déclaration. On voit ici comment on peut recevoir de la part de Dieu une révélation de la vérité et être dans son état pratique au-dessous de l'effet de cette vérité dans sa vie. Pierre avait été enseigné par Dieu lui-même touchant une vérité qui amenait nécessairement la Croix. Pour cela sa chair n'était nullement préparée. Et celui qui venait d'être appelé Bienheureux par le Sauveur est maintenant dénoncé comme faisant l'œuvre et comme ayant les pensées de Satan. Comme affection naturelle, il n'y avait rien à blâmer; mais c'était la pensée de la chair, pas celle de Dieu. C'est une pensée solennelle pour nous qu'on peut avoir une vérité comme réellement enseigné de Dieu, et être opposé aux conséquences qui en découlent dans la vie. La chair n'est pas jugée dans la mesure de la vérité connue, pour que l'effet divin de cette vérité se produise en nous. Mais le Seigneur se place, toujours parfait, sous le joug de ce qui, pour la rédemption, pour réaliser ce qui était digne de Dieu, était absolument nécessaire. Ce qui est dans le monde, son aise, et sa gloire, ne sont pas du Père. L'homme est charnel, Pierre savourait ce qui était de l'homme. C'est terrible de voir qu'il suffit de dire les choses qui sont de l'homme pour montrer ce qui est mauvais et opposé à Dieu. Il n'y a que la croix qui soit vraiment digne de Dieu. Christ a toujours marché dans l'obéissance et dans l'amour du Père qui ont été pleinement manifestés en lui; et pour lui, cette terre était une terre déserte, altérée et sans eau. Il savourait toujours et parfaitement les choses qui étaient de Dieu; mais cela amenait la croix dans ce monde, et chacun de nous qui veut jouir de la bénédiction de Dieu doit charger sa croix et suivre Christ. Si on s'épargne, on épargne la chair, et pour autant on perd Christ, et l'on est en opposition avec Dieu. Celui qui perd sa vie pour l'amour de Christ l'aura avec joie où tout est selon Dieu. On perd son âme pour la vanité et l'égoïsme charnel: on l'acquiert pour toujours en goûtant les choses de Dieu, et cela veut dire la croix dans ce monde opposé à Dieu dans tout ce qu'il est.

Mais il y a plus que le fait moral. Il y a les voies positives de Dieu. Si le Fils de l'homme est rejeté du monde comme présentant parfaitement les voies et le caractère de Dieu au milieu de lui, le temps viendra où Dieu fera valoir les droits de Celui qui a été fidèle, et où il sera manifesté dans la gloire qui lui est due et qui lui appartient. Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, non dans l'humiliation de l'obéissance dans laquelle sa perfection morale a été manifestée et dans laquelle, à ses propres dépens, il a parfaitement glorifié Dieu; mais, car il est Fils du Dieu vivant, dans la gloire de son Père, et avec ses anges. Alors il récompenserait chacun selon ses œuvres. Ceci donne lieu à la manifestation du royaume comme il sera manifesté quand le Fils de l'homme viendrait dans sa gloire. C'est la transfiguration dépeinte au ch. 17. Le 16 avait remplacé Israël et le Christ en Israël par l'Église et le royaume des cieux, par un Christ mis à mort et la résurrection, fondement de l'établissement des conseils de Dieu, dans la justice divine, l'homme étant dans une position toute nouvelle. Le ch. 17 remplace le système transitoire de la loi et du Christ en Israël, par le royaume de gloire et l'ordre de choses qui en découle. La montagne de la transfiguration n'est pas Horeb. Ce n'est pas le premier Adam mis à l'épreuve par une loi, règle parfaite de ce qu'il devrait être dans ce monde déchu. C'est le second Adam vu dans le résultat de l'épreuve à laquelle il a été exposé, Victorieux Rédempteur qui a pu en amener d'autres à la même gloire, et le chef de tous parfaitement approuvé du Père, homme en qui il a trouvé tout son bon plaisir, son Fils, son bien-aimé vu dans la gloire, et Moïse et Élie avec lui. Aussi ceux-ci représentent-ils la loi et la prophétie dans son ordre le plus élevé, car Élie n'était pas un prophète où la loi de Dieu était reconnue. Il était au milieu d'Israël apostat comme Moïse au milieu d'un peuple captif. Il est retourné à Horeb pour annoncer cette apostasie et le refus du témoignage de Dieu quelle qu'eût été sa patience; car, de fait, il ne restait que l'élection de la grâce, et Élie est monté au ciel comme il avait déposé son grief à Horeb. Élisée était le prophète de résurrection revenu à travers le Jourdain qu'Élie avait traversé pour monter au ciel. On a voulu voir ici les vivants transmués et les morts ressuscités, et je n'ai rien contre. Car, en effet, les deux classes seront avec le Seigneur dans la gloire du royaume: mais je ne vois pas que ce soit le principal but de l'Esprit, mais la mise de côté de la loi et des prophètes, de la loi et de la patience de Dieu envers Israël. Ils laissent la place maintenant au Fils lui-même bien-aimé de Dieu, tout en lui rendant témoignage. Il reste encore quelque chose à remarquer.

Une nuée resplendissante arrive et les enveloppe: c'était la Schékina de gloire. La nuée avait conduit Israël et rempli le tabernacle de la gloire de Dieu, de sorte que les sacrificateurs ne pouvaient pas s'y tenir pour le service; le mot employé ici est le même que celui employé par les septante quand la nuée remplissait le tabernacle. C'est dans la nuée que Jéhovah est venu parler avec Moïse à la porte du tabernacle qu'il avait dressé hors du camp; 2 Pierre 1:17, 18, l'appelle la gloire magnifique. Toutefois, ce qui nous est présenté ici, c'est la gloire du royaume où Jésus est reconnu du Père comme Fils. On n'entre pas dans la nuée comme Élie et Moïse, ainsi que je le suppose, en Luc. — C'est-à-dire la partie céleste, la maison du Père ne se trouve pas en Matthieu; la gloire bien, et le Fils venu en gloire avec les Siens, mais pas la demeure auprès du Père en haut: Nous sommes en relation avec le ciel, mais pas dans le ciel. Mais, «Écoutez-le,» nous présente la voix du Fils seule à être entendue. Non que Moïse et Élie n'eussent pas la parole de Dieu, mais l'ordre des choses qu'ils représentent est passé et les paroles du Fils révélant le Père sont celles que nous avons à écouter. La loi et les prophètes ont rendu témoignage au Sauveur lui-même, ainsi qu'il est dit; mais ils s'adressent à l'homme dans la chair. Maintenant c'est le Fils de

l'homme après la mort, ressuscité et glorifié; la rédemption étant accomplie, les conseils de Dieu en grâce sont révélés. Les témoins précédents disparaissent et Jésus reste seul: Fils de Dieu à qui le Père rend témoignage, en qui le Père se révèle. Pierre, comme tant de chrétiens, aurait voulu mêler les trois, mais ce n'est pas l'enseignement du Père. Mais jusqu'à ce que Christ fût ressuscité, ce nouveau témoignage n'avait pas de place, sa raison d'être. La difficulté, suggérée par l'opinion tirée de Malachie par les Scribes, dernier témoignage rendu par les Prophètes qu'avant le jour glorieux du Seigneur Élie devait venir, se présente à ses disciples. Le Seigneur confirme ce témoignage et en parle comme d'une chose qui devait arriver. Il vient premièrement, l'idée est juste, et il rétablira toutes choses. La prophétie de Malachie sera accomplie: mais comme Jésus venait pour souffrir avant sa gloire, ainsi aussi il en était venu un pour aller devant sa face et qui avait dû être rejeté comme Celui qu'il annonçait. Alors les disciples ont compris qu'il parlait de Jean venu dans l'esprit et dans la puissance d'Élie devant lui. Pour ce qui regardait le royaume, tout en effet n'était que provisoire. Le Roi était bien là, le Fils de Dieu lui-même, mais pour une œuvre bien plus grande encore que le royaume, pour sauver les pécheurs et glorifier Dieu lui-même par sa mort. Pour établir le royaume, il reviendra, mais tout était préparé pour que la foi eût son fondement et que l'homme fût sans excuse; mais c'est à cause de cela que le Seigneur a pu dire: «Vous n'aurez pas parcouru les villes d'Israël jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit venu,» quoiqu'il fût là. Mais son établissement comme Roi a été différé, la dernière demi-semaine de Daniel reste encore non-accomplie, et même pour l'incrédulité toute la semaine; et Christ est assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds, ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, rassemblant, ainsi que nous le savons, ses cohéritiers selon les conseils de Dieu, cohéritiers donnés à lui avant la fondation du monde.

Mais ici nous trouvons sur notre chemin ce qui n'arrêtait nullement l'accomplissement des conseils de Dieu, mais rendait impossible toute idée de l'établissement de sa puissance sur la terre comme elle se manifestait alors. Les disciples même ne savaient pas profiter par la foi de cette puissance pour la faire valoir. La puissance de Satan était dans le monde, soit directement, soit indirectement. Tous les effets de cette puissance et les conséquences du péché, le Seigneur était là pour les ôter. Il avait lié l'homme fort. Un cas de cette puissance du mal se présente à ses disciples et ils ne peuvent pas se servir de la puissance du Seigneur pour la dominer. C'était inutile de continuer celle-ci dans le monde, si même ses disciples ne savaient pas profiter de ce qui s'y trouvait. Et le Seigneur par conséquent de dire: Jusques à quand serai-je avec vous, jusques à quand vous supporterai-je? Toutefois aussi longtemps que la puissance est là, Jésus, immuable dans sa fidèle bonté, l'exerce en grâce: Amène ton fils ici. Grande consolation pour nous! Si la foi de tous fait défaut, la bonté du Seigneur jamais. Nous pouvons compter sur sa puissance et sur sa grâce comme toujours sûres et indéfectibles jusqu'à ce que tout soit fini. Toutefois c'est le manque de foi dans les siens qui est le signe que la patience de Dieu est prête à ne plus trouver de place pour son exercice; la puissance du mal a amené le Seigneur ici; l'incrédulité pratique des siens le chasse, met fin à ces voies à l'égard desquelles l'incrédulité se manifeste. Deux grands principes sont posés par le Seigneur en réponse à la question de ses disciples: 1° la foi peut tout selon l'action voulue de Dieu au moment qu'elle s'exerce; mais pour vaincre l'ennemi là où il montre spécialement sa force, il faut une vie de recueillement qui se rapporte, dans la conscience du combat où nous nous trouvons, à la présence de Dieu, et se place devant Lui dans l'abaissement de la chair et dans une entière confiance qui se déploie dans une dépendance de Lui avouée dans la prière pour chercher l'action divine.

Le Seigneur revient à ses instructions à l'égard de son rejet et de son crucifiement. Livré à l'homme il doit être mis à mort et ressusciter. Les disciples entièrement ignorants du salut en sont vivement peines. Mais à la fin du chapitre le Seigneur place ses disciples, au moins Pierre, et selon sa grâce nous tous, dans la même relation avec son Père que celle où Il se trouvait, tout en se montrant une personne divine. C'est une explication des plus touchantes de ce qui allait arriver dans le changement que produirait son œuvre, la révélation d'une position vraie quant à sa personne toujours, vraie quant à sa relation, étant devenu homme avec Dieu, et qui allait être démontré d'une manière glorieuse par sa résurrection. En même temps Il introduit d'avance les siens dans sa propre position, maintenant qu'il allait renoncer à la royauté en Israël telle qu'elle Lui appartenait alors, et qu'il venait d'annoncer à ses disciples la mort et la résurrection nécessaires pour les introduire en de plus grandes bénédictions que celles dont ils jouissaient par sa présence. Pierre voulait qu'il fût tenu pour un bon Juif. Sur la demande si son maître payait la didrachme (due par les Juifs pour le service du temple), il répond: Oui. Quand Pierre rentre, le Seigneur le prévient, sachant, sans y avoir été, tout ce qui s'est passé, et lui demande si c'est de leurs enfants ou des étrangers que les rois de la terre prennent tributs ou impôts. Pierre répond que c'est des étrangers. Alors, dit le Seigneur, les enfants en sont exempts. Lui et Pierre enfants du grand roi du temple, n'étaient pas dans le cas de payer. Maïs, ajoute le Seigneur, afin que *nous* ne les scandalisions pas, va à la mer et jette un hameçon et prends le premier poisson qui vient, ouvre sa bouche et tu trouveras un statère (deux didrachmes). Voilà Celui qui non seulement sait tout, mais dispose de la création avec autant de puissance que de connaissance, mais de nouveau place Pierre dans la même position que lui-même. «Donne cela pour *moi* et pour *toi.»* Voilà Pierre aussi fils du grand Toi du temple. Au moment où le Seigneur montre qu'il sait tout d'une manière divine et qu'il dispose de tout comme maître de la création, Il place Pierre dans la même relation que lui-même avec Jéhovah. Il se soumet aux prescriptions du judaïsme pour ne pas scandaliser les Juifs, mais Lui et Pierre sont réellement exempts comme fils du grand roi. Quelle grâce parfaite! au moment où Il doit quitter sa relation avec le peuple infidèle, Il introduit pour ceux qui le suivent une relation bien autrement intime avec le Dieu d'Israël et en même temps avec lui-même. Il est fils étant homme et les siens avec lui dans cette même relation bénie.

Les chapitres 18, 19 et 20 jusqu'à la fin du verset 28 forment une subdivision de l'évangile et nous montrent, de la part du Seigneur lui-même, les principes qui doivent caractériser les disciples dans le nouvel ordre de choses

dans lequel ils entraient, principes de vie et de conduite individuelle et collective. La nature en tant qu'établie de Dieu est reconnue, mais l'état du cœur sondé, la grâce et la croix caractérisant tout le système. Les premiers principes voulus de Dieu dans l'ordre chrétien, ce sont l'humilité et la simplicité. Les disciples, comme de coutume, voulaient avoir une bonne position dans le royaume, chacun pour lui-même, mais cette fois-ci avec plus de référence au caractère moral, aux qualités. La réponse du Seigneur est d'appeler un enfant et de le placer au milieu de ses disciples comme exemple de l'esprit qui devait les caractériser: celui qui lui ressemblerait serait le plus grand dans le royaume des cieux. L'enfant ne prétendait à rien et ne passait pour rien aux yeux du monde. Celui qui n'était rien à ses propres yeux serait grand aux yeux de Dieu. Celui qui recevrait un petit enfant au nom de Jésus était entré dans sa pensée dans l'estimation qu'il faisait du monde et des choses qui s'y trouvaient et recevait, quant aux principes de sa conduite, Jésus lui-même agissant sur les principes qui le gouvernaient. D'un autre côté, s'il y avait dans l'enfant la foi en Jésus, celui qui le ferait broncher dans le chemin du Seigneur, mettrait un obstacle dans le chemin pour qu'il ne le suivît pas, mettait une meule d'âne autour de son propre cou pour se noyer et pis encore: les pierres d'achoppement se trouvaient dans le monde, mais malheur à celui qui les plaçait devant les pieds des autres. Mais la question entre l'homme et Dieu était venue à son comble. On était pour ou contre lui. Il ne s'agissait pas non plus d'une captivité en Babylone, d'un châtiment gouvernemental quelque sévère qu'il fût, mais d'être jeté définitivement en enfer; il valait mieux perdre son meilleur membre que de se trouver là.

Mais le principe propre des voies de Dieu qui se manifestaient, c'était la grâce. Le Fils de l'homme était venu sauver ce qui était perdu: témoignage d'une portée immense! Ce n'était plus l'accomplissement des promesses faites à Israël, ni le Christ chef du royaume attendu de ce peuple régnant au milieu d'eux, mais un Sauveur fils de l'homme, mais de l'homme perdu sans lui. L'homme était perdu. La différence entre le Juif et le Gentil s'effaçait devant la ruine totale qui leur était commune, et devant le salut qui arrivait dans sa personne. Dans cet esprit de grâce il ne convenait pas de mépriser le moins important des êtres humains. Le salut était là, et le petit enfant avait de la valeur aux yeux de Dieu. Dieu qui donnait son Fils pour les perdus tenait compte des enfants; Il tenait au bonheur des hommes, et l'enfant n'était pas le dernier. L'œuvre de Christ était valable pour eux, il était venu sauver ce qui était perdu. Il ne s'agit pas ici de porter les péchés des coupables, mais du principe général de la venue du Sauveur. *Perdu* parle de notre état; *coupable* de ce que nous avons fait: nous sommes tous perdus ensemble, chacun rendra compte de ce qu'il aura fait dans le corps: le jugement se rapporte à ce dernier point. Porter les péchés de plusieurs aussi: mais perdu est l'état commun à tous[3]. Or les enfants sous le bénéfice de l'œuvre de Christ se trouvent agréés de Dieu, leurs âmes voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux, dit le Seigneur. Passage consolant qui nous donne une heureuse assurance que les enfants qui meurent en bas âge s'en vont auprès du Seigneur, résultat de son œuvre. Le Seigneur se sert de l'image du berger qui cherche la brebis perdue comme dans le cas d'autres pécheurs. Mais il s'agit non de porter les péchés, mais de sauver les perdus. Quant à l'état de l'homme, tous sont perdus ensemble; les enfants comme état devant Dieu sont l'objet de son amour, et, par l'œuvre de Christ, peuvent voir sa face. Le Seigneur ne va pas plus loin que le fait de leur position par l'œuvre qu'il a faite selon la grâce. Petits et méprisés par les hommes, par les docteurs, grands à leurs propres yeux, mais de ce siècle après tout, Dieu en faisant grand cas. Ils n'avaient pas encore appris l'esprit du siècle, et le mal même ne s'était pas développé devant les yeux de Dieu et il y avait la simplicité et la confiance, de sorte que comme état ils étaient un modèle. Toutefois l'œuvre de Christ est posée comme fondement de tout. Ce n'est pas l'homme d'ans ses prétentions, mais Dieu dans sa grâce que nous avons devant nos yeux.

Le même principe de grâce s'applique à la marche chrétienne à l'égard des torts qui seraient faits à quelqu'un. Seulement, ce que nous venons de voir parlait de ce qui concernait l'individu et le péché devant Dieu. En ce que nous allons examiner, nous trouvons nos rapports les uns avec les autres, et avec cela l'assemblée et la discipline.

Dans ce qui précède nous avons vu ce qui doit caractériser l'individu, et le conseil du Seigneur à l'égard du mal qui existerait dans l'individu même, que l'homme devrait être comme un petit enfant lui-même, et ayant à faire avec Dieu lui-même dans la lumière, le mal doit, lui être intolérable. Il doit l'écarter coûte que coûte. Avec les autres le mal n'est pas permis, mais le chrétien doit agir en grâce. Il avertit son frère si celui-ci lui a fait tort, puis prend deux ou trois avec lui afin que les faits soient constatés et que ce ne soient pas des récriminations personnelles sans preuves s'il ne cède pas à, eux. Dans ce cas le plaignant dira tout à l'assemblée, et les témoins sont là; et si celui qui a fait tort n'écoute pas l'assemblée, celui qui a souffert est libre de le tenir comme étranger à tous communs privilèges. Il ne s'agit pas ici de la discipline de l'assemblée. Il se peut que celui qui a fait tort mérite d'être exclu, mais ce que le Seigneur règle, c'est la conduite de l'individu qui a subi le tort. Le premier objet c'est de gagner le frère, coupable: si l'on ne peut, pas, on ne doit plus agir de son chef et être juge de sa propre cause, mais avoir les faits constatés ainsi que la volonté perverse de l'individu par ceux qui n'ont aucun intérêt à faire prévaloir leur manière de voir; puis l'assemblée intervient avec son autorité. Ici nous sommes entièrement sur un terrain nouveau. Il ne s'agit pas de la patience de Jéhovah en grâce avec son peuple qui est sur la terre, mais de la conduite de ceux qui ont part aux nouveaux privilèges qui découlent de la nouvelle position prise par le Fils de l'homme. Mais des principes importants sont en évidence. L'autorité est placée dans l'assemblée, l'autorité de lier et de délier; la vraie succession des apôtres est dans les deux ou trois réunis au nom de Jésus. Ce n'est pas en des successeurs individuels soit de Pierre, soit des autres apôtres, que l'autorité spirituelle sanctionnée du ciel se

[3] C'est la différence développée ailleurs entre Rom. 1:17 à 5:11 et 5:12 jusqu'à la fin de 8.

trouve, mais dans l'assemblée. Soit, que la sagesse d'un apôtre les dirige, s'il y en a; c'est l'assemblée qui juge en dernier ressort, c'est l'assemblée qu'il faut écouter, l'autorité judiciaire se trouve là, le pouvoir de lier et de délier; et la raison en est donnée, savoir que là où deux ou trois sont réunis au nom de Christ, *Il s'y trouve.* Le même principe s'applique aux demandes qu'on présente à Dieu. Là où deux ou trois s'accordent pour demander quelque chose, elle est accordée. Ce n'est pas la volonté individuelle ni un désir purement personnel; les deux ou trois étant réunis au nom de Jésus, Jésus y est et la demande est le fruit d'un accord spirituel, et Dieu exauce la requête. La valeur de Christ et la pensée de l'Esprit s'y trouvent.

Cette position des deux ou trois, la relation dans laquelle la grâce les a placés en vertu du nom et de la présence de Jésus est évidemment de toute importance. Le privilège qui a été donné à Pierre pour établir le royaume sur la terre échoit comme héritage aux deux ou trois vraiment réunis au nom de Jésus. Là et là seul se pose la sanction divine sur ce qui se fait sur la terre. Dieu peut approuver et diriger un individu sans doute, mais un individu n'a pas l'autorité conférée aux deux ou trois ainsi réunis. La promesse aussi faite à la prière de deux ou trois ainsi réunis au nom de Jésus d'accord sur les choses qu'ils veulent demander est infiniment précieuse. Ainsi placés les chrétiens disposent de la puissance de Dieu. C'est pour ces choses auxquelles l'Esprit de Dieu conduit leurs pensées d'un commun accord; mais si une âme est sincère et ne cherche que la volonté de Dieu, être assuré de l'emploi de la puissance de Dieu dans ce but est une grande grâce. Et de quelle manière cela nous associe à l'activité divine en amour dans l'œuvre que cet amour veut faire sur la terre! La manière dont cette grâce nous est assurée est également précieuse: Jésus lui-même est présent là où deux ou trois sont réunis en son nom. Quel encouragement! maintenant qu'il est loin dans le ciel corporellement, Il est lui-même présent spirituellement avec ceux qui se confient en Lui ici-bas. Mais quel immense privilège que de sentir que, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus vienne nous prendre à Lui, nous pouvons compter sur Sa présence au milieu de nous en nous réunissant en Son nom! Le reste du chapitre nous présente l'esprit dans lequel le chrétien doit agir à l'égard de celui qui l'aurait offensé. Il ne s'agit pas ici de la voie tracée plus haut s'il refusait de reconnaître son tort, mais de la disposition du chrétien à le lui pardonner quand même il le répéterait souvent. Le chrétien devrait toujours pardonner, ne jamais se lasser de montrer de la grâce envers celui qui l'aurait offensé; car un homme pouvait reconnaître son tort et le répéter. Est-ce que cela devait continuer toujours et le chrétien être prêt à pardonner? Oui, toujours agir en grâce. Dieu nous a pardonné bien davantage. En Luc 17 la repentance de celui qui a offensé son frère est nommée comme ayant lieu. Ici c'est le principe qui est posé que le pardon, cas échéant, doit être toujours accordé. C'est l'esprit chrétien qui est constaté. Je ne doute pas, bien que le principe soit universellement établi comme principe chrétien, qu'il soit fait allusion à ce qui est arrivé aux Juifs; lesquels, Dieu leur ayant pardonné, quant à ses voies avec la nation, le crucifiement de son Fils, n'ont pas voulu la grâce envers les Gentils, et ont été placés par conséquent sous la discipline, sous la punition, jusqu'à ce qu'ils aient payé le dernier quadrant. Il ne s'agit pas d'expiation, ni de l'individu, mais de la nation et du gouvernement de Dieu.

Ensuite les pharisiens soulèvent la question du mariage, ce qui donne occasion au Seigneur de poser quelques principes, bases des relations de la nature et de la grâce chez le chrétien, et en même temps de faire ressortir le véritable état moral de l'homme selon la nature, puis les conséquences et le principe du dévouement selon la grâce. Ce que Dieu a ordonné au commencement est strictement maintenu. Dieu a créé l'homme mâle et femelle et a uni les deux pour n'être qu'une chair, et l'union est indissoluble selon Dieu. Le péché peut rompre le lien, mais le divorce est totalement défendu sous toute autre condition que le fait que le lien est déjà rompu ainsi. C'est Dieu qui l'a formé, l'homme n'a pas droit de le rompre. Mais alors une puissance est venue travailler dans l'homme en dehors et au-dessus de la nature, et peut le placer en dehors des relations naturelles, peut le prendre et l'énergiser de sorte qu'il se tient à l'écart de ces relations pour le service du royaume. La relation est pleinement reconnue, sa sainteté, son indissolubilité; mais Dieu a pris possession de l'homme pour qu'il soit à Lui. La création, c'est-à-dire, Dieu a fait le mariage, mais le Saint Esprit agissant en puissance s'approprie un homme. Il reconnaît le mariage et ne se marie pas pour l'amour du royaume de Dieu.

Ensuite nous avons la nature vue de son beau côté: les enfants et un jeune homme d'un charmant caractère. Dans l'évangile de Marc nous lisons: «Quand le Seigneur l'eut vu, Il l'aima;» mais son cœur a dû être mis à l'épreuve. Les enfants, où la malice et la fausseté et l'esprit du monde n'étaient pas encore en jeu, fournissaient le modèle de ce qui convenait au royaume des cieux: la racine du mal sans doute était là; mais c'était la création dans sa simplicité et sa confiance que le monde méprisait, non la volonté qui portât les fruits de la méchanceté et de la corruption. Ainsi leur caractère comme tels servait de modèle. La différence entre l'amabilité de la nature et l'état du cœur devant Dieu devait se montrer dans le cas du jeune homme. Irréprochable dans sa conduite, il cherchait le docteur qui semblait à sa conscience pouvoir donner la plus excellente direction pour bien faire. Il vient sur le pied qu'il y a de la bonté dans l'homme, et la bonté se manifestait à ses yeux davantage en Jésus qu'ailleurs. Il cherche ses conseils pour gagner la vie éternelle par son faire. Il s'adresse au Seigneur comme à un homme, à un Rabbi, mais attiré par ce qu'il avait vu en Lui. Il L'appelle bon. Le Seigneur l'arrête court. Il n'y a pas de bon sinon Dieu. Or, le jeune homme ne Le connaissait pas tel. Il n'avait pas demandé ce qu'il fallait faire pour être sauvé, mais pour avoir la vie éternelle. Le Seigneur rappelle les commandements, règle pour l'homme s'il veut vivre par la loi, «fais ces choses et tu vivras.» Mais le jeune homme ne se connaissait pas, ni ce que la loi de Dieu était dans sa sainteté. Il voulait faire pour gagner la vie éternelle. Le Seigneur ne parle pas de vie éternelle, mais prend le jeune homme sur le pied de la loi qui promettait la vie à ceux qui l'accomplissaient. Le jeune homme irréprochable dans sa conduite comme Saul, ne connaissant pas la spiritualité de la loi, répond qu'il a observé la loi en tout ce dont le Sauveur parle. Qu'est-ce qui lui manquait encore? S'il voulait être parfait, vendre ce qu'il avait et suivre Jésus. L'état de son âme est aussitôt manifesté. Le cœur de l'homme irréprochable dans ses

mœurs était sous le joug de l'amour de ce qu'il possédait. Il quitte le Seigneur triste, son cœur mis en évidence dans la lumière. Pauvre humanité qui ne peut jamais la supporter. La nature, quelque aimable qu'elle puisse être dans son caractère, est moralement entièrement éloignée de Dieu. Voici un jeune homme aimable, cherchant à bien faire, manifestant ce qui est appelé les meilleures dispositions, et avec les moyens de faire beaucoup de bien, démontré, aussitôt que la lumière arrive, être sous la domination d'une idole, préférer à Celui qu'il connaissait être bon et où il avait cherché la direction comme de Celui qui pouvait le diriger le mieux, ses richesses et son aise. Son cœur était entièrement dans la possession du mal, d'une idole.

Le Seigneur avait déjà jugé l'homme en déclarant qu'il n'y avait pas de bon, sinon Dieu lui-même, mais il va plus loin. Les disciples étonnés d'un tel résultat et de ce que le Seigneur avait dit des richesses, lesquelles aux yeux d'un Juif étaient le signe de la faveur de Dieu et, en tout cas, fournissaient l'occasion de faire de bonnes œuvres, s'écrient «Et qui donc peut être sauvé?» S'il n'y avait pas de bon, et si les bonnes dispositions avec les moyens de bien faire ne valaient rien, que ces moyens étaient plutôt un empêchement, qui pourrait échapper? La réponse du Sauveur est catégorique. S'il s'agit de l'homme, personne. Quant à l'homme, c'est impossible, le bien n'y est pas, il est esclave du mal par sa volonté et par ses convoitises. Mais Dieu est au-dessus du mal; Lui peut sauver. Il est évident que nous sommes sur un terrain tout nouveau, le terrain, non d'une loi qui éprouve, mais de la vérité même qui reconnaît ce qui est créé de Dieu, mais qui constate la totale ruine morale de l'homme. Dieu peut sauver, c'est la seule ressource. Voilà le fond de la vérité quant à l'homme naturel. Maintenant voyons ce qu'il en est de l'effet et du principe de la grâce là où elle avait agi et qu'on avait tout laissé et suivi le Seigneur.

Les apôtres avaient fait ce que le Seigneur avait engagé le jeune homme à faire — avaient tout quitté et suivi Jésus; qu'est-ce, demandent-ils, qu'ils recevraient? Le Seigneur, répond en tournant leurs regards vers le royaume établi en gloire. Ils seraient sur des trônes jugeant les douze tribus d'Israël. Le Fils de David, Fils de l'homme assis sur le trône de sa gloire, aurait ses princes sur les douze tribus, jugeant celles-ci, assis eux aussi sur des trônes. Mais il sera Fils de l'homme et aura ôté de son royaume tout scandale et tous ceux qui commettent l'iniquité; alors les princes domineront en justice (Es. 32). Et pas seulement les apôtres, mais quiconque aurait quitté ce que la nature aime et que Dieu même reconnaît à sa place, et renoncerait à lui-même pour Christ en renonçant à ce qui lui était cher, aurait cent fois autant comme récompense et hériterait de la vie éternelle. Il ne s'agit pas de position spéciale en Israël comme dans le cas des douze compagnons de Christ lors de son humiliation en Israël; mais en tout temps, en tout lieu, celui qui aurait renoncé à la vie présente pour son nom aurait cent fois plus et la vie éternelle. C'est le principe, car on a cent fois plus déjà ici-bas, puis la vie éternelle. Ici le Seigneur dit la vie éternelle; au jeune homme Il a dit seulement «tu entreras dans la vie.» Car la loi n'avait aucune promesse de la vie éternelle d'une manière formelle; seulement, «fais ces choses et tu vivras.» La vie et 1'incorruptibilité ont été mises en évidence par l'évangile. Dieu l'avait promis avant les temps des siècles, mais il a manifesté sa parole dans son propre temps par la prédication de l'apôtre (Tite 1:2). Deux fois la vie éternelle est nommée dans l'Ancien Testament: Ps. 133, et Dan. 12, mais les deux passages se rapportent au Millénium. Sans doute, par des faits et des passages, comme Énoch, Élie, Ps. 16, il y avait ce qui donnait lieu à cette croyance et les pharisiens l'avaient reçue et ils avaient raison; les Sadducéens n'avaient pas connu ni les écritures ni la puissance de Dieu, mais le passage que cite le Sauveur montre avec quelle obscurité, à moins d'avoir l'œil spirituel, cette doctrine était révélée. Christ était la vie éternelle descendue du ciel (1 Jean 1), et avec Lui et spécialement après sa mort elle a été pleinement mise en évidence. Ceci a déjà lieu ici; on renonce aux biens de la vie d'ici-bas, à soi-même, on reçoit cent fois plus et hérite la vie éternelle. Quand il dit *hérite,* Il tourne nos regards vers ce qui est proprement dit éternel. Je l'ai déjà dit, on peut avoir cent fois plus ici-bas, ainsi que le dit Marc, quoique avec persécution, mais l'héritage ne se borne sûrement pas à ce monde, et, bien qu'on la possède déjà ici-bas, la vie éternelle appartient à un autre et ne finit jamais. Le Seigneur le révèle ici clairement, mais en transportant nos pensées à des choses nouvelles, et en déclarant que ce renoncement à soi apporterait des avantages cent fois plus grands.

Il y avait danger, comme cela n'a pas manqué d'arriver que l'homme songeât à une espèce de contrat avec Dieu: tant de travail et de sacrifice, et récompense proportionnelle. Misérable principe, mais ce dont l'homme est bien capable! Le Seigneur ajoute donc qu'il y aurait des premiers qui seraient les derniers, et des derniers qui seraient les premiers; et il montre pour l'expliquer que tout en récompensant fidèlement dans sa bonté tout sacrifice, Dieu est souverain en ce qu'il donne, et, s'il trouve bon, peut trouver l'occasion de donner à ceux qui selon la pensée de l'homme n'auraient pas travaillé autant, autant qu'à ceux qui voulaient, gagner selon le travail. Le premier ouvrier a pour principe, tant de travail, tant de paie; les autres s'en rapportent à la bienveillance du maître de la vigne. Vous recevrez ce qui est juste, et la grâce a fait au-delà de tout droit de travail. C'est là le grand principe de tout vrai service rendu au Seigneur. C'est le principe qui est en question, et la phrase finale se rapporte à ce qui est dit au commencement, *ainsi* les derniers seront les premiers et les premiers les derniers. L'inverse, toutefois, de ce qui est dit au commencement de la parabole où la parole se rapporte à la pensée de l'homme, qu'est-ce que nous aurons, nous? Cette phrase finale a la pensée de Dieu qui prend plaisir à bénir selon les richesses de sa grâce et donne selon sa bonté. Il en est toujours ainsi en tout cas. L'ouvrier recevra selon son travail, cela est arrivé au premier appelé; Dieu donne selon sa bonté et selon sa grâce. Il est bon. Il n'y avait pas eu de refus à l'invitation chez les derniers; Dieu les appelle quand le moment voulu est là.

Dans les dernières paroles par lesquelles Il termine la parabole, le Seigneur constate d'une manière formelle ce principe de la grâce. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Ce principe est posé comme base de tout: *car* il y a, etc. Nous trouvons le même principe 22:14, où il est aussi posé comme tel. Un seul homme en fournit

l'exemple. Il y a une masse qui se réunit sous le drapeau du christianisme, se rendant à l'appel de Dieu, un petit nombre qui subissent l'influence de, la parole de Dieu et en sont les fruits. C'est cette grâce souveraine qui est la vraie source de toute bénédiction, et la seule. Ici le Seigneur, après avoir parlé de son opération dans la parabole, la pose d'une manière abstraite comme base de tout.

Mais il y a quelques autres traits moraux qui s'y rapportent en connexion avec l'humiliation du Sauveur d'un haut intérêt (versets 17-28). Le Seigneur avertit ses disciples en allant à Jérusalem qu'il doit être condamné à mort par les autorités juives et livré aux Gentils, mais qu'il ressuscitera le troisième jour.

Les fils de Zébédée (v.20) soulèvent la question qui est celle de tout l'évangile que nous étudions, mais dans un esprit entièrement égoïste. Ils pensent (car ils croient en Jésus comme Messie), à l'établissement immédiat du royaume, puisque le roi était là, et ils voudraient y posséder les places les plus élevées, s'asseoir à la droite et à la gauche du roi. Mais Dieu pensait à des choses bien autrement excellentes, qui tenaient aussi à l'état moral de l'homme et à ses relations avec Dieu ; or Dieu était révélé en Jésus. C'est là d'ailleurs la clef de l'histoire du Seigneur. Le Messie se trouvait en effet là – ce roi annoncé dans les promesses et dans les prophéties. Or, selon la chair, les Juifs étaient les enfants du royaume, et les héritiers des promesses. Mais la révélation de Dieu, nécessaire à l'accomplissement de ces promesses, réveillait la haine du cœur humain contre Dieu, et cela d'autant plus que cette révélation s'accomplissait dans l'humiliation en grâce pour sauver. Fût-il venu en jugement, tous auraient été retranchés. Il venait donc en grâce, « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes. »

D'ailleurs il fallait l'expiation, sans laquelle nul péché n'aurait pu être pardonné. Toutefois, quelle que fût la grâce dans laquelle Dieu était là, c'était toujours Dieu, et l'homme n'en voulait point ; et Jésus, le vrai Messie, en qui toutes les promesses étaient oui et amen, se voyait rejeté. Mais Dieu, dans sa sagesse divine, se servait de cette haine pour accomplir l'expiation, absolument nécessaire pour sauver qui que ce soit, ou pour que Israël lui-même fût béni ; montrant ainsi l'état du cœur de l'homme à l'égard de Dieu et ouvrant en même temps la porte du salut aux gentils.

Ainsi, le Fils de l'homme (titre bien plus étendu que celui de Messie, puisqu'il embrasse tous les droits du Christ dans les conseils de Dieu) devait souffrir, être rejeté, mis à mort, puis ressusciter d'entre les morts, pour fonder la bénédiction éternelle de l'homme, et même la bénédiction temporelle d'Israël, sur la base assurée de l'œuvre expiatoire que Christ allait accomplir. Ces choses ne pouvaient s'accomplir que selon la puissance d'une position toute nouvelle, au-delà de la mort, de la puissance de l'ennemi, de la colère de Dieu ; selon la position d'homme ressuscité, fruit d'une œuvre accomplie et agréée de Dieu, et preuve de la puissance divine ; position par conséquent immuable, et non une bénédiction dépendant de la responsabilité de l'homme, sous laquelle tout était mis en question, comme dans le cas d'Adam qui, de fait, y a manqué. Ici, la bénédiction devait reposer sur une œuvre dans laquelle Dieu allait être parfaitement glorifié. Il a bien été, en effet, mis à l'épreuve, ce Sauveur débonnaire, mais seulement pour manifester sa fidélité et son obéissance parfaites, quelle qu'ait été d'ailleurs la profondeur de ses souffrances. Mais alors il fallait boire la coupe ; la croix était sa part. Non seulement cela, mais ses disciples devaient le suivre dans ce chemin-là. Un Messie victorieux placerait les siens sur des trônes de jugement ; mais, avec un Sauveur mourant sur la croix, il fallait renoncer pour le moment à tout cela. Il devait premièrement accomplir une œuvre bien autrement glorieuse, et ouvrir à ses disciples – quant à ce qui en résulterait ici-bas – un chemin semblable au sien. Ils devraient le suivre ; c'était là le chemin où il marchait lui-même et qu'il leur traçait pour *le* suivre. Les deux disciples, le cœur rempli du désir charnel de la grandeur, avec une vue spirituelle entièrement obscurcie par la pensée d'un règne terrestre du Messie, et ne visant qu'à la gloire humaine, demandent à Jésus la faveur de s'asseoir à sa droite et à sa gauche dans le royaume de leurs désirs. Mais, comme en bien d'autres circonstances, la folie de la chair n'est pour le Seigneur qu'une occasion de mettre au grand jour les pensées de l'Esprit. Dans le monde, ce genre de grandeur se retrouvait, sans doute, partout ; mais ce n'était pas là le christianisme. Celui qui cherche à être grand et à primer parmi les chrétiens, a faussé entièrement le caractère chrétien. Il sera le tout dernier ; et le vrai moyen d'avoir la place la plus élevée, c'est de servir, de se considérer comme esclave des besoins des autres disciples. C'était ainsi que Jésus avait fait ; il n'était pas venu pour qu'on le servit dans ce monde, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. Leçon simple et claire, mais de toute importance ! La recherche de la prééminence personnelle n'est que l'égoïsme de la chair, l'esprit du monde qui est inimitié contre Dieu. L'amour aime à servir ; c'est ce que Christ a fait ; l'orgueil et l'égoïsme aiment à être servis et à primer les autres. En lisant de tels enseignements, nous sommes évidemment en dehors de l'idée d'un Messie venu pour régner, et nous nous trouvons dans les pensées d'un Dieu d'amour ; en présence de la révélation de la grâce dans la Parole faite chair, dans Celui qui s'est anéanti en amour pour prendre la forme d'un serviteur, qui s'est abaissé et qui est maintenant exalté. Ce passage a d'autant plus d'importance qu'il termine toute l'histoire du Seigneur, excepté ses derniers jours à Jérusalem. Toute sa vie de service se termine ici, et ces paroles impriment un caractère indélébile sur cette vie bénie, en nous indiquant solennellement, et d'une manière aussi touchante que puissante, ce que doit être le caractère de la nôtre : servir en amour et, quant à ce monde, être content de n'être rien en marchant sur les traces du précieux Sauveur. Oh ! que les siens apprennent cette leçon où la chair ne saurait trouver sa part, mais qui nous donne la joie de nous trouver sur tes traces de Jésus, où, purifiés de l'égoïsme, nos yeux peuvent contempler la beauté de ce qui est céleste, et où nous jouissons de la clarté de la face de Dieu ; où, enfin, la vie de Jésus en nous jouit de ce qui lui appartient en propre.

Dans les trois premiers évangiles, dits synoptiques, c'est avec ce qui suit que commence le récit des derniers jours du Sauveur. Alors, pour se présenter une dernière fois aux Juifs, il reprend le caractère de Fils de David. Jérusalem voudrait-elle encore recevoir son roi ?

Nous pouvons indiquer ici brièvement la différence entre ces trois évangiles et celui de Jean. Les trois sont historiques ; ils nous racontent la vie et le ministère de Jésus à trois points de vue différents : comme Emmanuel le Messie ; comme Prophète serviteur ; et comme Fils de l'homme en grâce. Aussi, dans ces évangiles, son service s'accomplit-il essentiellement en Galilée, au milieu des pauvres du troupeau. Le résultat est qu'il se trouve rejeté ; mais il est présenté aux hommes pour qu'ils le reçoivent. Ils n'en veulent rien, mais il est là pour eux. Nous avons déjà vu que tout en étant là comme Prophète et Fils de David, il a manifesté Dieu dans ce monde. Si l'homme, ou Israël, eussent reçu le Fils de David, Fils de l'homme en grâce, ils ne pouvaient l'accepter qu'avec tous les traits divins qui lui étaient propres, ils ne pouvaient, par conséquent, que s'incliner devant la manifestation de ce qui était divin. Cela ne pouvait être autrement, car Dieu était là. Or, c'est ce que l'homme ne voulait pas.

Dans l'Évangile de Jean, il est présenté d'emblée comme étant Dieu lui-même, et par conséquent comme déjà rejeté, ainsi qu'on le voit aux v. 10 et 11 du premier chapitre. Les Juifs, dès le commencement et dans tout cet évangile, sont traités comme des réprouvés. La nécessité de l'œuvre divine dans ses deux parties, la nouvelle naissance et la croix, est constatée. L'élection, et l'action souveraine de la grâce et sa nécessité absolue pour le salut, sont mises en évidence partout. Nul ne peut venir à Jésus, si le Père qui l'a envoyé, ne le tire. Ses brebis reçoivent la vie éternelle et ne périront jamais. Dans cet évangile, presque tout se passe à Jérusalem, sauf ce qui est raconté dans le dernier chapitre.

Souvenons-nous que Jésus présente au cœur des siens l'esprit dans lequel ils doivent marcher dans ce monde, comme l'esprit dans lequel le Sauveur lui-même a marché ; lui, le Seigneur de tous ; mais doux et humble de cœur, servant les autres par amour.

Le Seigneur, en sortant de Jéricho (v. 29) accepte de la part des aveugles le titre qu'il porte en relation avec Israël, à qui il va se présenter aussi pour la dernière fois comme ayant droit à ce titre : « Fils de David », disent les aveugles, « aie pitié de nous. » Ne se prêtant pas à l'impatience de la foule qui ne voulait pas s'occuper de la misère des aveugles, le Seigneur s'arrête, les guérit, et ils suivent le Fils de David, témoignage évident rendu à la réalité de son titre. Mais il se présente aussi ici comme le « Seigneur », c'est-à-dire comme Jéhovah lui-même.

Chapitre 21. – Arrivé à Bethphagé près de Béthanie, il envoie deux de ses disciples au village pour y chercher une ânesse et son ânon, afin d'y monter et d'entrer ainsi dans la ville de Jérusalem qui était voisine. La prophétie avait annoncé ce fait : « Que ta joie soit vive, fille de Sion ! jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem ! Voici, ton roi viendra à toi, étant juste et qui se garantit par soi-même, abject, et monté sur un âne et sur un ânon, poulain d'une ânesse. » Remarquez toutefois que les mots : « juste, et qui se garantit par soi-même » sont omis ici. Il devait premièrement venir dans l'humiliation ; plus tard, lui, le vrai roi d'Israël, viendrait avec puissance, apportant avec lui la délivrance de ce peuple[4]. Cependant, quoique dans l'humiliation, il agit déjà avec une autorité royale et divine et Dieu dispose les cœurs à le reconnaître. Les propriétaires de l'ânesse la laissent aller sur la demande des disciples. Dans l'Évangile de Luc nous trouvons plus de détails ; ici, nous avons le fait qu'il agit en roi. La foule, sous l'influence divine, le reconnaît aussi comme tel et il entre, au milieu de cette procession triomphale, dans la sainte cité, entouré du cri : « Hosanna au fils de David. » Toute la ville en est émue, et la foule répond : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth. »

Le voilà donc reconnu roi et prophète (sa sacrificature devait s'accomplir ailleurs), la main de Jéhovah se manifestant clairement. Ce n'était donc pas le témoignage qui manquait dans le cœur du peuple. Le Seigneur exerce aussi son autorité en purifiant le temple, profané par le commerce qui s'y faisait et qui pourvoyait aux besoins de ceux auxquels il fallait des bêtes pour leurs sacrifices. Ce trafic en amenait un autre, celui des changeurs. On avait fait de la maison de Dieu une caverne de voleurs. Matthieu ne fait que citer ce passage. C'était bien la « maison de son Père », mais tel n'est pas le point de vue présenté ici. Il est le roi, Emmanuel ; aussi sa puissance se manifeste-t-elle en grâce : il guérit les aveugles et les boiteux.

Tout ceci provoque la haine des chefs d'Israël qui expriment hautement leur déplaisir. Le Seigneur leur cite le Psaume 8 qui nous révèle le Fils de l'homme, selon les conseils de Jéhovah, lorsque le Messie est rejeté d'Israël. Il est bon de remarquer les deux citations des v. 9 et 16. La première est tirée d'un Psaume constamment cité par le Seigneur et par ses apôtres, et qui révèle le rétablissement d'Israël aux derniers jours, lorsqu'ils reconnaîtront celui qu'ils ont percé. (Ps. 118:25, 26.) Hosanna veut dire : Sauve maintenant, ou : Sauve, je t'en prie. D'autres versets de ce Psaume sont fréquemment cités. Le Psaume 8 présente la position de Fils de l'homme, toutes choses étant mises sous ses pieds, quand (au Psaume 2 qui le montre comme roi en Israël et Fils de Dieu) il a été rejeté, mais avec la déclaration de la part de Jéhovah qu'il serait roi en Sion, malgré Israël et le monde qui est invité – du moins ses chefs – à se courber devant lui. (Comp. Jean 1:49, 50 ; Matt. 16:20, suivi de 17 ; et Luc 9:20-22.)

Maintenant (v. 17) le Seigneur ne veut plus de Jérusalem ; il en sort, va à Béthanie et y passe la nuit.

[4] Le mot hébreu rendu dans la version de Martin par l'expression : « Qui se garantit par soi-même », est un peu difficile à rendre grammaticalement ; mais, en tout cas, le sens en est : « apportant avec lui le salut par la puissance de Dieu. »

Le figuier (v. 18-22) représente, je n'en doute nullement, Israël, soit l'homme sous l'alliance de la loi. Il est jugé définitivement et pour toujours. Il n'y avait qu'une belle apparence et pas de fruit, et il n'y en aurait jamais sur ce pied-là. Mais le Seigneur se sert du fait qu'à sa parole le figuier sèche incontinent, pour montrer à ses disciples l'effet de la foi en eux, dès qu'elle se trouvait là. Toutes les difficultés disparaîtraient. Non seulement Israël sous la loi sécherait, mais toute la puissance mondaine qui s'y élevait contre eux disparaîtrait sous les eaux du jugement de Dieu.

Au v. 23, les autorités judaïques mettent en question celle de Jésus, marche usuelle de ceux qui possèdent officiellement l'autorité, lorsque Dieu agit à côté de cette dernière par sa puissance spirituelle. Le Seigneur, dans sa sagesse divine, ne conteste pas l'autorité officielle dans sa sphère, mais lui présente un cas qui allait mettre sa valeur pleinement à l'épreuve. La puissance divine ne manque pas d'autorisation, et elle venait de se manifester pleinement, mais Jésus répond comme dans l'humiliation et, moralement, comme nous le pouvons toujours avec son aide, si nous ne pouvons pas manifester cette puissance extérieurement. Au reste, Dieu ne fait pas de miracles pour satisfaire l'incrédulité.

Le Seigneur démontre, par leur propre confession, leur incapacité de porter un jugement sur ce qui se faisait de la part de Dieu. Jean ne faisait pas de miracles. Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ? S'il était du ciel, Jean avait rendu témoignage à Jésus, et pourquoi ne croyaient-ils pas ? Mais ils avaient peur, à cause du peuple, de répondre : « des hommes. » « Nous ne savons », disent-ils. Comment donc prétendre juger de la mission de Jésus ? Or maintenant eux doivent être jugés à leur tour, ainsi que toutes les sections de la nation juive.

Dans toute cette partie de l'évangile, Christ étant rejeté, le temps présent d'alors se lie sans intervalle à sa seconde venue en jugement, ainsi que nous l'avons vu dans les citations de Zacharie 9, et des Ps. 118, 2 et 8. Seulement le Seigneur constate tout premièrement le caractère de ce rejet. (v. 28-32.) Il leur propose le cas de deux fils. Le premier dit : Je n'irai pas, et toutefois il va ; l'autre répond : J'y vais, mais ne va pas. C'était la prétendue obéissance des Juifs, tandis que de pauvres pécheurs se repentaient de leurs péchés et suivaient Christ. Ses interlocuteurs reconnaissent que c'est bien le premier des deux fils qui a fait la volonté de son père. Le Seigneur leur fait l'application du cas et ajoute que, encore qu'ils eussent vu le repentir des autres, ils n'y allaient pas davantage.

Ensuite (v. 33) il leur raconte leur histoire dans la parabole de la vigne louée à des cultivateurs. La vigne avait été soigneusement mise en état et environnée d'une clôture. Le propriétaire envoie ses serviteurs pour recevoir sa part des fruits. C'étaient les prophètes ; ils ont été persécutés et tués, comme Étienne en accuse les Juifs au chapitre 7 des Actes. Enfin il a envoyé son Fils. Mais l'homme (les Juifs), avec tous les avantages dont il pouvait jouir de la part de Dieu, a voulu avoir le monde – le monde religieux si vous voulez – sans le Fils de Dieu, sans Dieu et sans son autorité, car celui qui n'a pas le Fils n'a pas le Père. Les cultivateurs le jettent hors de la vigne et le tuent. Les Juifs reconnaissent qu'il faut faire périr misérablement ces méchants. Alors le Seigneur cite ce même Psaume 118, déjà mentionné plus haut : N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : « La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre du coin. Celle-ci est de par le Seigneur, et est merveilleuse devant nos yeux. » Le royaume de Dieu leur était ôté et donné à ceux qui en rapporteraient les fruits.

Puis (v. 44), il fait la différence entre l'effet du jugement qui allait tomber sur eux et ce qui arriverait aux derniers jours. Ils tomberaient sur la pierre d'achoppement et ils seraient brisés ; ceux sur lesquels elle tomberait en jugement seraient broyés et réduits en poussière.

Ayant entendu ces paroles, les principaux sacrificateurs et les scribes s'aperçoivent bien qu'il parlait d'eux ; mais ils sont retenus par la crainte qu'ils avaient encore de ce que pouvaient être les dispositions de la foule, car celle-ci le tenait pour un prophète.

Quel témoignage solennel la bouche du Seigneur rend ici de la crise par laquelle passait en ce moment la race humaine, par laquelle l'âme passe encore partout où Jésus est annoncé ! Celui qui heurte contre la pierre se ruine, mais le Seigneur viendra en jugement contre ses adversaires qui seront broyés par la puissance de sa venue en gloire. L'autorité rebelle qui rejette la vérité, est toujours faible et dépend de l'opinion du monde. Une mauvaise conscience est toujours faible. Celui qui a la vérité et la foi peut dire la vérité ; il est entre les mains de Dieu et le sait. Souvenons-nous que le monde dans lequel nous vivons a rejeté le Fils de Dieu. L'évangile lui dit, de la part de Dieu : Qu'avez-vous fait de mon Fils ? Que peut-il répondre ? Dieu annonce la grâce avec une longue patience, jusqu'à ce que cette patience soit inutile ; mais le monde est jugé, ayant non seulement péché et transgressé la loi quand il l'a eue, mais rejeté Dieu lui-même venu en grâce.

Non seulement l'homme a été chassé du paradis terrestre, un monde, pour ainsi dire, que Dieu avait créé autour de lui, mais, autant que cela dépendait de lui, il a chassé Dieu de ce monde *du dehors,* que le péché et les convoitises avaient formé autour de l'homme. Il a chassé Dieu, quand son amour l'avait amené ici-bas, quand il délivrait l'homme tous les jours de tous les maux que le péché avait introduits dans le monde. L'homme ne veut pas Dieu ; il ne le veut à aucun prix.

Chapitre 22. – La parabole des cultivateurs se rapporte à la venue de l'homme, même quand il s'agit de la venue de Christ. Maintenant le Seigneur va parler des voies de Dieu en grâce envers Israël et aussi envers les gentils. Dans la parabole précédente, il était question de chercher du fruit, comme Dieu le faisait en Israël. Ici un roi fait un festin de noces pour son fils, et convie les invités au festin. Remarquez aussi que c'est une similitude du

royaume des cieux (v. 2), tandis que, dans la parabole précédente, on cherchait des fruits d'après une mesure arrêtée d'obligation, c'est-à-dire la loi, quoique ce fût par le ministère des prophètes et du Fils, sans que le royaume fût en question.

Les premiers conviés étaient les Juifs, et tout premièrement ceux du vivant du Christ. (v. 3.) Ensuite, lorsque tout fut préparé, il envoya encore une fois ses esclaves – les apôtres après sa mort – pour les convier au festin. Ils s'en moquèrent. On trouve ici les deux caractères des hommes : les intéressés qui s'occupent du monde et ne s'inquiètent pas du Seigneur, et les violents qui persécutent ses messagers. Luc, comme il le fait souvent lorsqu'il s'agit des choses morales, entre plus dans le détail, tandis que, d'autre part, il raconte en peu de mots une foule d'incidents qui ne font pas un tableau moral. Luc, dis-je, entre dans plus de détails, afin de montrer quelles excuses les hommes présentent pour négliger le Christ, puis il nous fait voir le Seigneur, cherchant en grâce les pauvres méprisés d'Israël, alors que les chefs ne veulent pas du Christ.

Ici nous avons le grand fait historique, que Jérusalem et les Juifs comme tels ne voulaient aucunement de lui, et persécuteraient les siens, amenant, comme ils l'ont fait, sur eux-mêmes le jugement de Dieu et la ruine.

Ensuite il fait chercher les gentils, les pécheurs où qu'ils soient, et la salle des noces est remplie de monde ; mais alors il y a un jugement qui s'exerce à l'égard de tous ces conviés. Nous n'avons ici qu'un exemple, mais c'est pour constater le principe. La chrétienté, rassemblée par le message de l'évangile, est l'objet du jugement de Dieu, selon la nature de l'invitation qui a été faite. Pour un festin de noces, il faut une robe de noces. Il faut être revêtu de Christ, pour avoir part à sa joie.

Nous trouvons encore ici un autre principe important et digne de remarque, principe qui découle de la forme de la parabole : le jugement est un jugement individuel.

Voici ce que je veux dire : La première partie de cette parabole, dont le sujet est la grâce, amène le jugement sur les Juifs, qui avaient méprisé l'invitation du roi agissant en grâce et les conviant au festin, qui avaient maltraité les messagers, et qui, à la suite de leur refus de lui rendre les fruits de sa vigne, avaient outragé ses envoyés les prophètes, et finalement porté les mains sur son Fils unique et mis à mort son bien-aimé. Mais, à la fin de la parabole, lorsque, l'invitation ayant été envoyée de tous côtés, la maison a été remplie de conviés, bien que la chrétienté soit retranchée comme le judaïsme, un autre genre de jugement nous est révélé, un jugement individuel, dans lequel il s'agit de savoir si l'individu est dans un état qui convienne aux privilèges dont il jouit. Il ne s'agit pas de la destruction d'une ville et de la nationalité du peuple terrestre de Dieu ; d'un jugement extérieur qui met fin à l'économie, à l'existence de la nation sous l'ancienne alliance, à tout le système judaïque ; il s'agit de savoir si l'état de celui qui se trouve au festin convient aux noces du Fils du grand Roi ; sinon, tandis que le festin continue, l'individu, impropre pour les noces, est jeté dans les ténèbres de dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents.

Le principe établi, on voit qu'il s'applique, hélas ! à plusieurs : Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

La parabole des cultivateurs est l'histoire du judaïsme jusqu'au rejet et au crucifiement du Christ ; celle du festin est l'histoire de la réception de l'évangile, premièrement par les Juifs, puis par les gentils, avec ce qui résulte de la participation extérieure à cette grâce, et le triage qui se fait au sein même de ces privilèges.

En reprenant l'ordre des pensées depuis le chapitre 20, v. 29, nous avons, vu jusqu'ici : la présentation de Jésus, comme Fils de David, à Jérusalem ; l'état des Juifs constaté, quant au fait, dans la parabole des deux fils ; leur jugement comme nation dans la parabole de la vigne, jugement qui, du reste, avait déjà été dépeint dans le figuier devenu sec.

Ici, il est utile de faire remarquer la différence entre ces deux cas. Dans les deux, c'est Israël sans fruit, jugé et mis de côté ; mais, dans le cas du figuier, c'est Israël de fait, tel que le Sauveur l'a trouvé : beaucoup de feuilles, une belle apparence, mais aucun fruit répondant à ce que le Seigneur cherchait, à ce dont son cœur avait besoin ; aussi le jugement a-t-il un autre et plus profond caractère. L'arbre était mauvais ; la nature humaine, sous la culture de Dieu même, ne valait rien. En entrant dans ce monde, il n'y avait, sur le chemin du Sauveur, qu'un seul peuple qui eût joui de cette culture ; c'était Israël, l'homme ayant tous les avantages que l'homme pût avoir comme placé sous sa responsabilité ici-bas. Or l'homme selon la chair est condamné ; jamais il ne portera de fruit ; c'en est fait de lui.

La parabole des cultivateurs se rattache davantage à la nation, comme sphère des voies de Dieu, une économie sur la terre ; non pas la nature humaine sous la loi, mais les chefs de la nation auxquels la vigne de Dieu avait été confiée. Dieu avait eu longue patience ; il cherchait les fruits qui lui étaient dus, et ses messagers, ses serviteurs, avaient été honnis, maltraités, même tués. Dieu pouvait faire encore une chose et il l'a faite ; il a envoyé son Fils. Les cultivateurs l'ont jeté hors de la vigne et l'ont tué ; ils devaient subir le jugement qu'ils avaient mérité. Ce n'est pas le mal inguérissable, la chair qui ne peut plaire à Dieu, qui dépérit devant ses yeux : c'est un jugement extérieur et terrible, tombant sur la nation qui, malgré toute la patience de Dieu déployée envers elle dans sa longue carrière, a mis le comble à son iniquité en rejetant et en crucifiant son Fils. Ce peuple subit le jugement public de Dieu ; il est déjà ruiné, brisé à la suite de son péché ; il sera broyé (sauf un petit résidu que Dieu s'est réservé), quand, aux derniers jours, il sera trouvé adversaire et apostat.

Après cette parabole nous avons trouvé le royaume des cieux, la grâce qu'Israël rejette également, mais qui, étant promulguée, remplit la maison de conviés, de gentils aussi bien que de Juifs. Ici nous trouvons aussi le jugement, mais portant sur la question si l'individu est propre à la position dans laquelle il se trouve.

Maintenant, après ces grands principes, après ces traits qui dépeignent la situation, toutes les classes des Juifs, chacune à son tour, viennent pour être jugées, alors qu'elles pensaient jeter la sagesse divine dans la perplexité par des questions qu'elle ne saurait résoudre, car elles se croyaient sages et pensaient avoir affaire à un pauvre Galiléen illettré. Combien le monde et les hommes religieux sont aveugles ; et que le cœur de l'homme est méchant ! Le Seigneur est au milieu d'eux en grâce, et ces hommes, les uns comme les autres, voudraient montrer qu'il est dans ses torts.

D'abord (v. 15) les pharisiens se réunissent et tiennent conseil ensemble pour chercher à l'enlacer dans ses paroles. Ils tenaient eux-mêmes fortement à l'autonomie judaïque, comme étant le peuple de Jéhovah qui ne devait pas être assujetti aux gentils ; les hérodiens, au contraire, s'attachaient à la dynastie d'Hérode, représentant la puissance impériale de Rome qui l'avait placé là comme roi subalterne. Si Jésus reconnaissait l'autorité romaine, il perdait, pensaient-ils, aux yeux du peuple son caractère de Messie qui devait les délivrer de ce joug ; s'il rejetait cette autorité, eux pourraient le dénoncer au pouvoir civil. Peu leur importait qu'ils fussent inconséquents, si seulement ils pouvaient se débarrasser de Dieu et de sa vérité. Les ennemis les plus acharnés deviennent amis pour se défaire de Christ. Comme Hérode et Pilate, pharisiens et hérodiens, pharisiens et sadducéens, tout le monde est d'accord pour cela. Les pharisiens et les hérodiens vont donc ensemble le questionner et lui demandent, en le flattant sur son intégrité, si, oui ou non, il fallait payer le tribut à César. Le Seigneur, s'apercevant clairement de leur hypocrisie, la leur signale ; puis il leur demande de lui montrer la monnaie courante, avec laquelle on payait le tribut dans le pays. De qui cette pièce portait-elle l'image et l'inscription ? Ils lui disent : « De César. » « Rendez donc, leur dit-il, à César ce qui lui appartient, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Dieu avait assujetti les Juifs aux gentils pour leurs péchés ; ils devaient reconnaître sa main et se soumettre à ce joug, jusqu'à ce que Dieu, selon sa promesse, les en affranchit. En attendant ils devaient rendre à Dieu ce qui lui appartenait. Ils ne faisaient ni l'un ni l'autre. Rebelles à Dieu dans toutes leurs voies, ils se soulevaient constamment contre les Romains. Étonnés de la réponse du Seigneur, ils le laissent et s'en vont.

Le même jour les sadducéens, qui nient la résurrection, viennent lui soumettre le cas d'une femme qui, selon la loi de Moïse, avait eu sept maris. Duquel des sept, demandent-ils, serait-elle femme, lors de la résurrection ? Il s'agissait ici d'une vérité fondamentale ; aussi la réponse du Seigneur est-elle formelle et précise. Mettre en question la résurrection, c'était ignorer les Écritures et la puissance de Dieu. La mort ne terminait pas l'existence des hommes ; si Dieu était le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il n'était pas le Dieu de ceux qui n'existaient pas. Tous vivent pour lui, s'ils sont morts pour les hommes ; et bien que la vie et l'incorruptibilité n'aient été mises en évidence que par l'évangile, l'Ancien Testament suffisait pour montrer que Dieu avait été, était et serait le Dieu des fidèles, pour qu'ils fussent avec lui, non seulement comme des âmes, mais comme des hommes, âme et corps, ainsi qu'il les avait faits : seulement ressuscités, chose nécessaire après la mort. Lorsque Dieu disait : « Je suis le Dieu d'Abraham », Abraham était un homme vivant pour lui et devait être ressuscité.

Mais le Seigneur traite aussi le côté positif de la question. Dans la résurrection tout est changé ; il ne s'agit ni de se marier ni de donner en mariage ; on est comme les anges de Dieu dans le ciel. Il n'est pas question ici de la position dans laquelle on se trouve, mais du caractère dans lequel on subsiste. C'est un fondement de l'évangile, que la résurrection.

Notre foi est vaine si Christ n'est pas ressuscité ; chose évidemment vraie, car, si l'homme ne ressuscite pas, Christ lui-même n'est pas ressuscité ; il est donc mort aussi, sans remède ni réponse ; il est vaincu, non pas vainqueur. Les sadducéens sont réduits au silence, et les deux grandes sectes des Juifs n'ont plus rien à dire.

Mais le Seigneur ayant fait ce que ne pouvaient faire les pharisiens, adversaires des sadducéens, la curiosité des pharisiens est excitée, et ils se réunissent. (v. 34.) L'un d'entre eux questionne le Seigneur, mais sa demande a pour résultat que Jésus pose le vrai fondement de la loi et des prophètes, et puis constate clairement la situation des choses, la question du moment, comme Dieu l'envisageait. Lequel, demande le docteur de la loi, est le grand commandement dans la loi ? Question très débattue parmi les Juifs, pour lesquels chaque commandement avait une valeur spéciale, l'observation de chacun d'entre eux procurant, comme dans un examen au collège, tant de bonnes marques de la part de Dieu. Le Seigneur saisit l'occasion, offerte dans les voies de Dieu, de constater les principes fondamentaux de la loi divine : Aimer Dieu de tout son cœur, tel est le premier commandement ; le second lui ressemble, c'est aimer son prochain comme soi-même. Tout, dans l'homme, dépendait de ces deux choses. C'est le sommaire de ce que l'homme devrait être ; les racines et la mesure de la justice humaine. Ce n'est en aucune manière une révélation de l'amour divin ; il n'est nullement question de la grâce, ni d'un chemin ouvert au pécheur pour venir à Dieu ; mais c'est la règle parfaite de ce qu'un homme devrait être, un résumé divin de la substance de la loi, loi sur laquelle les prophètes insistaient, en cherchant à ramener le peuple à son observation.

Maintenant tout change. À son tour Christ les questionne. Il avait été clair et positif quant à la résurrection, clair et positif quant à l'essence et au fondement de la loi que l'homme aurait dû garder (et en la gardant il aurait joui de la vie avec Dieu, mais il est pécheur) ; maintenant il leur présente la question, grave et décisive pour eux, du jugement qu'ils portaient sur le Christ et ainsi sur sa propre personne. « Que vous semble-t-il du Christ ? De qui est-il Fils ? » Ils lui disent : « De David. » « Comment donc, leur dit Jésus, David l'appelle-t-il Seigneur ? disant :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » C'est ce qui allait arriver ; il allait quitter la position de Fils de David sur la terre, héritier des promesses faites aux Juifs, pour s'asseoir à la droite de la majesté dans les hauts lieux.

Personne ne put lui répondre un mot et personne, depuis ce jour-là, n'osa plus l'interroger. Tout était terminé entre le peuple juif et le Seigneur ; sauf, hélas ! à mettre à exécution les pensées de haine qu'ils avaient dans leur cœur.

Chapitre 23. – Sans parler de l'instruction qu'il renferme, ce chapitre est important parce qu'il montre la manière dont cet évangile se meut dans les relations de Dieu avec Israël, tout en indiquant le jugement que ce peuple attirait sur lui par le rejet du Messie.

Nous trouvons ici, d'abord la position des disciples au milieu des Juifs, aussi longtemps que Dieu supporterait ces derniers, et ce qui, sous ce rapport, convenait aux serviteurs de Jésus ; puis l'iniquité et l'hypocrisie des scribes et des pharisiens ; enfin l'amour et la grâce souveraine de Jésus, grâce qui déborde et montre ce qu'il est, même quand il annonce le jugement. Par là, toute cette partie de l'évangile se lie aux voies de Dieu en relation avec son peuple terrestre, comme le moment d'alors, où tout cela se passait, se lie avec les derniers jours. Tout se rapporte aux Juifs d'alors et à la relation des disciples avec ce peuple, et de là passe aux derniers temps en laissant l'Église de côté, sauf que la mention des derniers temps introduit nécessairement la responsabilité de ceux qui remplacent les Juifs comme serviteurs du Seigneur pendant son absence, et finalement le jugement des gentils.

Les disciples sont laissés par le Seigneur dans la relation avec les chefs judaïques dans laquelle ils se trouvaient alors, et jusqu'au rejet judiciaire du peuple lors de la destruction de Jérusalem. Le Sauveur les place dans la même catégorie que la multitude. Tous étaient soumis à l'autorité des scribes et des pharisiens. Ceux-ci étaient assis dans la chaire de Moïse ; on devait les écouter quant aux prescriptions qu'ils liraient de la loi donnée par son moyen. Toutefois il fallait bien se garder de suivre leur marche ; c'étaient des hypocrites qui parlaient et ne faisaient pas. Ils faisaient la loi très stricte pour les autres et très légère pour eux-mêmes ; ils aimaient à paraître devant les hommes avec les formes de la piété, pour acquérir une réputation religieuse ; ils recherchaient les premières places dans les synagogues, les salutations dans les places publiques, et d'être appelés : Rabbi, se faisant valoir aux yeux du monde par la religion.

L'esprit des disciples devait être l'opposé de tout cela. Ils ne devaient pas être appelés : Rabbi, car le Christ seul était leur maître et eux étaient des frères ; ils ne devaient pas non plus en appeler d'autres du nom de père, car un seul était leur Père, celui qui est dans les cieux ; enfin, ils ne devaient pas être appelés docteurs, car Christ seul était celui qui les enseignait. Celui qui voulait être grand au milieu d'eux devait être leur serviteur, car quiconque s'élèverait sur la terre serait abaissé et celui qui s'humilierait serait exalté. C'est bien ce que Christ a fait, tandis que l'homme, ayant voulu s'élever et être comme Dieu, a été abaissé et le sera encore en affrontant le jugement de Dieu. (Comp. Philippiens 2.)

Ensuite (v. 13), le Seigneur dénonce les scribes et les pharisiens, ces docteurs religieux du jour, en mettant le doigt sur les divers traits d'iniquité qui les caractérisaient. Ils fermaient le royaume devant les hommes, et ne voulaient ni entrer, ni permettre aux autres d'entrer, car les docteurs religieux s'opposent toujours à l'entrée de la vérité dans d'autres cœurs. Leur vie était une vie d'hypocrisie ; ils cherchaient à profiter, par leur caractère religieux, de la bourse de ceux que leur faiblesse exposait à leurs artifices ; ils faisaient de longues prières ; leur jugement serait sévère en proportion. Ils montraient (v. 15) un zèle prodigieux pour *leur* religion, mais ils rendaient moralement les prosélytes pires qu'eux-mêmes ; ils proposaient des subtilités de casuistes et négligeaient les choses essentielles de la loi de Dieu. Exacts quant aux minuties des dîmes demandées par la loi de Moïse, ils négligeaient la justice, la miséricorde et la foi, tout ce qui était réellement important aux yeux de Dieu ; ils nettoyaient le dehors, et au dedans ils étaient pleins de rapine et d'iniquité. Hypocrites ! ils bâtissaient les tombeaux des prophètes, et assuraient que s'ils avaient vécu au temps de leurs pères, ils n'auraient pas trempé dans la mort de ces messagers de Dieu. Ils témoignaient ainsi être les fils de leurs pères – eh bien ! qu'ils comblassent donc la mesure de leurs pères !

Jamais le Seigneur n'a accusé personne comme ce qu'on peut appeler le clergé de son temps, ceux qui, sous des formes religieuses, étaient le grand obstacle au succès de son travail ici-bas. Serpents, race de vipères ! dit-il, comment pourrez-vous échapper à la condamnation de l'enfer ? – Sauveur humble et débonnaire ! lui qui avait commencé sa carrière en dépeignant le caractère de ceux qui seraient bénis, il l'a terminée, rejeté par la religion du monde et des formes, en dépeignant l'hypocrisie et l'iniquité de ceux qui s'opposaient à la bénédiction de leurs prochains – et il l'a fait avec une sévérité d'autant plus terrible, que c'était la bouche de l'amour et de la grâce qui s'exprimait ainsi.

Tel est le point de départ de ces paroles brûlantes qui mettent en lumière, comme Lui pouvait le faire, le vrai caractère de la religion qui ne veut pas la vérité. Au moins, disaient-ils, ils n'auraient pas pris part à la persécution, ni à la mort de ceux qui apportaient le message de Dieu. Mais Dieu avait l'œil sur eux ; ils seraient mis à l'épreuve à cet égard. Christ, car c'était le Seigneur lui-même qui les jugeait ainsi, enverrait des prophètes, des sages et des scribes (ce qu'il a fait après être monté en haut) ; ils les persécuteraient, les tueraient, les fouetteraient dans les synagogues, pour maintenir la religion intacte ; mais – c'est Dieu qui prononce le jugement – afin que le sang juste, versé sur la terre depuis Abel jusqu'à Zacharie, vint sur la génération à laquelle Dieu avait accordé son der-

nier et son plus grand bienfait, et qui avait ainsi montré, au plus haut degré, la perversité et l'iniquité de l'homme. Nous savons, d'après Apoc. 18:24, qu'il en sera de même de la chrétienté sous sa forme babylonienne.

Le point très solennel qui est mis ici en évidence, c'est que l'iniquité s'accumule. La patience de Dieu attend, et non seulement cela, mais elle emploie tous les moyens pour ramener à la sincérité et à lui-même ceux qui possèdent la vérité ou qui en ont tout au moins la forme. Les appels les plus touchants, les avertissements les plus énergiques, la condescendance qui emploie des raisonnements presque d'égal à égal, tout cela est rendu inutile par l'obstination des hommes à mépriser la grâce et à pratiquer l'iniquité. Lorsqu'enfin Dieu a épuisé tous ses moyens d'appeler à la repentance, alors arrive le jugement que cette patience divine avait suspendu. Il est enfin amené par le péché accumulé d'âge en âge, et par la dureté de cœur qui a grandi avec le mépris des avertissements divins et de la grâce.

Toutefois la grâce déborde du cœur du Sauveur, qui parle ici dans son caractère divin. Rien de plus touchant que les plaintes de sa douleur, en apostrophant Jérusalem qui ne voulait ni recevoir ses appels, ni venir pour être gardée et abritée sous les ailes de l'amour divin. Elle est bien caractérisée par la persécution de tous les messagers de Dieu, et que de fois il aurait recueilli ses enfants sous ses ailes ! Mais, maintenant, lui-même venu en amour est rejeté, et sa maison à elle (car il n'appelle plus cette maison sienne) lui est laissée déserte – pas pour toujours, cependant, car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance ; – mais déserte jusqu'à la repentance du peuple, manifestée dans le désir de voir et de saluer Celui qui avait été promis, selon le Ps. 118, si souvent cité en rapport avec ces jours et le retour du Sauveur. C'était ce que les enfants avaient crié au chap.21, témoignage voulu de Dieu et produit par sa puissance, lorsque le peuple ne voulait pas de son Messie, vrai fils de David. L'iniquité du peuple, placé sous sa responsabilité, était venue à son comble, mais Jéhovah, selon sa grâce souveraine et selon sa fidélité, reviendra en puissance comme libérateur, au moins pour le résidu repentant, lorsque l'iniquité de l'homme, dans ce cas comme dans tous les autres, aura fait de la bénédiction d'Israël, selon les promesses de Dieu, un acte de pure grâce et de miséricorde envers des enfants de colère. (Rom. 11:29, 32.)

Chapitre 24. – Ce qui précède montre comment, en tout ceci, nous avons le peuple juif sous nos yeux. Ce qui suit est l'histoire des juifs, ou plutôt celle du témoignage des serviteurs du Christ au milieu des Juifs, dans l'intervalle qui sépare le rejet du Messie, ici en question, et son retour en gloire. Ils sont encore – ou de nouveau – en Palestine ; pas encore délivrés, ni publiquement reconnus de Jéhovah, mais sous sa main, en châtiment, s'il s'agit de ceux qui sont sous l'influence de sa grâce et de sa parole, et finalement en jugement contre ceux qui se jettent entre les bras de l'antichrist. Ce récit vient très naturellement à la suite du témoignage des derniers versets du chap.23, et se rattache, quant à son contenu, à ce qui y est dit.

Le Seigneur sort du temple, maintenant délaissé en jugement jusqu'à son retour, et s'assied sur la montagne des Oliviers, séparée par la vallée du torrent de Cédron, du plateau élevé sur lequel on voyait le temple dans toute sa grandeur. Les disciples s'approchent pour attirer son attention sur la beauté de ce majestueux édifice ; le Seigneur ne cherche pas à détourner leurs yeux de l'objet qui les préoccupait, mais il annonce la destruction complète de ce qui semblait être le palais indestructible de leur religion, nécessaire, de fait, à l'accomplissement des devoirs qu'elle imposait, lieu obligé des offrandes qui étaient le seul moyen de mettre le peuple en relation avec Dieu. Tout serait détruit de fond en comble ; leur religion et toutes leurs relations avec Dieu selon l'ancienne alliance, qui se rattachaient au temple, seraient entièrement abolies avec lui. Autant que cela dépendait de la responsabilité des hommes, le départ du Sauveur laissait le temple vide de son Dieu.

Les disciples lui demandent quand ces choses arriveraient ; et, avec cela, quel serait le signe de sa venue et de la fin du siècle. Ils entendent la fin du siècle de la loi par l'arrivée du Messie, savoir de Jésus en gloire, car les Juifs reconnaissaient « ce siècle », c'est-à-dire celui de la loi, et « le siècle du Messie » qui le terminerait.

Examinons la réponse du Seigneur. Elle se divise en deux parties : la première (v. 4-14) donne une esquisse générale de leur position et de ce qui se ferait jusqu'à la fin ; la seconde (v. 15-31) présente le tableau dont l'application est le développement du chap.12 de Daniel. En effet, ce chapitre annonce la grande tribulation par laquelle Jérusalem passera dans les derniers temps ; tribulation sans pareille dans l'histoire du monde, après laquelle le Sauveur apparaîtra pour la délivrance des siens, et pour rassembler, des quatre coins de la terre, les dispersés d'Israël, savoir les élus de ce peuple. Le Seigneur s'occupe tout particulièrement de ceux qui seraient des témoins pour son nom, tout en racontant l'état de choses qui les touchait de si près. Il laisse de côté l'Église et tout ce qui s'y rapporte ; c'est des témoins au milieu des Juifs, qu'il parle ; il les met en garde contre les faux christs. Maintenant que le vrai Christ avait été rejeté, le peuple serait en proie à ces imposteurs, et nombre de personnes seraient trompées. Il y aurait aussi des guerres et des bruits de guerre ; les disciples devaient rester tranquilles, la fin – savoir la fin du siècle – n'étant pas encore. Les nations s'élèveraient l'une contre l'autre, les royaumes aussi ; il y aurait des famines et des tremblements de terre en divers lieux. C'était le commencement des douleurs d'enfantement pour l'accomplissement des voies de Dieu.

Mais dans ces temps de trouble, même de la nation, l'homme n'en deviendrait que plus méchant et ferait éclater sa haine contre les témoins de la vérité. On les tuerait, on les livrerait pour être affligés, et ils seraient haïs de toutes les nations pour l'amour du Christ. Une fois la bride lâchée, les gentils comme les Juifs ne veulent ni Christ ni la vérité. Il y aurait de faux prophètes qui tromperaient la multitude, et plusieurs se refroidiraient, parce que l'iniquité surabonderait. Dans ces cas-là le courage moral vient à manquer, lorsque la foi n'est pas en activité pour soutenir le cœur, en le faisant regarder vers le Seigneur qui est au-dessus de toutes les difficultés, quelles qu'elles soient. Il s'agissait pour les disciples de persévérer jusqu'à la fin, car la délivrance arriverait en son

temps. Pour nous il s'agit de moissonner, en nous appliquant à l'œuvre du Seigneur sans nous décourager ; pour eux il s'agit d'être délivrés. En général il est vrai pour nous aussi qu'il faut persévérer jusqu'au bout. Lorsque la parole de Dieu nous parle du chemin du désert qui est à traverser, elle insiste sur la persévérance et sur le maintien de la confiance jusqu'à la fin ; non pas que l'issue soit incertaine pour le vrai croyant, parce que Dieu le gardera jusqu'au bout. Il est fidèle pour le faire, mais il faut qu'il le fasse ; le chemin est là, il faut que nous le parcourions ; le danger est là, et il nous faut être gardés ; mais les brebis ne périront pas et personne ne les ravira de la main du Seigneur. Cependant il faut aller jusqu'au bout ; c'est un devoir de compter sur Dieu pour cela ; mais ici, dans les derniers temps, il y aurait une délivrance. Toutefois, malgré la prédominance du mal, la parole de Dieu ne s'arrêterait pas ; elle dépasserait les limites de la Palestine, et porterait à toutes les nations la nouvelle de l'établissement du royaume qui vient. Alors viendrait la fin. Ce n'est pas ici l'évangile du salut, comme au chapitre 1 de l'Épître aux Éphésiens, mais l'évangile du royaume, comme Jean-Baptiste, comme le Sauveur lui-même, l'avaient annoncé. Le royaume de Dieu est proche.

Tout ceci est un aperçu de l'état de choses qui aurait lieu à la fin et qui commençait à poindre immédiatement après le départ du Seigneur, état de choses qui avait son avant-goût dans ce qui allait se passer entre son départ et la destruction de Jérusalem, et dont les v. 4 à 14 nous donnent une idée générale. L'Église, nous l'avons déjà dit, est laissée entièrement hors de vue, le témoignage envoyé aux gentils étant celui des derniers jours quand l'Église sera en haut, et donnant lieu au jugement que dépeint le chap.25. La destruction de Jérusalem par Titus ne se trouve pas ici du tout, mais néanmoins cette destruction était d'une grande importance, parce qu'elle mettait fin à toute relation de Dieu avec le peuple comme tel, jusqu'au moment où elle serait reprise lors de son retour dans le pays à la fin des jours. Luc (21:24) nous parle de la destruction de Jérusalem par Titus en ajoutant qu'elle sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que les temps des gentils soient accomplis. Daniel (9:26) en parle en ces termes : « Le peuple du conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire », et la désolation sera là par le jugement de Dieu. À la fin le Messie prendra le royaume, lorsque Jérusalem et les Juifs auront subi jusqu'au bout le jugement que Dieu a décrété.

Le Seigneur (v. 15) arrive maintenant, dans le cours de sa prophétie, au moment prédit par Daniel, où l'abomination qui cause la désolation serait placée dans le lieu que le trône de Dieu doit occuper. Il y aurait donc, avons-nous vu, un temps de témoignage en Israël, qui s'étendrait jusqu'au bout du monde, à toutes les nations ; les serviteurs du Seigneur devraient posséder leurs âmes par la patience, et, quoique haïs de tous, persévérer jusqu'à la fin. Mais, pour ceux qui seraient en Judée, le moment viendrait où une idole (c'est ce que signifie le mot « abomination ») serait placée dans le lieu saint. Cette idole est appelée « de la désolation », parce que la confiance en elle et l'affront public fait à Dieu amèneraient la désolation du peuple et du lieu saint. Lorsqu'elle y serait placée, les fidèles qui seraient en Judée devraient s'enfuir dans les montagnes. Le Seigneur emploie toutes les images pour montrer l'urgence du cas : celui qui serait sur le toit de la maison ne devrait pas descendre pour emporter quelque chose hors de sa maison ; celui qui serait aux champs ne devrait pas revenir en arrière pour chercher ses vêtements ; le moment serait si terrible qu'il ne s'agirait que de prendre la fuite. Mais Dieu pense toujours aux siens : ils devraient, dit le Seigneur, demander à Dieu que leur fuite n'eût pas lieu en hiver, ni un jour de sabbat. Lorsqu'arrivera ce temps de tribulation sans pareille dans l'histoire du monde, Dieu pensera à la température la plus convenable pour la fuite et à l'esprit consciencieux qui arrêterait le fidèle un jour de sabbat.

Ce passage nous montre clairement qu'il s'agit, en tout ceci, des Juifs, et de Jérusalem, et du pays environnant. C'est la dernière demi-semaine de Daniel, « un temps de détresse à Jacob ; » il en sera cependant délivré. Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourriront des enfants, ces sujets de joie pour les femmes juives en temps de paix ; il y aurait une tribulation telle qu'il n'y en avait jamais eu de pareille. Mais le cœur du Seigneur pense à toutes les difficultés, à tous les dangers des siens. Pour l'amour de ses élus il raccourcira ces jours-là, car autrement nulle chair n'eût été sauvée ; et, de fait, ce ne sera pas un prolongement de misère selon la volonté de l'homme, car en trois ans et demi tout sera terminé.

La citation de Daniel montre clairement qu'il ne s'agit pas du siège de Jérusalem par Titus, car Daniel nous fait savoir que ce temps de tribulation est sans pareil, et, par conséquent, il ne peut y en avoir deux. Mais de plus, la durée de la tribulation est de 1260 jours, soit trois ans et demi, puis viennent 75 jours pour tout purifier, et alors aussi Daniel, naturellement ressuscité, aura sa part dans ces choses à la fin des jours. Or prenez les 1260 jours pour des jours, comme je le crois, pour une demi-semaine d'armées, ce qui correspond à Daniel 9, ou prenez-les, si vous voulez, pour 1260 années ; le fait est que rien n'est arrivé, ni à l'une ni à l'autre époque, qui corresponde aux paroles prophétiques du Sauveur, ni à celles de l'Esprit par Daniel.

Luc ne parle pas de Daniel, ni de l'abomination de la désolation, car il s'occupe toujours davantage de la période actuelle et des principes qui s'y rapportent ; aussi nous dit-il à cette occasion que Jérusalem sera entourée d'armées et foulée aux pieds des gentils, jusqu'à ce que le temps des gentils soit terminé.

Après cela (v. 23) viennent les grands signes. Il y aura, dans ces derniers temps aussi, de faux christs et de faux prophètes, des promesses de délivrance dont les cœurs auront un si grand besoin, à ce moment terrible où toutes les fausses espérances d'une nation incrédule s'évanouiront. Voici, dira-t-on, il est au désert ; voici, il est dans la chambre la plus retirée de la maison ! Il y en aura aussi qui feront de grands signes et des miracles de manière à tromper, si possible, même les élus. La méchanceté des hommes et les ruses de Satan s'emploieront encore pour égarer les âmes et les empêcher de s'humilier et de chercher la délivrance où seule elle peut se trouver. C'est le temps terrible de la puissance de l'ennemi et du jugement de Dieu sur le peuple, par le moyen des

instruments que celui-ci s'est choisis pour s'agrandir et s'établir dans son incrédulité. Il ne s'agit pas ici de chrétiens ; ils savent que Christ est dans le ciel ; leur dire : il est au désert, il est dans les chambres intérieures, ne répondrait à aucun besoin d'un chrétien, ne produirait aucun effet, même sur ceux qui ne le seraient que de nom. Pour le Juif, qui subira l'agonie d'une persécution sans pareille, de la colère de Satan qui, chassé du ciel, sera dévoré d'une rage brûlante, sachant qu'il n'a que peu de temps, pour le Juif, dis-je, au milieu de toute cette souffrance, le désespoir d'un cœur amèrement trompé par la promesse d'un libérateur arrivé, sera un piège évident. Il s'agit purement et simplement de la grande tribulation de Jérusalem aux tout derniers jours, du temps prédit par Jérémie (30:7) et par Daniel (12:4), la délivrance du résidu qui devient la nation étant annoncée dans ces deux passages. La puissance de Satan qui se développe dans cette période nous est montrée dans le chap.12 de l'Apocalypse ; l'ordre des temps au chap.9 de Daniel.

Le Seigneur avertit ses disciples, car dans tout ce chapitre ils sont envisagés comme témoins au milieu des Juifs. Ils ne devaient suivre aucun de ces feux follets allumés par Satan pour tromper les âmes, car le Seigneur, le Fils de l'homme, viendrait comme un éclair, subitement, et avec un éclat qui ne laisserait aucune incertitude à l'égard de sa personne ainsi manifestée ; – il viendrait en jugement, là où l'effet du jugement se trouvait devant les yeux clairvoyants de Dieu. (v. 28.) Le Seigneur fait quelque allusion au chap.39, v. 30, du livre de Job, bien que ce soit une expression proverbiale dont on n'a pas à chercher le sens bien loin. Là où est le corps mort d'Israël, là descendra le jugement de Dieu, avec la vue et la rapidité de l'aigle.

Après ce témoignage rapide et prophétique du Seigneur, prévoyant le jugement des derniers jours, il annonce avec plus de calme le grand résultat du jugement de Dieu, avec la grâce qui rassemblera le résidu du peuple. (29-31.) C'est moins un transport prophétique, plaçant l'esprit dans les circonstances qu'il annonce, que la révélation des voies de Dieu, faite avec le calme et l'élévation qui conviennent à Celui pour lequel tout est certain. Toutes les autorités, toutes les puissances qui subsistent, seront bouleversées et tomberont. Je ne doute pas qu'il n'y ait dans les derniers temps des phénomènes extraordinaires (Luc 21:25), mais je crois que le Seigneur parle ici de la chute de tout ce qui, en se faisant grand et fort, gouvernait le monde. Dieu intervient, et toutes les puissances, alors en rébellion contre lui, sont renversées pour toujours. Ceci arrivera tout de suite après la tribulation annoncée par le Seigneur et par les prophètes. Les disciples avaient demandé quel serait le signe de son arrivée. Il leur avait donné des avertissements abondants, et leur avait annoncé le vrai caractère et les vrais dangers de ces temps-là ; mais le signe de son arrivée sur la terre serait l'apparition de sa gloire dans le ciel. Ce qui était terrestre, il le leur avait exposé selon les besoins de ces temps-là, mais la venue du Sauveur était céleste, et c'est là qu'on verrait le *signe* de son arrivée sur la terre, l'apparition, je n'en doute pas, de sa gloire dans le ciel ; on verrait le Fils de l'homme venant sur les nuées avec puissance et une grande gloire. Alors toutes les tribus de la terre (de la terre d'Israël, je pense) se lamenteront : ceux qui l'avaient rejeté et qui maintenant le voient revenir en gloire. Les fidèles, partageant en général le sort de la nation, mais délivrés de leur incrédulité, se lamenteront, nous le savons, d'une autre manière (Zach. 12:10-14), en regardant à celui qu'ils avaient percé. Les gentils rebelles qui s'élevaient contre Jéhovah et contre son Christ seront détruits, mais ici, je le crois, l'Esprit a plutôt en vue les enfants d'Israël.

Mais il y a davantage : non seulement en Palestine ceux qui sont écrits dans le livre de Dieu (Dan. 12:1) seront délivrés, mais le Fils de l'homme enverra ses anges (car maintenant les anges sont devenus les serviteurs de celui qui hérite de tous les droits de l'homme selon les conseils de Dieu), il les enverra pour rassembler tous les élus d'Israël des quatre coins de la terre, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout. Ceci termine l'histoire des Juifs et du témoignage de Dieu au milieu d'eux, depuis le temps où ils ont rejeté le Sauveur, jusqu'à son retour. Nous avons vu la relation du témoignage des disciples avec le peuple juif, et les circonstances dans lesquelles ils doivent rendre ce témoignage jusqu'au retour du Seigneur. Ceci se termine au v. 31 du chap.24. Les v. 30 et 31 de ce dernier chapitre se relient au v. 31 du chap.25. L'historique de la prophétie reprend à ce dernier verset, le trône du Seigneur étant établi, de sorte qu'il juge les gentils. Entre deux, nous avons des exhortations aux disciples, et la responsabilité des chrétiens pendant l'absence du Seigneur. Le résultat général pour la chrétienté est développé à la fin du chap.24. Tout dépendait de l'attente vivante du Seigneur. Si cela venait à manquer, le serviteur se ferait maître de ses compagnons de service et les tyranniserait ; il se joindrait au monde pour jouir de ses délices charnelles ; la conséquence en serait qu'il serait retranché, compté parmi les hypocrites et jeté dehors. Ceci donne lieu à des détails plus précis sur l'état et la responsabilité dans lesquels se trouvent les chrétiens pendant son absence : c'est ce que nous allons examiner.

Chapitre 25. – La venue du Sauveur donne lieu d'envisager les chrétiens comme dix vierges sorties pour aller à la rencontre de l'Époux. La vraie force du mot est que le royaume des cieux sera alors devenu semblable à dix vierges ainsi sorties. Rien de plus solennel et de plus instructif que cette parabole, quant à l'état des chrétiens. Il s'agit du retour du Sauveur et de ce qui arrivera aux chrétiens, aux membres du royaume, à cette époque-là. Si le serviteur disait : « Mon maître tarde à venir », ce serait sa ruine ; la démonstration de l'état de son cœur. Mais, de fait, l'Époux tarderait ; et c'est ce qui est arrivé. Il importe de remarquer les relations mutuelles dans lesquelles les personnages de la parabole se trouvent. Il ne s'agit pas ici de l'Église comme épouse. Si l'on veut absolument penser à une épouse, c'est Jérusalem sur la terre. Les chrétiens sont envisagés comme des vierges sorties pour aller à la rencontre de Celui qui était l'Époux. Le résidu juif ne sort pas. Quand Jésus reviendra, il se trouvera là, sur la terre, dans les relations dans lesquelles il sera resté ici-bas. L'Époux tardait, et les vierges – les sages comme les folles – s'endormirent, n'attendant plus l'Époux. De plus, elles entrent quelque part pour dormir plus commodément. Toutefois il y en a qui ont de l'huile dans leurs vaisseaux avec leurs flambeaux ; – c'est la grâce

divine qui entretient la lumière de la profession chrétienne. Elles ne sont pas surprises ; il s'agit de ceux qui font profession. L'état moral du royaume consiste en ce que tous se sont endormis : la venue du Sauveur est oubliée de tous. À un moment imprévu, le cri se fait entendre : « Voici l'Époux ! » Dieu réveille les âmes pour qu'elles y pensent ; mais quel témoignage rendu à l'état des chrétiens ! Ce qui aurait dû les caractériser, la chose pour laquelle, en tant qu'état vivant de l'âme du chrétien ici-bas, on avait été converti – selon qu'il est écrit : « Vous avez été convertis pour attendre son Fils du ciel » – avait été entièrement oubliée. On n'attendait plus le Seigneur ; et quoiqu'il y eût de l'huile dans les vaisseaux de quelques-uns, les lampes étaient négligées. C'est l'âme qui attend le Seigneur, qui veille pour être prête à le recevoir. Leurs flambeaux ne brillaient plus convenablement. Il pouvait y avoir de la fumée et de la cendre ; le feu n'était pas éteint, soit ; mais il y avait peu de lumière, assez cependant pour bien manifester la négligence et le sommeil. Où était donc l'amour pour le Sauveur, lorsque tous l'oubliaient, ne s'occupant plus de son retour ? La fidélité et l'amour envers le Sauveur faisaient également défaut. On demande quelquefois comment il est arrivé que ces hommes si excellents des temps passés n'eussent pas connaissance de cette vérité, ne fussent pas animés de cette espérance. La réponse est facile : les vierges sages dormaient comme les folles. L'attente du Sauveur était perdue dans l'Église. Et, remarquez-le bien, c'est le cri : « Voici l'Époux », qui l'éveille de leur sommeil les chrétiens assoupis, il ne faut pas se faire d'illusions, l'état propre des chrétiens dépend de cette attente : « Vous », est-il dit, « soyez comme des hommes qui attendent leur maître. » Sans doute, la nouvelle nature que le chrétien a reçue produit essentiellement les mêmes fruits, quelles que soient les circonstances dans lesquelles elle se trouve, mais aussi le caractère se forme par l'objet qui gouverne le cœur ; et il n'y a rien qui détache du monde, comme l'attente du Sauveur ; rien qui sonde le cœur comme cette attente, pour qu'il n'y ait rien qui ne convienne à sa présence. Rien, par conséquent, n'introduit comme elle les sentiments de Jésus dans le jugement que l'on porte sur le bien et sur le mal ; rien non plus n'entretient comme elle l'affection pour Jésus, dans les motifs qui gouvernent notre conduite. Remarquez aussi qu'en réalité c'est l'attente même du Sauveur, le fait de veiller en l'attendant, qui est en question ici ; non point le service que nous avons à accomplir pendant son absence. Le service et la responsabilité qui s'y rattache, se trouvent dans la parabole suivante. (25:14-30.)

La même distinction se reproduit dans le chapitre 12 de Luc. Au v. 37, il est dit : « Bienheureux sont ces serviteurs, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant ; » – puis la récompense est qu'ils jouiront des bénédictions du ciel et que Jésus se ceindra pour les rendre heureux ; ensuite, v. 43, il s'agit du service à rendre pendant son absence, et là, la récompense est l'héritage.

Revenant à Matthieu 25:1-13, je pense que le fait que les autres vierges devaient s'en aller pour acheter de l'huile signifie seulement qu'il était trop tard pour avoir part avec l'Époux, et que les vierges fidèles ne pouvaient alors communiquer de la grâce. Il faut l'avoir à temps, de la source elle-même. J'ajouterai que je ne pense pas que les vierges folles fussent des âmes sauvées. L'Époux leur dit : « Je ne vous connais pas ; » – ce que Jésus ne pourrait guère dire à ceux qui seraient siens.

Dans la parabole des talents (v. 14-30), il s'agit de service. Le Seigneur s'en va et confie à ses propres serviteurs une partie de ses biens pour qu'ils les fassent valoir. Ce sont les dons spirituels que le Seigneur Jésus a départis à ceux qui le suivaient lorsqu'il s'en est allé. Il ne s'agit pas de ce que la providence nous a donné, ni de tous les hommes, mais des serviteurs de Jésus et de ce qu'il leur a donné au moment de son départ. Il y a une certaine différence entre cette parabole et celle qui se trouve en Luc 19. Dans ce dernier passage, la même somme est donnée à chacun des serviteurs ; la responsabilité humaine y entre pour davantage dans les pensées de l'Esprit de Dieu ; aussi la récompense est-elle proportionnée à ce que l'amour a gagné. Ici, la somme est en rapport, selon la sagesse divine, avec le vase auquel elle est confiée, et chaque fidèle ouvrier est également appelé à entrer dans la joie de son maître ; il est établi sur beaucoup de choses mais il entre dans la joie de son maître. Fidèle à Jésus selon ce qui lui avait été confié, Jésus le fait jouir de sa joie à Lui. Le principe du travail est la confiance que l'ouvrier a dans le maître et l'intelligence spirituelle que cette confiance lui donne. Les talents ne leur avaient pas été confiés pour n'en rien faire ; dans ce cas, le maître aurait pu les garder par-devers lui. Ils comprenaient bien qu'ils leur avaient été remis afin qu'ils en trafiquassent pour le maître pendant son absence ; aussi emploient-ils ces talents – ces dons spirituels – pour le service du maître. Leur cœur le connaissait, ce maître, voulait son profit et son honneur, ne cherchait pas d'autre autorisation ni d'autre garantie pour travailler, que le fait qu'il leur avait confié ces dons et que le zèle d'un cœur confiant par la connaissance qu'ils avaient de Lui. Ce qui manquait au troisième, c'était justement cette véritable connaissance du maître. À ses yeux, il était un homme austère. Et, remarquez-le bien, lorsqu'il n'y a pas la vraie connaissance de Dieu, tel qu'il s'est révélé en Christ, on a toujours de lui une idée entièrement fausse. Le cœur se trahit toujours par l'idée qu'on se fait de Dieu. L'incrédulité fait toujours du vrai Dieu une peinture qui révolte le cœur. Il lui manque la connaissance des droits de Dieu, aussi bien que de son amour. Si Dieu était tel que l'incrédule l'imagine, et qu'il reconnût son autorité, il aurait dû agir en conséquence ; mais lorsque son amour est inconnu, son autorité est méprisée. Dieu ne se révèle qu'en Christ ; ce n'est qu'en Christ qu'il peut être réellement connu.

Ce cas du serviteur infidèle dessine encore nettement la différence entre les dons, et la grâce, et l'effet de celle-ci dans le cœur. Nous n'avons pas d'exemple pratique à ce sujet dans le Nouveau Testament ; cependant le principe est clairement constaté en 1 Cor. 13. Dans l'Ancien Testament, nous avons des exemples de la puissance de l'Esprit sans qu'il y ait conversion, et même bien loin de cela. C'est ce qui explique aussi Hébr. 6. Ici, la paresse et l'infidélité découlent de l'ignorance dans laquelle se trouve le serviteur touchant le caractère de son maître, ainsi que de l'idée fausse et coupable qu'il s'était faîte de lui.

Remarquez, dans nos deux paraboles, un fait important qui se retrouve aussi ailleurs. Le Seigneur, dans les enseignements qui se rapportent à sa venue, ne dit rien qui puisse donner lieu de croire qu'elle doive tarder au-delà de la vie de ceux auxquels il s'adresse. Ainsi, les vierges qui se sont endormies sont celles qui se sont réveillées ; les serviteurs qui ont reçu les talents sont les mêmes que ceux dont le travail est estimé à la fin. Nous savons que bien des générations ont paru et disparu depuis le départ du Sauveur, mais il ne voulait pas qu'on s'attendit d'avance à un retard. De la même manière, lorsqu'il veut donner l'histoire de l'Église jusqu'à sa fin, l'Esprit de Dieu prend sept églises qui existaient dans ce moment-là, afin de décrire en sept époques les grands traits de cette histoire ; de sorte que, bien que nous puissions reconnaître aujourd'hui ces traits et ces époques, il n'y avait, lorsque l'Apocalypse fut écrite, rien qui annonçât d'une manière formelle une durée quelconque de l'Église sur la terre.

Une autre remarque me reste encore à faire. Ce qui est dit au v. 23 me semble énoncer un principe général. Ceux qui possèdent les privilèges chrétiens sans en jouir d'une manière vitale, sans vraiment connaître le Seigneur Jésus lui-même, perdent tout ce qu'ils ont (c'est encore le chapitre 6 de l'Épître aux Hébreux) ; tandis que ceux qui sont fidèles à la lumière qu'ils possèdent, en acquièrent davantage. Au reste, c'est l'explication donnée au v. 29. Le jugement sur le méchant serviteur s'exécute au v. 30.

Nous avons parcouru, dans ces trois paraboles, le jugement du système chrétien : de l'Église envisagée comme un système divin établi sur la terre, mais exposé aux conséquences d'être établi sur le fondement de la responsabilité humaine ; ensuite des individus qui font profession d'être chrétiens, considérés au point de vue de leur devoir d'attendre la venue du Seigneur, et relativement à leur service pendant son absence. Au v. 31, le Seigneur reprend le fil de ce qu'il avait déjà dit à l'égard de l'histoire de la terre et des choses qui vont arriver lors de sa venue. Ce verset (25:31) se rattache, ainsi que je l'ai dit, au 24:31, avant lequel toutes les relations du résidu avec le peuple incrédule et avec les gentils, premièrement en témoignage, puis en des souffrances sans pareilles, avaient été dépeintes, comme précédant la venue personnelle du Sauveur, qui mettra un terme à ces souffrances. Or, quand le Seigneur apparaîtra dans ces circonstances-là, ce ne sera pas seulement pour briller, puis pour disparaître comme un éclair. Il s'assiéra sur le trône de sa gloire ; puis, lorsque son jugement guerrier, à savoir celui qui s'exécute sur ses adversaires, sera accompli (voir Apoc. 19:11), le Seigneur, assis sur son trône, jugera les gentils du monde entier, auxquels l'évangile du royaume aura été envoyé. Cette mission se trouve annoncée au v. 14 du chapitre 24, qui termine la première partie de la prophétie de ce chapitre. Il s'agit là de l'évangile que Jésus a prêché de son vivant, ainsi que Jean-Baptiste ; ce n'est point l'évangile de la mort et de la résurrection de Jésus, c'est-à-dire une œuvre de rédemption éternelle pleinement accomplie, mais c'est le fait solennel que le royaume allait s'établir ; c'est « l'évangile éternel. » Le Seigneur allait commencer à briser la tête du serpent par l'établissement de ce royaume, à prendre en main sa grande puissance et à agir en Roi. – Ce témoignage doit se rendre après l'enlèvement de l'Église et avant la manifestation du Seigneur. Le témoignage rendu aux Juifs se trouve au chapitre 11 de l'Apocalypse, mais ici nous apprenons qu'il se fera entendre aussi dans le monde entier avant que la fin n'arrive.

Lors donc que le Seigneur se sera assis sur le trône de sa gloire, il commencera à rendre son jugement sur les nations et à l'exécuter. La Parole mentionne deux genres de jugement : le jugement guerrier, et celui où le juge est en séance comme autorité suprême et reconnue. Ainsi, Apoc. 19 est le jugement guerrier. Au chapitre 20 commence la séance judiciaire qui se tient lorsque la puissance du roi a établi son trône, et qu'il y sied pour juger. (Apoc. 19:11 ; 20:4.)

Quant à la destruction de la Bête et de ses armées, elle a lieu par la venue du Seigneur, qui détruit les armées et jette la Bête et le faux prophète en même temps en enfer. Alors, il établit son trône à Jérusalem. Ensuite Gog arrive, pensant que tout est à lui ; il trouve le Seigneur lui-même et périt sur les montagnes d'Israël. Puis, le trône étant établi en paix, le Seigneur s'y assied pour juger les nations auxquelles, auparavant, l'évangile du royaume avait été envoyé. Les termes du jugement nous font voir qu'il ne s'agit nullement d'un jugement général, ainsi qu'on s'en fait communément l'idée. On y est jugé selon la manière dont on a accueilli les messagers de l'évangile du royaume ; c'est de cela uniquement que l'on rend ici compte au juge ; c'est sur cela seul qu'il les interpelle. Or le plus grand nombre des païens n'ont jamais entendu de tels messagers ; ce jugement ne peut être le leur, il leur est totalement inapplicable. Au reste, au commencement de l'Épître aux Romains, le jugement des nations est prononcé, leur culpabilité établie sur des principes entièrement différents, savoir, qu'ils ont renoncé à la connaissance de Dieu quand ils la possédaient ; qu'ils ont méconnu le témoignage de la création ; ensuite celui de la conscience ; enfin, qu'ils se sont plongés, à la suite de cette aliénation volontaire de Dieu, dans l'idolâtrie et dans la dissolution, à qui en ferait pis. Ensuite, nous trouvons ici trois classes : les boucs, les brebis, et les frères du Juge ; c'est-à-dire : ceux qui n'avaient pas accueilli les messagers, ceux qui les avaient accueillis, puis les messagers eux-mêmes. C'est le jugement des vivants, des nations ; un jugement final. Ils s'en vont dans la géhenne, dans le tourment éternel, tandis que les justes possèdent la vie éternelle ici, sur la terre, mais ils en jouissent avec Dieu. C'est le jugement de la vallée de Josaphat, quand Jéhovah aura rassemblé les nations et qu'il y aura des multitudes dans cette vallée de décision. Le jugement des vivants est une vérité scripturaire aussi sûrement que le jugement des morts. Non seulement cela, mais les Juifs étaient bien plus familiers, et cela selon leurs propres écritures de l'Ancien Testament, avec le jugement des vivants qu'avec le jugement des morts. Sans doute il y avait, dans l'Ancien Testament, des paroles qui avaient donné l'intelligence aux pharisiens à l'égard de ce dernier ; aussi le Seigneur les justifie-t-il sur ce point, tandis qu'il condamne les sadducéens ; cependant ceux-ci étaient tenus pour de bons Juifs ; et le souverain sacrificateur et les siens étaient de cette secte. Personne ne

mettait en question leur orthodoxie. Ils avaient tort, nous le savons ; mais quand nous voyons le passage par lequel le Seigneur les convainc, nous comprenons que des personnes qui n'avaient pas l'Esprit de Dieu pussent demeurer dans l'ignorance de la vérité à cet égard. Si l'on ne saisit pas le fait que Dieu envisage l'homme comme ayant un corps aussi bien qu'une âme, de sorte que la vie au-delà de la mort démontre aussi la résurrection, on a encore de la peine à saisir la force de la preuve alléguée par le Seigneur. Pour celui qui sait que le Seigneur est ressuscité et que nous devons lui être conformes, la chose est simple. La mort ne touche que le corps ; si l'on subsiste après, c'est pour être homme complet. Une chose démontre l'autre. L'âme est heureuse avec Christ en attendant, mais l'homme n'est pas complet. Il vit, l'homme qui mourut ; après la mort, tous vivent pour Dieu, ne sont morts que pour l'homme ; ce dernier état de mort doit cesser, mais il ne cessera qu'à la résurrection. En attendant, l'âme est avec le Seigneur, témoin, puisque la vie n'est pas terminée, que la mort ne doit pas retenir celui » qui y est assujetti.

Maintenant les chrétiens ont de la peine à croire à un jugement sur la terre, bien qu'ils le professent dans le *Credo.* Or la parole de Dieu est claire là-dessus. La prophétie en parle largement. Il y a un jugement des vivants, comme il y a un jugement des morts, et ce jugement, nous l'avons ici, au moins la partie la plus formelle, celle où le Seigneur sied sur son trône et juge personnellement les nations. Ailleurs, ils sont détruits subitement par son apparition glorieuse, étant trouvés, ou rassemblés pour lui faire la guerre, comme en Apoc. 17:14, et 19, ou environnant le camp des saints et la cité bien-aimée (et ici ils sont subitement détruits par le feu descendu du ciel), comme en Apoc. 20:7-9. Mais ici, le Seigneur, assis sur son trône, après être déjà venu comme un éclair sur ceux qui étaient en guerre contre lui, juge comme roi toutes les nations de la terre, selon l'accueil que chacun aura fait à ses frères les messagers du royaume, estimant tout ce qu'on leur a fait comme ayant été fait à lui-même personnellement. C'est là le grand principe de ce jugement ; les brebis désavouent toute prétention d'avoir eu égard au roi personnellement ; mais il tient pour fait à lui-même tout ce qu'ils avaient fait à ses messagers, qu'il reconnaissait pour ses frères. Les boucs, par contre, prétendent n'avoir jamais manqué envers le grand roi ; mais, d'après le même principe, l'indifférence qu'ils avaient montrée à l'égard de ses messagers compte, dans le cœur du roi, pour indifférence envers lui. Ainsi, c'est bien le jugement des nations, mais c'est aussi un grand encouragement pour ses serviteurs, qu'il enverra vers les nations ; c'est même, comme principe, un encouragement pour tous les temps. Il pense toujours aux siens comme s'ils étaient lui-même. « Pourquoi », dit-il à Saul, « *me* persécutes-tu ? » Ceci va plus loin, il est vrai, car ceux que Saul persécutait étaient des membres de son corps, tandis qu'il était, Lui, dans le ciel ; les autres sont ses frères sur la terre. Je parle de cela comme témoignage à la grande et précieuse vérité qu'il porte toujours l'intérêt le plus profond aux siens ; intérêt qui ne fait jamais défaut et ne sommeille pas ; qui peut, sans doute, permettre l'épreuve de la persécution, s'il le faut, mais un intérêt qui, à travers tout, tient les rênes en main et reconnaît les souffrances des siens pour son nom, comme un titre valable au bonheur du royaume qui leur sera sûrement départi dans son temps.

J'ai encore quelques remarques de détail à faire. Le Seigneur tient compte de toutes les circonstances de la vie des siens. Le grand but de la parabole est de montrer que ce qui est fait à ses serviteurs, est fait à lui-même ; mais il sait qui a faim, qui est en prison, etc. Rien ne lui échappe. De plus, il est bien entendu que les siens souffrent, non seulement maintenant, mais en tout temps pendant son absence. Ensuite, c'est devant le Fils de l'homme que les nations sont citées pour rendre compte de leurs voies. Au reste, le Père ne juge personne, mais il a confié tout jugement au Fils. Ici, c'est le Fils de l'homme venu et assis sur le trône de sa gloire. Remarquez que, lorsqu'il s'assied sur le grand trône blanc pour juger les morts (non pas les vivants, comme ici), il ne vient pas du tout. Le ciel et la terre s'enfuient de devant sa face. Ce n'est pas là venir. Ici, c'est quand il vient dans sa gloire (comparez Joël 3:11 et suiv.) qu'il s'assied sur le trône de sa gloire et qu'il rassemble les nations. Les bénis mis à sa droite sont bénis de son Père, mais ils ne sont pas des enfants, ni des compagnons du juge, comme les ressuscités et les changés ; ils ne viennent pas avec lui ; ils étaient mêlés avec les boucs jusqu'à ce que le roi les eût séparés. Or cela n'est pas vrai des chrétiens, car les morts en Christ ressuscitent à part, puis vont à sa rencontre avec les transmués. Ils sont ressuscités en gloire. Jésus qui en est les prémices dans sa résurrection à lui, vient et transforme le corps de leur humiliation selon la ressemblance de son corps glorieux. Leur résurrection est comme une chose tout à fait à part, et seuls les fidèles vont à la rencontre du Seigneur. Ici, il vient sur la terre, sépare les fidèles et condamne les méchants qui ont méprisé ses frères, en même temps qu'il donne à ceux qui les ont reçus le royaume préparé pour eux par son Père. Ce n'est pas le royaume du Père non plus, comme en Matthieu 13:43 ; cependant tout découle du Père et de ses conseils comme source et cause de la bénédiction. C'est un royaume terrestre, dont la bénédiction découle des conseils et de la bonté du Père de celui qui était là comme Fils de l'homme – un royaume préparé pour eux non *avant,* mais *dès* la fondation du monde ; le résultat du gouvernement de Dieu ici-bas, mais selon les conseils de Dieu. Le feu dans lequel les méchants devaient être jetés, était préparé pour le diable et pour ses anges.

Chapitre 26. – Or, ayant achevé ce qu'il avait à dire quand il avait quitté, ou plutôt abandonné Jérusalem, le Seigneur ramène l'attention et les pensées de ses disciples à ses souffrances et à sa croix. Deux jours plus tard venait la fête de Pâque, et le Fils de l'homme devait être trahi pour être crucifié. Ce n'était pas la pensée des sages de ce monde, des grands et des autorités, qui trouvaient que le moment n'était guère opportun alors qu'il y aurait un tel rassemblement de gens, car ceux-ci, ayant joui en grand nombre des effets de sa puissance et de sa bonté, pouvaient soulever un tumulte si les autorités essayaient de se débarrasser de lui d'une manière violente et injuste ; mais, dans les conseils de Dieu, cela devait avoir lieu à cette époque. Vrai agneau de pâque, il devait souffrir pour nous en réalisant le type de la délivrance hors de l'Égypte, au moyen d'une rédemption bien autrement excellente. Aussi le Seigneur, dans le calme de sa perfection, annonce-t-il à ses disciples ce qui allait arriver, en

employant les complots des conducteurs de la nation, pour accomplir les conseils de Dieu, tandis que toutes leurs précautions étaient réduites à néant. Or l'homme était assez méchant et l'ennemi assez puissant, lorsque Dieu le permettait, pour qu'il n'y eût aucun tumulte. Le monde se montre tout entier sous la puissance de son prince, et ennemi de Dieu. En fait de tumulte, il n'y avait que ces cris : « Crucifie-le, crucifie-le. » Tout ce qui suit est ce témoignage solennel que, dans ce moment suprême, le Sauveur, victime de propitiation, agneau destiné à la boucherie, brebis muette entre les mains de celui qui la tond, ne doit trouver aucun secours, aucun refuge, aucun appui pour son cœur, personne pour avoir compassion de lui, bien qu'il en cherchât. En même temps sa perfection, sa patience, sa grâce, se montrent d'autant plus qu'il est plus éprouvé.

Nous allons parcourir un peu en détail le récit de cette grâce et de cette patience : on y apprend la perfection du Sauveur, là où elle se présente de la manière la plus touchante et en même temps la plus admirable. La fin de la vie du Seigneur se distingue en ce qu'il est envisagé à un point de vue différent, dans chaque évangile, comme aussi tout le reste de son histoire, bien que Marc et Matthieu présentent le même portrait, avec peu de différences. Mais l'Évangile de Jean nous montre la personne du Seigneur, Dieu et la parole faite chair, la vie éternelle dans ce monde ; aussi, en Gethsémané et sur la croix, ne trouve-t-on là ni souffrance, ni humiliation, mais une personne divine qui les traverse dans sa puissance. En Luc, c'est l'homme qui, en Gethsémané, sent davantage l'épreuve comme homme, mais qui en est victorieux, de sorte que, sur la croix, l'expression de la souffrance ne se trouve pas. En Matthieu victime de propitiation, il ne répond rien si ce n'est pour faire une belle confession et rendre témoignage à la vérité, seul motif de sa condamnation. L'Esprit de Dieu montre ici d'une manière positive l'abandon des hommes et même de ses disciples, dans lequel le Seigneur se trouva sans aucune consolation pour son cœur ; puis, finalement, l'abandon de Dieu sur la croix quand il crie à Lui, demandant qu'il ne se tienne pas loin lorsque les taureaux et les chiens l'environnent. En un mot, nous avons, en Jean, le Fils de Dieu toujours homme ; en Luc, l'homme ; en Matthieu, la victime de propitiation ; mais les circonstances sont d'un profond intérêt et nous voulons y toucher.

Chapitre 27. – Le matin, la mort de Jésus étant déjà arrêtée dans le conseil improvisé tenu au commencement de la nuit, lorsqu'il avait été amené devant Caïphe, les scribes et les pharisiens tiennent un conseil formel, le matin de très bonne heure, pour prononcer sa sentence définitive ; puis ils l'amènent à Pilate. Ici nous trouvons l'iniquité et l'aveuglement de tous, en présence de Celui qui devait mourir. Judas qui, évidemment ce me semble, pensait que Jésus leur échapperait comme il avait échappé tant de fois alors que son heure n'était pas encore venue, frappé, en tout cas, dans sa conscience, en voyant Jésus condamné, vient aux principaux sacrificateurs avec les trente pièces d'argent. Saisi de remords, il déclare qu'il a péché en livrant le sang innocent. Peu de sympathie l'attend là. Ils avaient atteint leur but ; leur affaire avait réussi ; quant au péché de Judas, cela le regardait. Voilà toute la compassion que le remords trouve chez ceux qui se servent de l'iniquité qui le produit. Le but est atteint ; et si leur instrument est perdu pour toujours, tant pis pour lui, c'est son affaire. Eux ont atteint leur but. Judas jette dans le temple l'argent, pauvre prix de son âme ; puis s'en va se pendre, triste fin d'une vie passée sans conscience près du Seigneur. Rien n'endurcit comme cela. La cruelle et insolente indifférence des chefs d'Israël, que ne soulage pas une conscience mauvaise, pousse au suicide cet homme, qui perd sa vie, son âme et l'argent pour lequel il l'avait vendue.

Mais quel tableau du cœur de l'homme nous trouvons dans ce qui suit : les hommes, qui n'avaient eu aucun scrupule d'acheter le sang de Jésus, ne peuvent pas mettre dans le trésor l'argent qu'ils avaient ainsi employé, parce que c'était le prix du sang ! Quel témoignage à l'aveuglement de la conscience ! Combien les scrupules diffèrent de la conscience ! Le bien et le mal affectent la conscience qui, en soi, est la plus noble des facultés. Le scrupuleux est servile, craint pour soi, s'occupe des ordonnances et craint de les violer. Le dieu que sert le scrupuleux est un dieu qui veille sur ce qui l'affecte, lui ; et il abandonne son misérable serviteur qui ne tient pas compte de ce qui concerne l'honneur et la volonté de ce maître qu'il craint. C'est un faux dieu rancuneux le dieu d'un cœur qui ne connaît pas le vrai Dieu, lors même que ce cœur le nomme l'Éternel. Si l'âme n'est qu'extérieurement en relation avec le vrai Dieu, elle négligera ce qui porte atteinte à Son vrai caractère : la justice, la vraie sainteté, l'amour, pour s'occuper de ces ordonnances, que l'homme sans foi et sans connaissance de Dieu peut accomplir et qu'il craint de négliger, parce qu'il a peur de Dieu. Or les principaux sacrificateurs pouvaient attacher de l'importance à Israël qui se perdait et qui était rejeté dorénavant à cause de son iniquité : Israël ne devait pas être souillé ; mais pour de misérables gentils auxquels allait s'ouvrir la porte, fermée sur Israël, un champ souillé par l'argent qui l'avait acquis, était assez bon. C'est ainsi qu'un lieu de sépulture est acheté pour les étrangers. Tout est aveuglement, orgueil et ténèbres. La lumière, ils ne la voulaient pas. Mais le conseil de Dieu, déclaré longtemps auparavant par le prophète, devait être accompli. Quand leur conseil, à eux, s'y opposait, il n'aboutissait à rien, mais leurs propres actes de folie accomplissaient les prophéties qu'ils n'écoutaient pas, bien qu'elles fussent constamment lues dans leurs synagogues.

Or Jésus se tenait là devant le gouverneur. Il rend un beau témoignage devant Ponce Pilate. Il est le roi des Juifs. Lorsque les Juifs l'accusent, il est muet. Il est là pour être la victime. Dieu lui rend témoignage par le songe de la femme de Pilate ; alors celui-ci fait des tentatives pour le délivrer de la malice acharnée des Juifs, en profitant d'une habitude qu'on avait de relâcher un prisonnier à Pâques. Mais les malheureux Juifs doivent consommer leur iniquité, car il arrive un moment où Dieu permet que l'iniquité ait son cours jusqu'au bout, afin qu'elle se manifeste telle qu'elle est ; ainsi s'accomplissait la propitiation, par les souffrances et par la mort de Jésus. Pilate ne montre que la faiblesse d'un homme qui méprisait tout ce qui l'entourait ; d'un homme qui voudrait sauvegarder sa conscience, mais n'en a que très peu et encore moins de crainte de Dieu ; d'un homme qui, lorsqu'il lui de-

vient trop incommode de maintenir la justice, cède à la violence et à la persévérance dans le mal d'une volonté qui s'acharne contre Dieu et contre le bien. Aux yeux de Pilate, il ne valait pas la peine, pour un pauvre juste qui n'avait aucune, importance humaine, de compromettre et sa personne et la paix publique. Il s'en lave les mains et laisse la responsabilité de cette mort à ceux qui la désiraient. Pauvres Juifs ! Cette responsabilité, ils la prennent sur eux. Aussi en portent-ils la peine encore aujourd'hui. « Que son sang, disent-ils, soit sur nous et sur nos enfants ! » Terrible anathème, qu'appelle sur lui-même ce pauvre peuple ; anathème qui pèse sur lui jusqu'à ce que la grâce souveraine, en amenant un petit résidu à la repentance dans laquelle il sentira le péché qui a été commis, change le sang d'anathème en un sang d'expiation ; et cela de la part de Dieu qui les nettoiera du péché qu'ils ont commis en le répandant. Cette grâce souveraine de Dieu est la seule qui puisse trouver, dans l'iniquité même de l'homme, le moyen d'accomplir le salut de celui qui l'a commise. C'est ainsi que nous, qui avons été sauvés par cette même grâce, nous pouvons en rendre témoignage éternellement. Dans l'œuvre qui nous sauve, nous n'avons d'autre part que nos péchés et la haine qui l'a accomplie du côté de l'homme. Ce pauvre peuple devait, dans cette occasion, montrer jusqu'à quel point il était tombé, abandonné de Dieu : ils choisissent un brigand à la place du Fils de Dieu, un meurtrier, mais un homme qui flattait leurs propres passions en les excitant contre les Romains, leurs maîtres, auxquels ils étaient assujettis à cause de leurs péchés. Or Pilate leur relâche Barabbas et leur livre Jésus après l'avoir fait fouetter, lui *reconnu* innocent ; car ce qui caractérise ici Dilate, c'est le manque de cœur et une indifférence orgueilleuse tout empreinte de cruauté.

Maintenant le bien-aimé Sauveur subit toutes les indignités qui peuvent monter au cœur de l'homme brutal et libre d'exercer un pouvoir qui trouve ses délices à faire souffrir ceux sur lesquels il domine pour un moment. Car l'homme est tyran par nature ; et lorsque plusieurs sont réunis, il ne se trouve aucune force morale là où des dispositions plus aimables existent, et ainsi l'on tombe au plus bas de l'échelle ; on a honte de ce qui est bon, même de l'amabilité, et tout est au niveau de ce qui est le plus bas. Pauvre créature déchue ! Au reste, Pilate, leur chef, leur en avait donné l'exemple.

Néanmoins ce qui nous regarde spécialement ici, ce qui doit nous intéresser, c'est l'Agneau destiné à la boucherie, la brebis muette devant celui qui la tond. Le précieux Sauveur supporte les insultes et les injures de ceux qui n'étaient capables que de se complaire dans le mal et d'agir en conséquence. Ce n'est pas lui qui voudrait résister, ni faire quoi que ce fût pour s'y soustraire. Il était venu *pour souffrir* et donner sa vie en rançon pour plusieurs. Seulement, nous pouvons remarquer que Juifs et gentils s'unissent pour le rejeter et le fouler aux pieds, lui qui ne leur résiste pas. La nation élue et la dernière Bête, la Bête romaine à laquelle Dieu avait transmis les rênes du pouvoir sur la terre, se mettent d'accord, toutes ennemies qu'elles soient entre elles, pour persécuter et insulter le Fils de Dieu. Si les Juifs se mettent en avant pour demander son sang, les gentils se prêtent aux Juifs pour le répandre. Maintenant tout s'accomplit. Le Sauveur est emmené pour être crucifié, victime propitiatoire pour nos péchés. Il semblerait que Jésus fût physiquement faible, car ils ont forcé un homme de Cyrène, nommé Simon, à porter sa croix. Eux, au moins, ne voulaient pas le faire ; seul, Jésus ne le pouvait pas. L'insolence et la tyrannie sont en jeu ici ; il y avait, dans les hommes, de la joie à opprimer et à mettre à mort le Fils de Dieu. L'homme s'en débarrassait pour sa ruine. Mais quoique ces taureaux de Basan fussent là, que ces chiens entourassent le Sauveur, la grande et, pour nous, la précieuse figure dans le cadre, c'est la victime silencieuse et muette, l'agneau qui va à la boucherie. Le récit est d'une simplicité parfaite ; mais l'accomplissement des prophéties se déroule devant nos yeux d'une manière admirable ; la vue spirituelle perce à travers les circonstances, contemplant la figure patiente et divinement calme du Fils de Dieu, parfait dans sa soumission. On lui offre du vinaigre mêlé avec du fiel, dont l'effet devait être de stupéfier au milieu des souffrances ; mais le Sauveur ne cherchait pas de pareils soulagements. Il était là pour souffrir et pour accomplir la volonté de son Père, non point pour échapper à la conscience de ce que lui coûtait cette obéissance. Ils partagent ses vêtements et jettent le sort sur sa robe, que, sans cela, ils auraient dû déchirer. Ainsi était-il écrit ; or le Sauveur, exposé nu à la dérision des soldats, n'était point insensible à l'ignominie dont il souffrait, bien qu'il n'en détournât pas sa face. Il n'y avait personne pour avoir compassion de lui ; personne pour confesser son nom, sinon que Dieu le Père avait forcé l'homme à lui rendre témoignage, car Pilate avait fait inscrire Son titre sur la croix : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. » Les Juifs auraient voulu éviter cet affront ; mais ils devaient être mis à honte sans remède et sans voile, et Celui qu'ils avaient rejeté devait recevoir son vrai titre malgré eux. Leur roi était crucifié, mais Dieu avait pris soin qu'il fût reconnu et proclamé tel. Toutefois, personnellement, il devait être outragé au dernier point. Le plus bas état où l'homme pût se trouver, le laissait toujours homme ; et, dans ce moment suprême, il ne s'agissait pas de faire la différence entre un homme ouvertement méchant et un autre qui aurait échappé à la dégradation que produit le péché ; il s'agissait de placer *l'homme tel qu'il est* en face du Fils de Dieu ; aussi un brigand est-il, ici, du parti des hommes, associé avec eux contre le Dieu d'amour. En cela, ils sont ensemble et égaux. Ce brigand pouvait, de concert avec les autres, insulter le Fils de Dieu. Tout est nivelé ; Christ seul est abaissé au-dessous de l'homme : un ver, comme il le dit, et non point un homme ; et cependant c'est Dieu révélé dans l'homme. L'homme qui révélait Dieu était là, et les outrages de ceux qui outrageaient Dieu tombaient sur lui. Le Seigneur souffrait et accomplissait son œuvre, sensible plus qu'aucun homme à tout cela, car, en lui, il n'y avait pas trace de la dureté qui rend insensible aux circonstances, ni de l'orgueil qui se les cache ou qui, tout au moins, cherche à se les cacher. Il sentait tout avec une sensibilité que la malice des hommes n'avait pu altérer ; et, parfait en patience, il en appelait à son Dieu. « Mais toi, ô Jéhovah ! ne t'éloigne point de moi. » Les Juifs se glorifiaient d'avoir atteint leur but. L'homme, trompé par Satan, pensait s'être débarrassé de Dieu dont la présence le troublait. Ils hochaient la tête en disant : « Il a sauvé les autres, il ne peut pas se sauver lui-même. » Quelles paroles ! Reconnaître sa puissance pleinement manifestée, rejeter ce qui était divin, avouer qu'ils avaient effectivement banni

Dieu du milieu d'eux ! En effet, il ne pouvait *se* sauver, ne pouvant penser à lui-même : l'amour qui avait sauvé les autres, allait plus loin et se donnait pour nous. L'amour parfait pour son Père, l'obéissance à son commandement, son parfait amour pour nous, lui défendaient de *se* sauver lui-même. Il aurait pu avoir ses douze légions d'anges, mais il était venu pour les autres, non pour lui-même ; enfin, aimant les siens qui étaient dans le monde, il les aimait jusqu'à la fin. S'il devait sauver les autres, il ne pouvait se sauver lui-même. Son amour et son obéissance étaient complets. Ce qui marque l'aveuglement affreux de ces pauvres sacrificateurs, c'est qu'ils citent des paroles qui, dans le Psaume où sa mort est dépeinte telle qu'elle est ici racontée, sortent de la bouche des athées et des méchants. (Ps. 22:7, 8.) Dans tout ceci il s'agit des hommes et de Christ ; mais, ainsi que je l'ai dit, il en appelle à Dieu. C'est ce que nous trouvons dans le Psaume 22 : « Ne t'éloigne pas de moi. » Maintenant vient le moment où sa position, sa relation avec Dieu, doivent passer devant nos yeux : « Depuis la sixième heure il y eut des ténèbres sur tout le pays jusqu'à la neuvième heure. » Ainsi, même par des circonstances extérieures, Dieu a séparé son Fils des outrages et des insultes purement humains pour qu'il fût seul avec lui, et tout entier à son œuvre solennelle. Il était seul avec Dieu, fait péché ; rien pour détourner le coup de la justice ; rien pour l'amortir. La puissance qui était en lui ne l'abritait pas ; elle le rendait capable de supporter ce qui s'appesantissait sur son âme : le sentiment de l'horreur de la malédiction, dans la mesure dans laquelle l'amour du Père lui était familier ; le sentiment de ce que c'était que d'être fait péché, dans la mesure de la sainteté divine qui était en lui ; et ni l'un ni l'autre ne pouvait se mesurer. Il buvait la coupe du jugement de Dieu contre le péché. Tout le force à pousser le cri – cri qu'il nous est accordé d'entendre afin que nous sachions ce qui se passait là, la réalité de l'expiation : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Abandon que nul ne peut sonder, sinon celui qui l'a senti, mais qui, dans la petite mesure où son ombre seulement nous atteint et passe sur nous, est plus terrible que tout ce que peuvent subir le cœur ou le corps humain. Dans la bouche de Jésus, ce cri exprimait tout ce que son cœur, à lui, et ce que ce cœur seul, pouvait sentir. Aussi le Psaume 22, d'où il est tiré, et la voix de Jésus lui-même (Ps. 20, 21), parlent-ils des souffrances du Christ, telles seulement que l'homme peut les comprendre en les voyant. Elles sont comme infligées par les hommes et portent les conséquences qui en résultent pour leur victime et pour ceux qui les lui infligent : – exaltation à la droite de Dieu de Celui qui souffrait ; colère destructive sur ses ennemis. Mais qui était l'ennemi de Christ, *dans son caractère d'Agneau expiatoire ?* Personne. Il souffrait en se donnant lui-même, de la part de Dieu en justice ; le coup même – les souffrances – était le coup de la justice. Aussi, quant à ses conséquences, dans le Psaume 22, tout est grâce et bénédiction pour tous ceux qui en sont les objets – depuis le petit résidu qui, alors, reconnaissait Jésus et qui est devenu l'Église, jusqu'au millénium et au « peuple qui naîtra. » Tous témoignent qu'il a fait cette œuvre. Il est intéressant de voir tous les témoignages de Dieu dans ces Psaumes 19-22 : – la création en haut (car ici-bas elle est trop ruinée pour servir comme telle) ; la loi (Ps. 19) ; puis (Ps. 20), le témoignage de Jésus, vu prophétiquement, tel qu'il se présente au cœur de ses disciples ; la réponse (Ps. 21) ; puis enfin ce que Jésus seul peut manifester, ce qui se passait entre son âme et Dieu, ce que son âme seule était capable d'exprimer. Or ce n'était ni la faiblesse ni l'épuisement, comme quelques personnes à petites pensées se sont imaginé de le dire ; matérialisme auquel non seulement la doctrine chrétienne est inconnue, mais qui trahit un manque total de sentiment et de sain jugement.

Maintenant, non seulement l'œuvre a été achevée, mais toutes les circonstances que la prophétie avait annoncées comme devant arriver, ont reçu leur accomplissement. Aussi devait-il lui-même remettre sa vie entre les mains de son Père. Elle ne devait point lui être ôtée. Il la laissait lui-même. Il confie sa mère à Jean ; puis il accomplit la dernière circonstance prophétique. Vrai homme, absolument calme et, comme nous disons nous autres hommes, se possédant parfaitement lui-même, il déclare avoir soif à la suite de ses souffrances, et goûte le vinaigre qu'on porte à sa bouche au moyen d'une éponge attachée à un roseau. Tout était fini : l'expiation, parfaite selon Dieu ; l'œuvre de la rédemption ; toutes les circonstances prophétiques, tout absolument avait reçu son accomplissement, soit quant à l'homme, soit quant à Dieu. Alors, avec un cri qui indiquait à la fois une force dans son entier et une entière confiance en son Père[5], il lui remet son âme dans ce moment critique où la mort avait eu, mais où elle perdait dorénavant toute son horreur, au moins pour le croyant. Avec ce cri, qui annonce la fin de toute relation humaine avec Dieu, sauf en jugement, et la fin de tous les moyens que Dieu pouvait employer pour rétablir une telle relation avec les enfants d'Adam, Jésus expira.

Dans ce moment même, ce qui exprimait l'impossibilité pour l'homme de s'approcher de Dieu, le voile du temple, est déchiré du haut en bas, et le sanctuaire, le lieu très saint où le trône de Dieu se trouve, est ouvert. Nous pouvons entrer en pleine liberté (Héb. 10:19, 20) par ce chemin nouveau et vivant, à cause du sang précieux qui a été répandu. L'ancien état de choses était terminé, soit quant aux relations de l'homme avec Dieu, soit en ce qui concerne la création même. Non pas toutefois que le nouvel ordre de choses soit encore établi, parce que la grâce cherche encore des co-héritiers de Christ ; mais, dans le rejet du Fils de Dieu, toute relation du premier homme et de la première création avec Dieu a été terminée à tout jamais. Une nouvelle base a été posée en justice et par la pleine révélation de Dieu en amour souverain, pour la joie éternelle de l'homme, dans le second Adam et dans la nouvelle création. Le voile, qui caractérisait l'état de l'homme quant à ses relations avec Dieu, de l'homme qui était non seulement pécheur en Adam, mais qui avait toujours failli, quoique Dieu employât tous les moyens possibles pour renouer ses relations avec lui – le voile qui disait : « l'homme ne peut pas venir jusqu'à Dieu », est déchiré ; la terre tremble et les rochers se fendent. La puissance de la mort est aussi détruite, ainsi que celle du diable qui la possédait. Historiquement, ce ne fut qu'après la résurrection de Jésus que les morts ressuscitèrent et apparurent à plusieurs dans Jérusalem, comme témoignage de ce qui avait été opéré ; le fait est néanmoins rattaché ici à la mort de Jésus, parce que c'est par cette mort qu'a été accomplie l'œuvre de déli-

[5] C'est cet aspect de sa mort que Luc met plus particulièrement en avant.

vrance qui rendait la résurrection possible ; œuvre à laquelle témoignage a été *ainsi* rendu d'une manière extraordinaire. Il s'agit des corps des saints – anticipation précieuse de la première résurrection, alors que la mort sera engloutie en victoire. On demandera peut-être : « Que sont-ils devenus ? » Nul ne le sait, parce que Dieu ne l'a pas dit. Le fait lui-même est un témoignage rendu à l'efficace de la mort de Jésus. La question ne provient que de la vaine curiosité de l'homme, et Dieu ne fait pas de révélations pour satisfaire cette curiosité.

L'officier romain qui était de garde, ensuite de la sentence prononcée contre les prisonniers, ainsi que les soldats qui se trouvaient là avec lui, voyant le tremblement de terre et tout ce qui était arrivé, sont saisis de frayeur et reconnaissent que Jésus est, en effet, « *Fils de Dieu. »* C'était la cause de sa condamnation par les sacrificateurs et les scribes. Ils avaient involontairement rendu témoignage à Pilate qu'il se disait tel – ce qui avait effrayé ce dernier, qu'une mauvaise conscience rendait déjà craintif – de sorte que, avec tout ce qui était ébruité en Palestine par les œuvres de puissance qu'il y avait faites, cette pensée courait le monde ; elle était connue de tous. Ces faits extraordinaires qui accompagnaient sa mort, le cri plein de force avec lequel il rendait, sans motif apparent, le dernier soupir, toutes les circonstances qui entouraient son départ de ce monde, rendaient témoignage que cette mort était plus qu'une mort humaine. Les cœurs des assistants, dominés par de tels événements, pouvaient (même dans leur état naturel) déclarer que c'était là le Fils de Dieu. Quant au résultat en eux, nul n'en peut rien savoir. Ici, c'est le témoignage que de pauvres cœurs païens sous l'influence des événements qui se passaient sous leurs yeux, ne pouvaient pas récuser, tandis que les cœurs endurcis des Juifs – « des siens » – de ceux chez lesquels il était venu, se réjouissaient dans sa mort. Rien n'endurcit comme la religion, lorsque le cœur n'est pas changé. Le cœur naturel est mauvais, non endurci, et des faits où Dieu se manifeste peuvent agir sur ce cœur-là.

Dorénavant il s'agit de la résurrection, témoignage que Dieu rend à la perfection de la victime et à la perfection de son œuvre ; à la perfection divine de Celui qui est descendu, jusqu'à la mort, dans les parties les plus basses de la terre, afin que, monté en haut, il remplit toutes choses, non seulement comme Dieu, mais selon l'efficace de la rédemption qu'il venait d'opérer. (Éph. 4.) Pour le moment, ce qui nous occupe c'est la part qu'ont prise les hommes à ces événements, mais avant tout, la part qu'y ont prise les femmes. C'est ici qu'est la bonne part de ces fidèles servantes du Seigneur. Les disciples n'y sont pour rien ; ils s'étaient enfuis ; et, dans toute cette scène de douleur, à l'exception de Jean, on ne les voit plus. Aussi est-ce Marie-Madeleine qui devient la messagère du Seigneur ressuscité, pour communiquer aux disciples les privilèges qu'il venait de leur acquérir. Les femmes l'avaient déjà suivi de Galilée, lui avaient fourni ce qu'il fallait pour ses besoins pendant qu'il marchait comme homme sur la terre ; maintenant elles allaient prendre soin de son ensevelissement, si Dieu lui-même ne les eût devancées. Déjà elles avaient accompagné Jésus jusqu'au lieu où il devait être crucifié, regardant de loin la scène solennelle du crucifiement qui se déployait devant leurs yeux. Or Jésus devait « être avec le riche en sa mort. » Joseph d'Arimathée se rend donc auprès de Pilate, qui lui remet le corps du Sauveur. Dieu a voulu honorer le Christ, malgré le déshonneur qui lui était infligé de la part des hommes, et même à cause de ce déshonneur. Joseph le place dans son propre tombeau, où aucun corps n'avait été encore déposé, l'enveloppant dans un linceul ; puis il attend, selon que l'exigeait la loi, que le sabbat fût passé pour achever l'ensevelissement honorable qu'il lui préparait ; en attendant, il roule une grosse pierre devant l'ouverture du sépulcre.

Marie-Madeleine et l'autre Marie (femme de Cléopas) se trouvent là, veillant et contemplant, avec le profond intérêt produit par une affection ardente et un attachement que la grâce divine avait créé dans leurs cœurs, spécialement en celui de Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons. Toutefois ce n'étaient pas seulement ces femmes bienheureuses et Joseph, le disciple jusqu'à présent timoré, mais que l'extrême iniquité des Juifs, comme il arrive souvent, forçait à se montrer, qui furent occupés des restes de Jésus : les principaux sacrificateurs, aiguillonnés par une mauvaise conscience qui inspire toujours la crainte, pensent à ce qu'avait dit Jésus – car ils le savaient très bien – savoir, qu'il ressusciterait. Chez eux c'était un parti pris, une inimitié contre le bien et contre tout témoignage rendu à sa puissance[6], inimitié qui ne leur laissait ni repos, ni relâche. Ils se rendent auprès de Pilate, protestant que ses disciples pourraient bien venir de nuit, ôter son corps à la dérobée, puis dire qu'il était ressuscité. Ils voulaient que Pilate s'assurât lui-même du corps de Jésus. Mais eux-mêmes devaient servir de témoins involontaires à la certitude de la résurrection du Sauveur. Pilate, plein de mépris et ne se souciant pas de servir leur malice, leur laisse la tâche de se prémunir contre la soustraction du corps du Seigneur par ses disciples. Ils mettent les scellés sur la tombe, outre une garde qui veillerait contre toute tentative de ce genre. Ce n'était que rendre le fait de sa résurrection plus patent et en assurer la constatation de manière à ne laisser lieu, pour la bonne foi humaine, à aucune controverse.

Chapitre 28. – Ici le récit devient rapide et abrupt. Marie-Madeleine et l'autre Marie arrivent à la fin du sabbat, c'est-à-dire le soir du samedi, pour voir le sépulcre. Puis, dans la matinée du dimanche, le sépulcre s'ouvre, un ange ayant roulé la pierre de devant l'entrée. La gloire de cet ange effraye les soldats qui le gardent, tellement qu'ils deviennent, comme morts. Le même ange console et encourage les femmes ; il leur montre où le corps du Seigneur avait été couché, disant : « N'ayez point de peur ; car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié ; il n'est pas ici ; car il est ressuscité, comme il l'avait dit. »

Ce qui suit tient à tout le caractère de cet évangile ; il est important de le faire remarquer. Nous ne trouvons ni les entretiens profondément intéressants et instructifs qui sont racontés dans l'Évangile de Jean, ni l'ascension qui eut lieu à Béthanie et qui est rapportée par Luc. L'ange dit aux femmes d'aller tout de suite annoncer à ses

[6] Ils avaient voulu mettre à mort Lazare ressuscité ; dureté de conscience et perversité presque inconcevables.

disciples qu'il était ressuscité, qu'il se rendait devant eux dans la Galilée et que là ils le verraient. Ceci met en relief un tout nouveau caractère de ses relations avec eux depuis sa résurrection. Il est encore avec le résidu, avec les pauvres du troupeau, dans l'endroit où le Messie a dû paraître en Israël selon la prophétie d'Ésaïe. Ces relations sont renouées *sur le pied de la résurrection.* Sans doute, il possédait toute puissance dans les cieux et sur la terre ; mais il rétablissait ses relations avec le résidu d'Israël, non pas encore comme roi manifesté en gloire pour subjuguer les nations, mais comme associé avec ses disciples, vus dans le caractère de messagers du royaume, là où le Christ rejeté de Jérusalem avait recueilli les restes d'Israël et les avait reconnus en grâce. Tel est le caractère que les disciples revêtent ici. Les femmes s'en vont pour annoncer ces choses aux disciples ; elles jouissent, en vertu de leur fidélité et de leur attachement à Jésus, de ce privilège spécial. Elles sont les premiers témoins (et cela pour les apôtres eux-mêmes) de la victoire que la grâce et la puissance de Dieu a remportée sur les efforts de l'ennemi, maintenant vaincu à tout jamais.

Ce n'est pourtant pas seulement l'ange qui les envoie. Lorsqu'elles s'en vont porter le message aux disciples, Jésus lui-même, plein d'amour, vient à leur rencontre, afin qu'elles soient témoins oculaires de sa présence sur la terre – touchante réponse du Sauveur à leur fidélité ; témoignage béni qui prouve que le cœur de Jésus est aussi plein d'amour et de condescendance humaine, maintenant qu'il est ressuscité, que lorsqu'il marchait en humilité ici-bas, lui le plus accessible des hommes. Lui aussi les encourage. Mais ce fait est en rapport avec d'autres vérités, qui se lient à la position que le Seigneur prend dans cet évangile et plus particulièrement dans cette occasion. En Jean, où le côté céleste et la position actuelle du Sauveur sont en question, il défend à Marie-Madeleine de le toucher. Elle pensait avoir retrouvé celui qu'elle aimait, comme revenu sur la terre pour y rester en sa qualité de Messie ressuscité. Tel n'était pas le cas : « Il montait vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu. » Sa présence corporelle sur la terre ne devait plus être l'objet de l'affection des siens. Il les avait placés dans sa propre position à lui-même devant son Père ; dans une même relation avec lui – homme toujours avec Dieu, Fils bien-aimé du Père. C'est pourquoi, lorsque Thomas ne veut croire qu'à la condition de le toucher, le Seigneur lui accorde cette grâce, en lui faisant sentir toutefois que ceux qui croient maintenant sans avoir vu sont plus heureux que ceux qui ne croiront que lorsqu'ils verront. Les chrétiens, bien qu'ils ne le voient pas, se réjouissent d'une joie ineffable et pleine de gloire, tandis que le résidu, typifié par Thomas, ne croira que lorsqu'ils contempleront celui qu'ils ont percé.

Les malheureux Juifs cherchent à cacher leur confusion sans s'humilier, sans se repentir. Par des largesses ils induisent les soldats à répandre le bruit, même au risque de tomber sous la sévérité de la discipline romaine, que les disciples avaient dérobé son corps pendant qu'ils dormaient.

Enfin les onze se rendent en Galilée, sur une montagne que le Sauveur leur avait indiquée. Là, il leur apparaît. Le doute demeurait encore dans le cœur de quelques-uns, mais ils lui rendent hommage dès qu'ils le voient. Leur doute est changé pour nous en une certitude, basée non seulement sur l'opération du Saint Esprit dans l'âme – vrai fondement de la foi – mais sur l'évidence claire que ce n'était ni une fable de leur invention, ni une histoire arrangée d'avance, ni le fruit d'une imagination ardente qui ne voyait que ce qu'elle voulait. Quelques-uns des disciples eux-mêmes doutent, comme nous l'avons vu dans le cas de Thomas ; ils ne croient que sur une évidence irrésistible, scellée par le don et par l'opération puissante du Saint Esprit, descendu du ciel le jour de la Pentecôte. Je pense qu'il y avait, présents en cette occasion, d'autres disciples que les onze ; peut-être les cinq cents dont Paul parle. Ici, la mission des apôtres a son point de départ dans l'entrevue en Galilée avec leur maître ressuscité ; c'est un résidu déjà associé avec Jésus ; ce n'est pas, comme en Luc, un Sauveur qui monte dans le ciel et qui, du ciel, commence par Jérusalem, ainsi que cela a eu lieu. Ici Jérusalem est délaissée et livrée aux mains des méchants et des gentils, tandis que le résidu d'Israël est associé avec le Messie rejeté, mais maintenant ressuscité ; puis ceux qui sont ainsi associés avec le Seigneur méconnu, sont envoyés pour faire des disciples de toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Cette mission, jusqu'à présent, n'a jamais été accomplie. La mission aux gentils a été formellement transférée à Paul par ceux qui étaient des colonnes parmi les apôtres (Gal. 2), avec l'autorité divine de la part de Jésus glorifié, et par l'envoi direct du Saint Esprit. (Act. 13:4 ; 26:16-18.) Il se peut bien que les autres apôtres y soient allés plus tard ; mais l'histoire qui nous est donnée dans la Parole, n'en parle pas, à moins que ce ne soit un verset très général et même vague à la fin de Marc. Les apôtres sont restés à Jérusalem lors de la persécution qui arriva après la mort d'Étienne ; alors l'évangile fut porté aux nations par les dispersés, et plus tard confié à Paul. Jean est trouvé à Patmos, laissé le tout dernier pour veiller sur l'Église en décadence. Les derniers versets de Marc disent qu'ils sont allés partout et que le Seigneur a opéré avec eux pour confirmer la parole prêchée, par les signes qu'il leur fut accordé d'opérer. Quoiqu'il en soit, ici en Matthieu, la commission leur en est donnée. Ils devaient aussi enseigner aux nations baptisées à observer tout ce que Jésus avait ordonné aux disciples ; et lui-même serait avec eux jusqu'à la consommation du siècle. Ce n'est pas la mission chrétienne proprement dite ; celle-ci se trouve plutôt en Jean 20, Luc 24, et Marc 16[7].

[7] Jusqu'au verset 8 de Marc 16, la même histoire que celle de Matthieu se retrouve : dans les derniers versets, celle que nous lisons à la fin de Luc et ce qui se trouve en Jean 20. Les discours des chapitres 13 et 26 des Actes, se rattachent comme ceux de Pierre à la mission mentionnée en Luc. Dans l'Évangile de Matthieu il n'est pas dit d'aller faire des Juifs disciples, parce que le résidu est envisagé comme déjà séparé de la nation et associé à Christ. C'est une espèce d'extension du chapitre 10 de ce même évangile, où il leur est défendu, au moins quant à leur mission dans ce moment-là, d'aborder les gentils, voire même les Samaritains, mais où il leur est dit de chercher les brebis perdues de la maison d'Israël. Ici, une mission plus large leur est donnée : ils doivent aller

faire disciples les gentils. Cela suppose que l'œuvre au milieu des Juifs est autre que celle du chapitre 10, et, sous quelques rapports, le chapitre 24 ne fait qu'expliquer pourquoi la mission dont il s'agit ici s'applique exclusivement aux gentils. La mission du ciel pour le salut des âmes s'adresse naturellement aux Juifs comme aux gentils. Cette dernière est celle qui se trouve accomplie dans les Actes ; seulement la partie qui embrasse les gentils a été transférée à Paul, ainsi que nous l'avons vu.